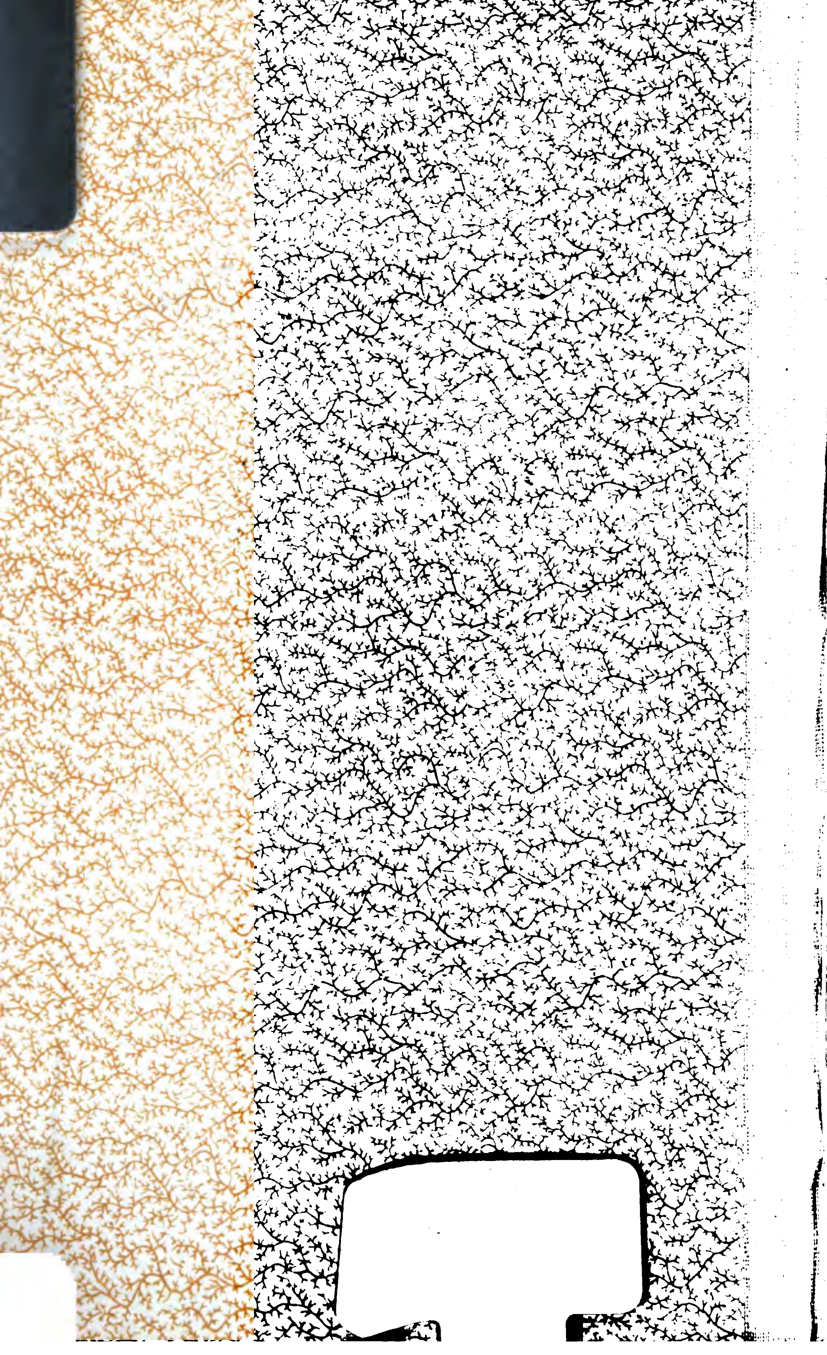





Cholet
BDE

EXCURSION
EN TURKESTAN

ET SUR

LA FRONTIÈRE RUSSO-AFGHANE

PAR

LE COMTE DE CHOLET
Lieutenant au 76e régiment d'infanterie

OUVRAGE ACCOMPAGNÉ DE GRAVURES
ET D'UNE CARTE DU TURKESTAN



PARIS
LIBRAIRIE PLON
E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE GARANCIÈRE, 10

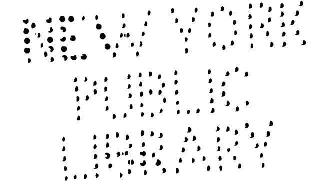
1889

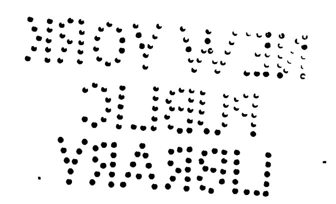
EXCURSION

EN TURKESTAN

ET SUR

LA FRONTIÈRE RUSSO-AFGHANE





PARIS. TYP. DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

EXCURSION

EN TURKESTAN

ET SUR

LA FRONTIÈRE RUSSO-AFGHANE

PAR

LE COMTE DE CHOLET

Lieutenant au 76e régiment d'infanterie.

OUVRAGE ACCOMPAGNÉ DE GRAVURES

ET D'UNE CARTE DU TURKESTAN



PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

1889

EXCURSIONS
EN TURKESTAN

CHAPITRE PREMIER

DE CONSTANTINOPLE A BATOUM. — TRÉBIZONDE, BATOUM, LE CHAUROK

Après trois mois de pourparlers et de démarches, munis enfin de tous les papiers et de toutes les lettres indispensables pour entreprendre notre voyage, mon camarade, le lieutenant Casenave, et moi, nous partons, le 25 octobre, par l'Express-Orient.

Nous brûlons Vienne, Constantinople, que nous connaissons déjà, et, douze jours après notre départ de Paris, nous nous trouvons embarqués, avec nos bagages, à bord d'un navire grec, l'*Albania*, qui nous emporte vers Batoum.

Une fois de plus, au moment du départ, nous

maudissons l'épaisse fumée des mauvais charbons turcs qui, à toute heure du jour, gâte le splendide panorama de la Corne-d'Or. Du lever au coucher du soleil, un nuage opaque s'étend entre Stamboul et Galata, empêchant le regard de plonger dans le port, de suivre ces quais si pittoresques, au-dessus desquels s'élèvent, à gauche, les mosquées de la ville turque et s'étagent, à droite, les maisons européennes de Péra et de Galata. C'est seulement à la pointe du jour, aux premiers rayons du soleil, et en caïque sur le Bosphore, qu'on peut, d'un seul coup d'œil, embrasser le panorama splendide qu'offre la capitale de l'Empire Ottoman. Peu d'instants après, les paquebots, les navires de guerre ou de commerce s'ébranlent successivement, et une fumée épaisse s'établit pour toute la journée dans le port, gâtant ainsi cette merveilleuse vue d'ensemble, qu'elle sépare en deux tronçons, alors que les deux parties se complètent si bien l'une l'autre et se font mutuellement valoir.

Malgré cela, c'est bien vraiment à regret qu'on quitte ces bords enchantés de la Corne-d'Or, que, successivement, on voit disparaître les mosquées de Soliman, d'Achmet et de Sainte-Sophie, puis enfin la pointe du vieux sérail et la tour de Léandre. Et cependant tout n'est pas fini encore, car,

comme pour rendre plus durables les dernières impressions si vives qu'elle vous laisse, Constantinople possède cette voie magnifique, ce splendide canal : le Bosphore, où la vue ininterrompue des ruines fameuses, des palais et des villas, se succédant sans interruption, conduit doucement jusqu'à la mer. Ce spectacle unique épargne au voyageur jusqu'à la souffrance d'une brusque séparation, et lui ménage comme une douce transition entre les riants coteaux de la mer de Marmara et l'aspect sauvage et désolé des côtes de la mer Noire.

A bord, où nous sommes fort bien installés, nous faisons de suite la connaissance du capitaine, aimable homme qui a fait toutes ses études en France et connaît notre langue. Il est d'ailleurs le seul à pouvoir nous comprendre; le stewart lui-même ne saisit ni le français, ni l'anglais, ni l'allemand, et je conseille aux personnes qui voudront se servir de ces nouveaux bateaux hellènes faisant le service de Trieste à Batoum, d'acheter préalablement un glossaire néo-grec s'ils veulent pouvoir obtenir le moindre renseignement.

Mais, pour le moment, nous n'avons guère envie d'entamer une conversation avec qui que ce soit; nous sommes beaucoup trop occupés à regarder le spectacle si pittoresque qu'offre le pont du

navire. L'*Albania* doit relâcher à Samsoum, Kérasoum et Trébizonde; aussi, nombre de Persans, de Grecs, de Turcs ont-ils pris passage à bord pour se rendre dans ces diverses localités. Étendus sur le pont qu'ils ont en partie recouvert de leurs malles en zinc de toutes les couleurs, et de couvertures ou de tapis de formes et de dimensions les plus variées, ils se sont réunis par groupes et jouent ou causent en fumant. D'autres encore font du café ou préparent leur narghilé. Les plus prévoyants s'arrangent déjà pour la nuit qui viendra bientôt, et s'établissent pour avoir plus chaud sur la claire-voie qui est au-dessus de la machine. Rien n'est plus curieux à examiner en détail que ce mélange de peuples au type, au costume si différents. Les Grecs, en veste, culotte et bas, le turban sur la tête, ainsi que les Turcs, ont l'air grands, vigoureux, forts, bien bâtis. Les Persans, au contraire, dans leur longue lévite noire, coiffés d'un bonnet en astrakan de même couleur, avec leur barbe, leurs ongles peints au henné, sont plus petits de taille, ont l'air plus soignés, plus policés, moins résistants. C'est une impression que nous perdrons d'ailleurs bien vite, en admirant en Transcaspie la vigueur, l'adresse qu'ils apportent dans les travaux du chemin de fer, portant quelquefois à eux seuls une traverse pendant cent cinquante,

deux cents mètres. Au milieu des groupes, assises sur leurs talons et disparaissant complètement sous leur voile et leur manteau, les femmes restent immobiles et muettes. C'est à peine si, de loin en loin, on voit une de ces masses grises ou marron foncé se remuer légèrement pour changer de position, et se distinguer ainsi des colis environnants.

Au coucher du soleil, tout ce monde se recueille; en bons musulmans, Persans et Turcs font leurs prières, et l'un d'entre eux, quelque prêtre qui voyage, psalmodie, comme dans les mosquées, des versets du Coran. Puis un chœur entonne des chansons du pays, et, pendant qu'assis sur la dunette nous fumons en pensant encore et toujours à Stamboul, à son bazar, à ses rues pittoresques aux chaudes couleurs, à ses tours, à ses murailles, ce chant plaintif et mélancolique, tantôt emporté par la brise, tantôt nous revenant plus fort et plus rythmé, berce délicieusement nos souvenirs et prolonge encore pour nous le charme des sensations passées.

Samsoum où nous relâchons pendant la nuit, Kérasoum où nous arrivons le lendemain, ne présentent, paraît-il, rien de bien intéressant. D'ailleurs, le temps nous manquerait pour descendre à terre, et notre seule distraction est de considérer

sur notre droite les beaux points de vue que nous offre la Côte d'Asie. Elle est formée de montagnes d'un aspect assez semblable à celui que présentent certaines chaînes des Balkans, aux flancs larges et arrondis, aux nombreux contreforts, sur lesquels s'étage toute une suite ininterrompue de forêts, de cultures, de prairies. Les sommets seuls sont dénudés et recouverts d'une argile violette, qui prend, au reflet du ciel, le soir, alors que le soleil a déjà disparu, de belles teintes pourpres, qui, longtemps encore, les éclairent, alors que tout rentre peu à peu dans l'obscurité.

Nous nous réveillons, après notre deuxième nuit à bord, dans la rade de Trébizonde. Une ancienne capitale d'empire, n'eût-elle que ses souvenirs, attire toujours forcément les pas du voyageur et, malgré les lames courtes et sèches d'une mer démontée qui rendent assez incommode notre transbordement du navire dans le caïque qui est venu nous prendre, nous descendons à terre, précédés d'un guide qui baragouine quelques mots de français. Une fois arrivés, après deux heures de course dans la ville, nous nous apercevons tristement, qu'à part quelques ruines délabrées et sans aucun cachet de l'ancien palais, il ne reste absolument rien à voir.

Seul le panorama mérite de fixer un instant

l'attention. Trébizonde est merveilleusement située sur le bord de la mer; ses maisons s'étagent bien sur la colline que domine l'ancienne citadelle, et un petit ruisseau qui descend de la montagne a creusé, le long des vieux remparts, un délicieux ravin dont les bords pittoresques, couverts de vigne vierge et de liserons, sont surmontés de cabanes en bois d'un effet charmant. Mais tout cela s'aperçoit encore bien mieux de la dunette du navire d'où l'on peut, sans se déranger, jouir de la vue de la rade et de la ville, en embrasser, d'un seul coup d'œil, toutes les beautés. Aussi, est-ce avec joie que nous revenons à bord, complètement brisés par les secousses horribles du phaéton antique dans lequel il nous a fallu pendant deux heures supporter les cahots de la route. Nous nous installons sur le pont, et, pendant que l'*Albania* lève ses ancres et s'apprête au départ, je me fais cette réflexion, qu'à moins de monuments, de mosquées, de forteresses exceptionnellement belles à visiter, les villes turques de la côte gagneront toujours plus à être vues de la mer dans leurs sites charmants, avec les chaudes couleurs, les tons si différents, l'architecture si originale de leurs maisons, que de l'intérieur même de la cité, où chaque détail, qui fait si bien dans l'ensemble, perd tant à être examiné de près.

Une journée de mer encore, et nous serons à Batoum. Le capitaine, que mon ami a complètement charmé en lui faisant quelques heures de musique pendant la soirée, nous met en garde contre la visite de la douane du lendemain. La douane russe, généralement fort sévère, est, paraît-il, à Batoum bien plus rigide encore. Il nous en cite un exemple arrivé l'année même.

Une dizaine de pauvres pêcheurs turcs, partis d'un petit village de la côte, à l'époque du Ramadan, voulaient, à bord d'un grand caïque, porter quelques marchandises au port russe le plus voisin et revenir chez eux le soir. Comme ils étaient en temps de fête, ils avaient revêtu leurs plus beaux costumes, et, ne voulant pas les abîmer pendant la manœuvre, ils s'en étaient dépouillés, ne gardant, comme dans les pays chauds, que peu de chose sur eux : un caleçon, quelque mouchoir. Puis ils avaient suspendu leurs vêtements aux cordages et ramaient ainsi à demi nus.

En voyant la barque approcher du port, un douanier russe avise ces habits qui flottent après les vergues, flaire là quelque traîtrise, appelle ses camarades, et, à peine le caïque a-t-il accosté, qu'il est envahi par la force armée. Voyant que les habits sont neufs ou à peu près, le chef de poste exige qu'on paye pour chacun d'eux le droit d'en-

trée. Les Turcs ont beau expliquer que ce sont leurs propres vêtements qu'ils ont enlevés pour ne les point salir, qu'ils n'ont aucune envie de faire de la contrebande et qu'ils voudraient repartir de suite, on leur confisque leurs effets sans autre forme de procès, et voilà ces pauvres pêcheurs errant à demi nus par la ville, à la recherche de leur consul, pour lui porter plainte. Hués et bafoués par la foule, ils arrivent enfin au consulat, et font une réclamation dûment motivée, puis s'en retournent, toujours dans le même costume, mais espérant une prompte solution. Ils ne l'eurent que deux mois après; il fallut en référer au gouverneur qui demanda des ordres à Saint-Pétersbourg et, quand la douane leur rendit leurs habits, les pauvres Turcs en avaient fait leur deuil depuis longtemps.

C'est donc en tremblant que, le lendemain matin, à notre réveil, à peine arrivés dans le port de Batoum, nous présentons nos bagages à la visite obligatoire. Mais à ce moment, je ne sais quelle inspiration heureuse me vient de tendre à l'officier la seule pièce que j'aie sur moi, la notification officielle, en français, de la permission qui nous a été donnée de nous rendre en Transcaspie jusqu'à Samarcande. Je lui décline en même temps notre qualité d'officiers français.

A l'instant, de la façon la plus aimable, il donne l'ordre de décharger nos bagages, et c'est ainsi que, contrairement à toutes les prédictions qu'on nous a faites, sans ouvrir une valise ni un carton à chapeau, nous mettons le pied sur le territoire russe. Entourés de soins, de prévenances, par l'agent du bateau grec, qui argue de sa seule qualité d'Hellène pour s'occuper de nous jusqu'à notre départ de Batoum, nous sommes bientôt complètement installés à l'hôtel de France, où nous nous trouvons à merveille.

Ce n'est d'ailleurs que pour quelques heures, Batoum ne présentant que fort peu d'intérêt, et le temps limité de notre voyage nous obligeant à nous rendre aussi vite que possible à Tiflis, où nous ferons les dernières démarches nécessaires pour franchir la Caspienne.

Notre consul, M. de La Chaume[1], homme charmant, se met de la façon la plus aimable à notre disposition et, pour occuper l'unique après-midi que nous devons passer dans la ville et ses environs, nous conseille de faire, en voiture, une promenade dans la vallée du Chaurok, rivière qui vient de Turquie et a toujours été le meilleur chemin qu'on puisse suivre pour arriver au Caucase de ce côté. Après quelques kilomètres faits sur le bord

1. Nommé depuis à Tiflis.

de la mer, nous suivons une route qui tourne brusquement à gauche et s'engage dans la vallée creusée par la rivière. La chaussée, bâtie en corniche, suit la rive droite entre deux coteaux de sept à huit cents mètres de hauteur, couverts de bois et de rochers, et coupés, de temps en temps, par des vallées transversales de la plus grande beauté. Au fond de chaque thalweg coule un torrent dont les eaux claires, bondissant par-dessus les rocs qui leur barrent le chemin, et descendant en cascades des crêtes plus éloignées, viennent grossir les flots tumultueux du fleuve et leur donner à chaque instant une impulsion nouvelle. A cette époque de l'année, le lit du Chaurok est plus qu'à moitié desséché et la navigation y est impossible, mais, au printemps et pendant l'été, où l'eau coule à pleins bords, une des plus intéressantes et curieuses expéditions qu'on puisse faire de Batoum, est de remonter à cheval pendant quatre jours le cours de la rivière, puis, abandonnant sa monture, de s'embarquer sur un de ces légers caïques à deux paires de rames qui, par leur souplesse, leur légèreté, leur petit tirant d'eau et la facilité avec laquelle on les dirige, passent partout. Seul à bord, avec les deux rameurs, on se laisse emporter par le courant du fleuve. Avec leurs grandes pagaies, les bateliers dirigent le frêle esquif de manière à l'é-

carter des rochers dont est semé le lit du fleuve, et la vitesse de l'eau est telle, les rapides si nombreux et si violents, qu'en moins de six à sept heures, on redescend, presque avec la rapidité d'un express, les cent soixante à cent quatre-vingt kilomètres qui séparent de la mer.

Malheureusement, le niveau des eaux ne nous permet pas de tenter l'aventure, et nous rentrons à Batoum, d'où nous partons le lendemain matin pour Tiflis.

CHAPITRE II

DE BATOUM A TIFLIS. — TIFLIS. — DE TIFLIS A BAKOU. — DE BAKOU A OUZOUN-ADA.

Au sortir de Batoum, la voie ferrée contourne complètement la ville, laissant d'abord à droite deux grandes redoutes, à dix et six pièces chaque, qui ont vue sur la mer et commandent l'entrée de la rade. Il ne faut pas s'exagérer la sécurité du port de Batoum : il n'y a pas d'année qu'il ne s'y produise quelque sinistre ; l'automne dernier, trois navires s'y sont brisés l'un contre l'autre, et, non seulement par les jours de gros temps l'entrée de la rade est impossible, mais encore la position des navires qui y sont à l'ancre est-elle rien moins qu'assurée. Néanmoins, les Russes ont fait d'assez grosses dépenses pour la protéger aussi bien contre une attaque venant de mer que contre une surprise venant de terre. Avec les deux redoutes dont nous avons parlé, l'ensemble des défenses est constitué par quatre batteries situées sur

la montagne, et un fortin armé de quatre pièces placé de l'autre côté du port.

Après avoir fait le tour des deux tiers de la ville, le chemin de fer longe la mer et présente déjà, à ce moment, un aspect ravissant. La voie est bâtie sur des rochers, qui, à gauche, arrêtent le flot, tandis qu'à droite ils se relèvent brusquement pour servir de derniers contreforts au Caucase. Alors que d'un côté on aperçoit à ses pieds les lames courtes et dures de la mer Noire, qui viennent se briser sur le roc et le couvrir d'écume, que dans le lointain apparaissent et disparaissent tour à tour les nombreuses barques qui, à cette heure matinale, ont déjà commencé leur pêche, du côté opposé, les blocs de grès et de granit, montant les uns sur les autres, se superposant, s'enchevêtrant dans un merveilleux chaos, forment comme un immense escalier, qui monte vers les cimes plus élevées entrevues au loin et dont chaque marche est couverte de la plus belle végétation. Des hêtres superbes, des chênes énormes se dressent sur chaque assise différente, reliés entre eux par des lianes et des plantes grimpantes dont les feuilles. rouge écarlate ou carmin foncé, semblent des cordes de pourpre qui attachent ces arbres entre eux.

Bientôt on quitte la mer, le pays devient moins

accidenté, et on entre dans la valée du Riom que l'on remonte progressivement. Tantôt la voie ferrée est bordée par des champs de maïs qui s'étendent à perte de vue, tantôt elle traverse des forêts immenses et remplies de fougères, de broussailles, de ronces qui en rendent l'exploitation fort difficile. Encore les habitants de la contrée ont-ils un débouché tout trouvé pour leurs bois, et un chemin de fer pour les transporter; mais, dans la montagne, dans le cœur même du Caucase, il existe des milliers et des milliers d'hectares, des pays entiers qui restent et resteront peut-être longtemps encore improductifs, ne rapportant pas à leur propriétaire le moindre revenu.

Les voies de communication font encore presque totalement défaut, et, de plus, les torrents ont un lit si encombré de rochers, si souvent coupé par des cascades, qu'il est impossible de les utiliser pour le flottage des bois. Seule, la Koura, qui arrose Tiflis, possède un volume d'eau assez considérable et un cours assez régulier pour permettre ce moyen de transport; aussi voit-on, pendant l'automne, de longs trains de bois emmagasinés dans le petit bras du fleuve au centre de la ville. Mais, parmi les propriétaires, ceux-là, et c'est l'immense majorité, dont les bois ne sont pas situés ou à une très courte distance du chemin de

fer, ou sur la Koura, ou encore à proximité d'une usine, renoncent même à les exploiter, et les arbres pourrissent sur place. C'est là la cause principale de la gêne dans laquelle vivent la plupart des familles du Caucase, dont les propriétés, généralement fort grandes, mais placées au cœur de la montagne, restent complètement improductives. Peu à peu, cependant, de nouvelles voies s'ouvrent, des usines se fondent pour exploiter les métaux répandus à profusion dans ce sol privilégié, les ingénieurs font construire des routes, endiguent les torrents, et il faut espérer que, dans un jour assez rapproché, ces superbes forêts pourront être mises en coupes réglées, et rapporteront enfin à leurs malheureux propriétaires les revenus qu'ils en attendent depuis si longtemps.

Malgré l'énergie et la haute valeur des différents vice-rois qui s'y sont succédé, le Caucase n'est pas encore devenu, depuis l'année 1860, où il a été définitivement conquis et pacifié, jusqu'à l'époque actuelle, ce qu'on est en droit d'attendre de lui. Le manque d'argent et un peu aussi le trop petit nombre des habitants ont toujours empêché la réalisation des projets formés en haut lieu pour la canalisation et le drainage des terres, ainsi que pour la construction de nouvelles routes. Pour n'en citer qu'un exemple : une étude des plus

remarquables, comprenant l'arrosage de toute la partie orientale du pays (vallée de la Koura, deux millions d'hectares environ), établie par deux ingénieurs anglais, Baly et Gabb, de 1860 à 1865, et adoptée cette année-là même, n'a pu encore être mise à exécution que sur une surface minime de vingt mille hectares, où elle a d'ailleurs produit des résultats merveilleux.

L'orge, le froment, le lin, le riz et le coton donnent dans toute la région des récoltes superbes, et la terre, si fertile à la surface, contient en outre des gisements de cuivre, de manganèse, de fer, etc., d'une grande richesse. Le jours où, après avoir rassemblé l'argent nécessaire et amené dans le pays les cultivateurs arméniens et persans qui y font défaut, les Russes auront fait exécuter les travaux de voirie et de canalisation qui ne sont encore qu'ébauchés, la Transcaucasie deviendra, sans conteste, avec les oasis du Turkestan, la partie la plus riche et la plus productive de leur empire.

Après avoir laissé à gauche, d'abord l'embranchement de Poti, puis celui de Koutaïs, la voie s'engage dans les premiers contreforts du Souram, haute crête qui, placée transversalement entre les deux chaînes du Caucase, sert de ligne de partage des eaux et sépare le bassin du Riom de celui de la Koura.

Peu à peu la pente s'accentue; déjà on a changé de locomotive, et remplacé l'ancienne par une machine double à pétrole et à six roues accouplées de chaque côté. Mais bientôt celle-ci ne suffit plus et le train, qui ne se compose que de sept à huit wagons, doit en plus recevoir en queue la poussée d'une seconde machine double pareille à celle de tête. C'est ainsi remorqué qu'on atteint le sommet, en jouissant à chaque instant des plus beaux points de vue. Tantôt on longe le Riom, dont les bords escarpés sont du plus pittoresque effet; tantôt on le franchit, puis on s'engage, soit à droite, soit à gauche, dans des vallées transversales dont la pente plus douce permet de s'élever de quelques mètres, et l'on revient à la rivière dont les méandres, s'entre-croisant avec les courbes de la ligne, donnent constamment au voyageur la facilité d'entrevoir dans toute leur sauvage beauté, soit en avant, soit en arrière, les flancs abrupts des rochers immenses qui forment la vallée.

A chaque station, quarante, cinquante, parfois cent habitants du pays : Gouriens, Mingréliens, Géorgiens, attendent l'arrivée du train. Tous sont habillés d'une longue soutane de couleur, généralement jaune, marron, ou brun foncé, munis d'un bachlik de même nuance (1), et chaussés de demi-

(1) Sorte de capuchon en drap usité dans l'armée russe.

bottes sans semelles apparentes; aussi, jurerait-on, à les voir de derrière, qu'on se trouve dans un cloître, au milieu de moines. Quand ils se détournent, cette illusion est vite dissipée : l'éclat des yeux, la noirceur de la barbe et des moustaches, l'allure brusque et vive, le poignard (kindjal), toujours passé à la ceinture, et les huit cartouches en argent, fixées de chaque côté de la poitrine, leur donnent, grâce à leur belle prestance, un air martial, décidé, et même un peu sauvage, qui leur sied à merveille.

La descente du Souram a lieu beaucoup plus rapidement que la montée et, jusqu'à Tiflis, le chemin de fer suit la vallée de la Koura : malheureusement le trajet se fait de nuit, et nous arrivons en gare sans avoir pu jouir des beautés de cette dernière partie de notre trajet.

Nous nous en dédommageons le lendemain et les jours suivants en parcourant et visitant à fond la ville et ses environs.

Tiflis se compose, à proprement parler, de deux villes essentiellement différentes comme aspect et comme caractère : la ville européenne et la ville asiatique. La première, qui s'étend depuis l'octroi situé sur la route de Vladikaukaz jusqu'au bazar, placé à peu près au centre de la ville, comprend le palais du gouverneur, celui de l'état-major

général, les théâtres, les banques et toutes les habitations des fonctionnaires ou marchands russes. Elle possède quelques belles rues et un jardin public, mais elle manque complètement de pittoresque et on n'y trouve quelques jolies maisons que de l'autre côté de la Koura, dans un petit faubourg situé à droite et à gauche de l'avenue qui mène à Mouchtaïd, le bois de Boulogne de l'endroit. La ville asiatique, au contraire, le double comme superficie et quatre fois plus populeuse, se compose de légères bâtisses en pisé, ornées de galeries à chaque étage, avec le toit plat des pays chauds, ou de hautes maisons en bois, à pignons faisant saillie dans la rue et à fenêtres basses et grillées. Cet ensemble de constructions, insoucieux de la forme du terrain, s'accroche aux pentes les plus rapides, escalade les rochers, descend du bazar vers la Koura aussi bien qu'il remonte garnir la colline de la citadelle et présente toujours un aspect aussi pittoresque que varié. Pour bien jouir de cet ensemble, il faut monter sur le toit d'une des plus hautes maisons, et considérer à son aise le fouillis, l'amalgame inextricable de ces petites rues tortueuses, de ces maisons de taille, de forme, de couleur si différentes. Et tout cela est dominé, d'une facon charmante, par les ruines de l'ancienne forteresse.

La colline qui les supporte s'élève tout droit du centre de la ville. Les vieilles tours, les vieux murs qui subsistent encore couvrent seuls son sommet, et, à partir de la dernière enceinte jusqu'en bas, c'est un enchevêtrement inouï de maisons, de constructions de toutes sortes qui, adossées au rocher, présentent au soleil leurs jolies façades aux galeries si variées, aux balcons si élégants.

La rivière de la Koura, qui traverse la ville d'un bout à l'autre, est aussi bordée d'habitations fort curieuses, car, sur une grande longueur, sa rive gauche présente un escarpement haut d'une quarantaine de mètres, et c'est sur la crête même de ces rochers que des Turcs sont venus placer jadis leurs maisons. Quelques-unes surplombent presque les eaux de la rivière, et cela fait un singulier effet de voir les habitants se promener sur leurs balcons au-dessus d'un véritable précipice.

Entre temps, comme nous ne voulons passer que peu de jours à Tiflis et partir pour le Turkestan aussitôt que possible, nous allons à l'état-major général voir si notre permission y a été notifiée et demander l'« Atkritalist », pièce officielle qui sert de passeport spécial en Transcaspie. Il y a déjà plus de deux mois que j'ai été

avisé de l'autorisation qui nous était donnée, mais ici on ne trouve plus aucune pièce. Est-ce manque de soin dans les bureaux, est-ce un oubli de Saint-Pétersbourg, toujours est-il que le gouverneur général du Caucase, le prince Dondukoff-Korsakoff étant absent, il nous faut télégraphier à l'ambassade et attendre les nouveaux ordres.

Nous en profitons pour faire un peu la connaissance de la haute société de Tiflis, et y aller souvent daus le monde. Le prince Chervachidzé, sous-gouverneur, le général Astafiew, de l'état-major, le prince Bagration-Moukransky, le général Toutolmine, commandant la division de Cosaques, le prince Orbeliani, nous reçoivent de la façon la plus charmante et nous présentent à une infinité de princes et princesses du Caucase. Je ne crois pas qu'il y ait au monde un autre endroit où ce titre soit aussi répandu et puisse se trouver appartenir à des gens malheureusement aussi peu fortunés pour la plupart. D'ailleurs, au lieu de profiter de ce qu'elle n'est pas très nombreuse pour se réunir davantage, et au lieu de resserrer entre ses membres les liens d'intimité qui devraient les unir, la société de Tiflis est aussi divisée que possible. Les généraux, les hauts fonctionnaires forment une bande complètement à part, aussi bien que les Arméniens, les Mingré-

liens, Géorgiens, etc., etc. Toutes ces coteries se boudent et se connaissent à peine et, dans un grand bal de charité, où tout le monde se trouvait réuni, il nous fut facile de voir que chacun des groupes qui s'étaient formés avait l'air de fréquenter aussi peu que possible les membres des groupes voisins.

La grande distraction à Tiflis, en dehors de ces bals de charité, qui sont les seuls qui se donnent dans la ville, consiste à aller au cercle; il y en a trois principaux : le club anglais, le cercle du Courgeok et la Sobranjé, ou cercle arménien. Dans le premier, les hommes seuls ont entrée, mais dans les deux autres, qui sont d'ailleurs fort beaux, les femmes ou filles des officiers, de la bourgeoisie ou du commerce, vont avec plaisir lire, causer et souper pendant la soirée. Cela fait un assez singulier effet, principalement quand on arrive dans les salles de lecture, de voir à côté de soi une jeune femme ou une jeune fille, qui est là comme chez elle, et qui paraît fort à son aise, s'installer toute seule et lire tranquillement son journal.

Quoique fort grande ville, Tiflis possède un théâtre malheureusement très médiocre. Nous nous sommes évertués à y aller souvent, espérant enfin tomber sur une bonne pièce; mais, sauf le

Démon de Rubinstein, que nous avons entendu deux fois et qui nous a fait grand plaisir, ni *Carmen*, ni *Rigoletto*, pas plus que *Ruth* ou les *Huguenots* n'ont pu nous laisser la moindre impression satisfaisante, et nous n'avons pu comparer la troupe locale qu'aux troupes de passage qui viennent, en France, donner des représentations dans des villes de moins de dix mille habitants.

Enfin, après douze jours passés à Tiflis, le prince Dondukoff-Korsakoff, qui revient de Koutaïs, nous reçoit fort aimablement, et comme, le matin même, l'ordre est arrivé de Pétersbourg de nous délivrer de suite nos passeports spéciaux, dès le lendemain, après nous être munis d'un guide qui parle bien les langues des pays que nous allons visiter, nous prenons le train pour Bakou. Malheureusement ce n'est qu'en revenant que nous pourrons visiter cette ville si intéressante; il n'y a que deux bateaux par semaine pour franchir la Caspienne, et justement nous avons la chance d'arriver à temps pour prendre le plus grand et le meilleur. Aussi, ne pouvons-nous retarder notre traversée, et, pour avoir été remise à plus tard, notre visite aux sources et aux puits d'exploitation de Bala-Kané n'en sera pas moins curieuse quand nous reviendrons.

Embarqués dès le matin, nous ne partons qu'à

cinq heures du soir; mais heureusement nous avons pour nous distraire, pendant ce temps, la vue d'ensemble si pittoresque de la ville et du port. A gauche, la « ville Blanche », se détachant sur un fond de collines gris sombre, avec sa jolie gare, sa vieille tour carrée, son air propre et neuf; à droite, la « ville Noire », un amas confus d'usines gigantesques, de cheminées immenses, vomissant à flot une fumée opaque, qui forme au-dessus de cette partie de la cité un nuage épais qui persiste jour et nuit. La mer elle-même est couverte de larges taches graisseuses que les lames soulèvent et emportent, résidus de naphte et de pétrole, dont l'odeur pénétrante est un des supplices de Bakou.

Enfin, nous partons. La traversée de la Caspienne est dénuée de tout intérêt, mais elle est souvent dangereuse, comme nous nous en sommes aperçus lors de notre retour, et demande généralement de dix-huit à vingt-deux heures au minimum. Le manque de fond, les nombreux bancs de sables mouvants qu'on rencontre dans cette mer, surtout sur la côte du Turkestan, y rendent la conduite d'un navire une opération assez délicate, et on a même été obligé de baliser fort loin des terres, par des pontons à feu fixe, les passes qui mènent à Krasnovodsk et à Ouzoun-Ada.

Nous avons la chance d'avoir un temps splen-

dide, une mer d'huile, sauf quelques légères secousses vers sept, huit heures du matin, produites par une brusque saute de vent, après quoi tout redevient calme, et, à deux heures, nous entrons dans l'étroit et tortueux chenal qui, entre la côte et une grande île de sable située à près de trois milles en mer, amène, par de nombreux détours, au port d'Ouzoun-Ada. A trois heures, nous débarquons sur la jetée et, après avoir vivement rassemblé nos bagages, nous les faisons porter à la gare afin de savoir de suite quand nous pourrons partir pour Askabad, où nous voulons saluer d'abord le général Komaroff, gouverneur de la province.

Accueillis d'une façon charmante par un aide de camp du général Annenkoff, détaché en ce moment à Ouzoun-Ada pour y recevoir les derniers bois nécessaires à la construction du pont sur l'Amou-Daria, nous faisons, par son intermédiaire, la connaissance de deux futurs compagnons de route, dont nous avons gardé un excellent souvenir. Le premier, le comte Mourawiew, ancien officier de marine, est chargé actuellement de contrôler, pour l'Empereur, les travaux faits à Sultan-Bend, sur le Mourgab, par le second, ingénieur des plus distingués, Poklewski, d'origine polonaise.

Le train ne part qu'à six heures ; aussi, comme nous avons quelques instants avant le dîner, nous en profitons pour visiter le port et les magasins d'Ouzoun-Ada.

De création toute récente, mais d'une importance capitale pour le chemin de fer, puisque c'est seulement par mer que le général peut recevoir tout ce dont il a besoin, ce port a pris un développement assez grand, quand on pense que sa fondation remonte à peine à quelques années. Sans parler de son importance en temps de guerre, puisque c'est là que devront aborder toutes les troupes qui viendront de Russie et du Caucase, actuellement, il a déjà une double utilité. Il doit d'abord recevoir tous les matériaux : bois, rails, traverses, nécessaires à la construction, à la protection et à l'entretien de la voie ferrée, et, de plus, toutes les voitures destinées à rouler sur cette voie : locomotives, wagons de voyageurs, de marchandises, qui lui sont amenés directement par des bateaux qui descendent le Volga. Et ce n'est que pendant la moitié de l'année, à peu près, que ces transports peuvent s'effectuer, ce fleuve gelant tous les hivers ; aussi, le port doit-il être capable de recevoir, à un moment donné, une grande quantité de marchandises.

Deux jetées ont été faites en mer, reliées par un

quai intermédiaire, et une vingtaine de voies permettent de décharger rapidement et d'emmagasiner les matériaux venant de Russie.

En second lieu, le port d'Ouzoun-Ada doit servir d'entrepôt pour toutes les marchandises que le chemin de fer lui amène déjà d'Askabad, de Merw, de Tchardjouï et que, dans peu de temps, il lui amènera de Bokhara et de Samarcande.

Il faut pouvoir mettre à l'abri les ballots, afin qu'ils ne souffrent pas des intempéries des saisons pendant qu'ils attendent leur embarquement sur les navires qui doivent les transporter en Russie, en Perse ou au Caucase. De même, pour les objets d'importation russe dont la quantité va croissant tous les jours, il est de toute nécessité qu'en attendant quelquefois pendant deux, trois semaines, si la ligne est encombrée, les wagons qui doivent les transporter chez les Merwiens ou les Bokhariotes, ils ne soient pas exposés aux pluies fréquentes ou même parfois à la neige d'Ouzoun-Ada. Mais, sous ce rapport, ce qui existe n'est encore que très rudimentaire, et les quelques hangars qui sont bâtis derrière la jetée sont tout à fait insuffisants. Déjà, à notre retour, nous avons vu, par un temps d'averses continuelles, des milliers de balles de coton qui attendaient dehors, et il est bien à désirer que, si l'administration du

chemin de fer ne le fait pas elle-même, une société quelconque construise de grands docks dont le besoin se fait absolument sentir.

Après avoir pris, à la gare, un dîner fort médiocre, et regretté, conjointement avec tous nos compagnons, que le général Basoff ait trouvé bon de supprimer, dès son arrivée, les excellents wagons-restaurants installés dans tous les trains par le général Annenkoff, pour les remplacer partout par d'horribles buffets, nous partons d'Ouzoun-Ada à six heures du soir. Le comte Mourawiew et Poklewski ont la gracieuseté de nous offrir des places dans le wagon qui leur est réservé, et c'est là que nous dormons, pour la première fois, sur le territoire transcaspien.

Avant de nous coucher, nous parlons longuement, avec ces messieurs, de l'Europe d'où nous venons, de ce qui s'y passe, de ce qui s'y dit, des mille choses auxquelles on attache encore bien plus d'intérêt quand on est loin de son pays, et nous constatons avec plaisir qu'en Transcaspie comme au Caucase, les sympathies les plus vives pour la France sont répandues dans toutes les classes de la société, et qu'il est impossible d'être accueilli partout d'une façon plus aimable.

CHAPITRE III

D'OUZOUN-ADA A ASKABAD. — LE CHEMIN DE FER TRANSCASPIEN. — GHÉOK-TÉPÉ. — ASKABAD. — LE GÉNÉRAL KOMAROFF.

Le chemin de fer, en quittant Ouzoun-Ada (longue île), traverse, pendant un kilomètre et demi, sur une étroite digue, un petit bras de mer qui sépare de la côte l'île dans laquelle est situé le port, puis il entre dans le désert du Kara-Koum. Des dunes de dix, quinze, vingt mètres l'environnent de partout, et sont couronnées de légères palissades destinées à empêcher le sable poussé par le vent d'envahir la voie. De ci, de là, quelques maigres touffes de saxaoul disparaissent à moitié sous la poussière qui les couvre et contribuent aussi à fixer ce sol si mobile. Depuis deux ans déjà, on cherche à Askabad quels seraient les arbres ou arbustes qui pourraient vivre par ce climat torride et dans ce sable brûlant, en n'ayant pour tout rafraîchissement que les pluies du printemps. Jusqu'à

présent, aucune plante étrangère n'a encore pu résister, et cependant il serait bien nécessaire d'en trouver une, car, malgré toutes les précautions prises, et quoique depuis trois ans il ne soit rien arrivé, il peut se déchaîner telle tempête, survenir tel ouragan, que les palissades arrachées ne puissent plus contenir les dunes, et que la voie entière soit complètement recouverte. En conséquence, cette partie de la ligne, aussi bien que celles où on traverse les sables avant Tchardjouï, et après le passage de l'Amou-Daria, sera-t-elle toujours menacée jusqu'à ce qu'on ait décidément fixé le sol comme nous l'avons fait dans les Landes, et masqué la voie par un rideau protecteur établi des deux côtés.

En sortant de ces parages, la ligne suit parallèlement, et à quelques kilomètres seulement de distance, la chaîne de montagnes qui porte les noms de : Kuren-Dagh, Kuhn-Dagh, Kœpet-Dagh, et sert actuellement de frontière entre la Perse et la Russie. Elle coupe ainsi dans toute sa longueur la bande de terrain généralement fertile, mais non cultivé qui, sur une largeur de douze à quinze kilomètres, se trouve situé entre le versant Nord de ces montagnes et le désert de sable qui s'étend jusqu'à l'oasis de Khiva. Aussi, dès le matin en nous réveillant, pouvons-nous voir des fenê-

tres de notre wagon, d'un côté, les derniers contreforts de la montagne, et de l'autre, l'immensité de la steppe et du désert. A droite, partout où les ruisseaux apportent la fraîcheur et l'eau nécessaires à la culture, s'élèvent des maisons ou d'anciennes forteresses turcmènes, et, de loin en loin, on entrevoit, le long des petits canaux qui arrosent les terres, quelques champs cultivés. A première vue, d'ailleurs, nous ne saurions les distinguer, ni prendre pour des sillons les légères ondulations qui rident par endroits la surface du sol; la culture habituelle du pays est des plus primitives et des plus superficielles; mais la terre est si merveilleusement fertile que les récoltes viennent pour ainsi dire sans travail. Dans toutes ces provinces jusqu'au delà du Khanat de Boukhara, les procédés sont les mêmes. Deux fois par an, le cultivateur couvre son champ de plusieurs décimètres d'eau, et le laisse submergé de la sorte pendant quinze jours ou trois semaines; puis il fait écouler le restant de l'eau, sème ou plante, et les céréales ou le coton mis en terre poussent, comme en serre chaude, avec une rapidité et une vigueur exceptionnelles, sans demander de nouveaux arrosages et en puisant dans le sol l'humidité dont il s'est imprégné.

A gauche de la ligne, le spectacle est tout dif-

férent. Sur une profondeur de quelques kilomètres, on aperçoit la steppe, tantôt complètement aride, tântôt recouverte de misérables arbustes ou d'herbes grillées par le soleil, et d'une monotonie, d'une uniformité désespérantes. Pas un mouvement de terrain, pas une sinuosité du sol qui mette un peu de diversité dans le paysage; toujours et partout, cette même surface absolument plane, recouverte de la même végétation clairsemée, et, par delà cette mince bande de terrain, une ligne jaunâtre, dans laquelle, grâce au ciel si pur des pays chauds et à la lumière éclatante qui y règne, on peut voir se détacher les silhouettes des dunes de sable qui, sur une longueur de deux cents lieues, occupent tout le pays jusqu'à Khiva.

Pendant les premiers moments, devant ce panorama étrange, on ne ressent que de l'étonnement, mais quand, depuis de longues heures, on a vu défiler devant soi des lieues et des lieues de ce pays toujours semblable, l'aspect de cette plaine immense, à peine recouverte par une misérable végétation, devient effroyablement triste.

Pas une maison, pas une tente, pas un arbre qui vienne borner quelquefois la vue et frapper l'œil d'une impression, d'une couleur nouvelles; rien que l'immensité d'un désert plat et gris.

Heureusement, le côté gauche produit seul cet effet ; à droite, les montagnes offrent souvent des points de vue charmants, et, tous les vingt ou trente kilomètres, on s'arrête à une station autour de laquelle se groupent les habitations des employés. Bâties élégamment en pierres blanches, entourées de quelques arbustes, rafraîchies par un bassin à jet d'eau, les maisons qui forment l'ensemhle de chaque station font vraiment plaisir à voir. On est heureux au milieu de la steppe, où on se sent si loin de tout, de trouver quelque chose d'aussi confortablement établi pour le pays, surtout quand on pense aux mille et mille difficultés qu'il a fallu vaincre pour obtenir ce résultat.

Que la Russie ait, oui ou non, les intentions qu'on lui prête sur les Indes, il lui fallait un chemin de fer pour relier ses possessions d'Asie centrale au Caucase, le chemin par terre de Tachkent à l'Oural demandant plusieurs mois et étant souvent impraticable. En ne se plaçant qu'à ce simple point de vue de la nécessité pour cet empire d'envoyer des troupes dans le Turkestan et les pays Bokhariotes pour y assurer sa domination et y maintenir le bon ordre, il fallait créer une voie qui lui permît d'expédier, d'une façon commode, ses contingents annuels, et de rapa-

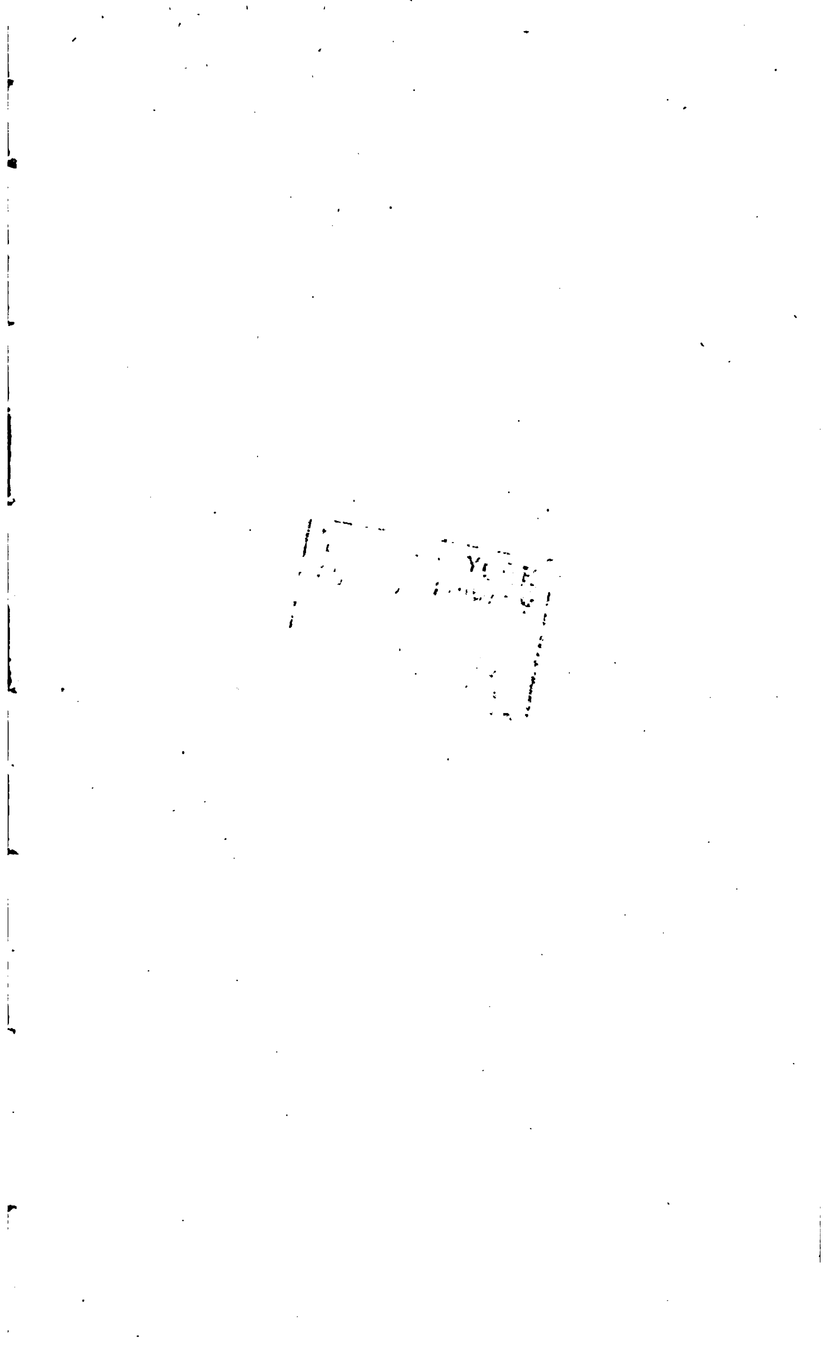
trier les hommes rentrant dans leurs foyers. De plus, le commerce important de ces contrées devait prendre un essor nouveau et fournir aux marchandises russes un nouveau débouché.

Mais les Turcmènes de l'oasis d'Akhal-Téké, brigands de la pire espèce, occupaient toute la frontière persane et tenaient tout le pays. Une première expédition conduite par les généraux Lazarew et Lomakine contre leur place forte de Ghéok-Tépé, faute d'eau et d'approvisionnements suffisants, échoua piteusement. Skobeleff, chargé d'envahir une deuxième fois leur territoire et de s'en emparer, comprit qu'avec la température et le climat qui y règnent, il ne pouvait assurer ses derrières et compter sur un approvisionnement régulier qu'en faisant établir une voie ferrée stratégique partant de la mer et s'enfonçant directement dans l'intérieur des terres.

Le général Annenkoff qui, après une brillante carrière, s'était déjà distingué par la manière avec laquelle il avait dirigé, en 77-78, la concentration jusqu'au Pruth de l'armée russe, fut chargé de construire ce premier tronçon de voie. Ce fut de Kizil-Arvat, alors tête de ligne, que le corps expéditionnaire descendit de wagon pour prendre Ghéok-Tépé. Depuis ce temps, le général Annenkoff, chargé par l'Empereur de continuer

l'œuvre qu'il avait si bien commencée, et toujours exclusivement aidé par des ingénieurs militaires et des officiers du génie, a brillamment accompli sa tâche. Il l'a même fait si bien et si vite, que, dans son pays, où, d'habitude, les choses attendent longtemps avant d'être exécutées et menées à bonne fin, beaucoup de ses compatriotes nous demandaient encore, à notre arrivée à Saint-Pétersbourg, si le chemin de fer existait réellement et s'il marchait bien, si c'était un chemin de fer comme les autres ou simplement un jouet d'enfant. Et ils paraissaient tout étonnés quand nous leur confirmions les résultats énoncés par les journaux : le passage de l'Amou-Daria, la prochaine arrivée d'une locomotive à Bokhara, l'inauguration impatiemment attendue et si prochaine de la gare de Samarcande.

Et cependant les difficultés n'avaient pas manqué. Pendant les cent soixante premiers kilomètres, on n'avait pu trouver une seule goutte d'eau potable, et, là où maintenant nous rencontrons une station avec un bassin et un jet d'eau limpide, les soldats ouvriers, tout comme leurs officiers, après une journée entière de travail par 45 degrés de chaleur, n'avaient à boire que l'eau saumâtre et surchauffée contenue dans les grands réservoirs en bois apportés par le train de pose.





RUINES ARABES AUX I



Chapitre III.

ENVIRONS D'ASKABAD.

Bientôt le train nous amène devant Ghéok-Tépé, la citadelle des Turcmènes, la place forte qu'ils considéraient comme imprenable et devant laquelle les Russes avaient subi un premier échec. Quand Skobeleff marcha contre eux à la tête de huit mille hommes et avec cinquante-huit canons, les Tékés, au lieu de tenir la campagne et de harceler, par les attaques vives et imprévues dans lesquelles ils excellent, leur ennemi accablé par le climat, commirent la faute immense, au nombre de trente-cinq à quarante mille, de s'enfermer dans cette place. De misérables murs en terre hauts de cinq à six mètres, d'une largeur à peu près égale, étaient le seul obstacle qui pût les y couvrir, et, manquant d'artillerie, armés d'exécrables fusils à pierre, leur défaite était certaine. Pas un obus, pas une balle russe n'étaient perdus dans cette enceinte de cinq à six kilomètres de tour seulement, au milieu de laquelle les kibitkas (tentes du pays) renfermaient des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants, et étaient entourées d'une masse de chevaux, de chameaux et de moutons. Le grand talent de Skobeleff, en cette occurrence, fut de faire croire à la difficulté du succès qu'il était sûr de remporter. Si, dès le premier jour, d'après l'avis de nombreux officiers présents à ce siège, il avait fait commencer un

blocus et un bombardement en règle, écrasés par la chute ininterrompue des obus et des balles, les pauvres Turcmènes, désorientés et accablés par cette pluie de fer, se seraient enfuis au plus vite de leurs retranchements, et, sans perdre presque un seul homme, le général russe se serait emparé de leur forteresse et de leurs troupeaux. Mais, pour que la récompense fût à hauteur de la peine qu'il s'était donnée, Skobeleff voulait faire croire en haut lieu à l'extrême difficulté de l'attaque, et mieux faire ressortir par des échecs partiels le succès assuré de la fin. Aussi, après l'ouverture de quelques tranchées dans lesquelles les hommes de garde étaient chaque soir égorgés sans pitié par les Turcmènes pendant leurs fréquentes sorties, fit-il donner deux assauts mal préparés et mal appuyés qui échouèrent. Enfin, jugeant qu'il en était temps, il fit creuser une mine et sauter la muraille, puis, sans s'être presque servi de l'immense supériorité que lui donnaient ses canons, il livra un troisième assaut avec toutes ses troupes par la brèche ainsi faite. Les Tékés, massés dans cet étroit espace, gênés par leurs femmes, leurs enfants, leurs parents, n'opposèrent qu'une résistance insignifiante et furent facilement égorgés. Maintenant, les murs de leur ancien camp sont toujours debout, la brè-

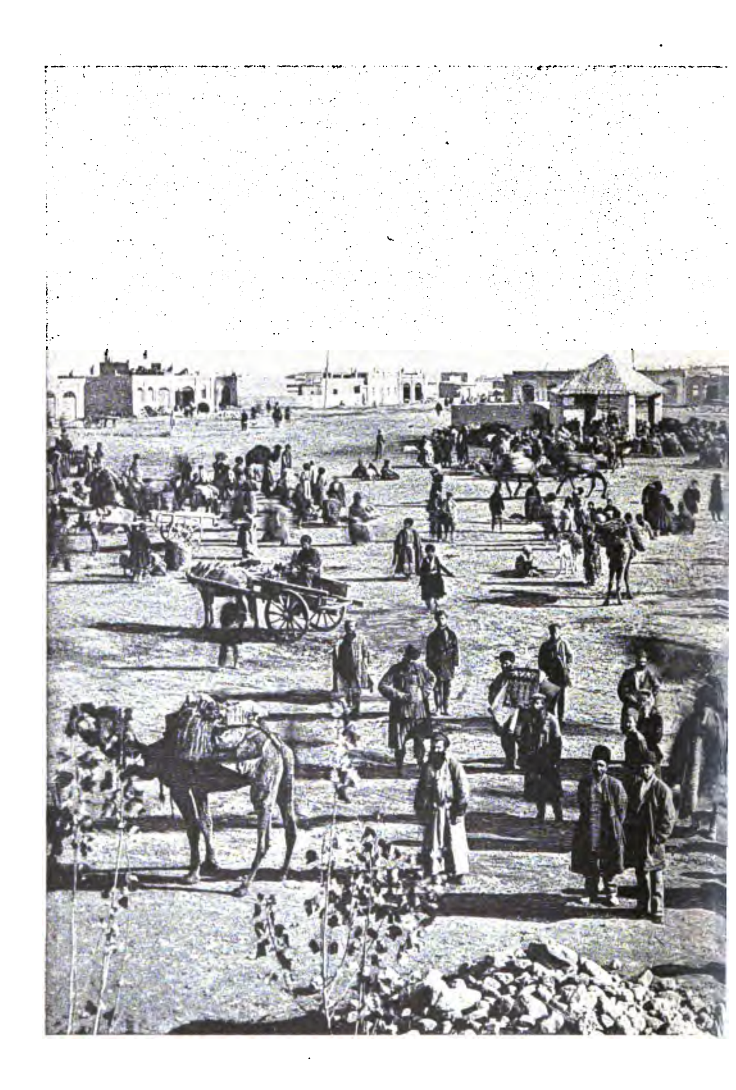
che est restée telle quelle, et quand, monté sur le parapet, on constate le peu de solidité de ces murailles, qu'on se remémore les épouvantables scènes de carnage qui suivirent la prise de la forteresse, on s'étonne vraiment du bruit que fit en Europe cet événement, et de l'auréole de gloire qu'il jeta sur celui qui l'avait accompli.

Quoi qu'il en soit, d'ailleurs, et de quelque manière que le résultat ait été obtenu, il est certain que de ce jour les Turcmènes furent domptés. Ils se croyaient invincibles, habitués qu'ils étaient, dans leurs alamanes ou expéditions guerrières, à ne lutter que contre la lâcheté des Persans ou la couardise des Afghans. Depuis cet échec mémorable ils tremblent devant les baïonnettes russes, et d'Ouzoun-Ada à Merw, de Merw à Saraks et Pendeh, c'est un peuple complètement asservi. A l'heure actuelle, nous traversons en chemin de fer un pays dans lequel un Européen ne pouvait, sous peine de mort assurée, s'aventurer, il y a dix ans, et la steppe, qu'ils négligeaient de cultiver pour aller chercher, en Perse ou en Afghanistan, un revenu plus facile, se couvre de récoltes sur beaucoup d'endroits.

En continuant notre route, nous croisons de nombreuses caravanes de chameaux ou d'ânes qui se rapprochent ou s'éloignent d'une ville en-

trevue au loin. Enfin nous arrivons à une grande gare toute neuve, flanquée de deux pavillons et qui ne serait nullement déplacée en Europe. C'est Askabad, chef-lieu du gouvernement. Nous descendons de notre wagon et montons dans des fiacres du pays, conduits par des Tartares, pour chercher un logis. Quoique la ville compte déjà (en cinq ans) de dix à douze mille habitants, il n'y a que peu, ou pour mieux dire, point d'hôtels. Aussi, après une heure de recherches, ne trouvons-nous, mon camarade et moi, dans la maison décorée du nom d'hôtel du Caucase, qu'une misérable chambre fermant à peine à clef, et dans laquelle nos malles tiennent difficilement avec nos lits.

Nous y arrivons d'ailleurs dans un état lamentable, car nous sommes couverts d'un centimètre au moins de poussière. Le sable si fin qui forme les rues, quand il n'est pas tout à fait mouillé, est immédiatement soulevé par les roues des voitures, les pieds des chevaux, voire même ceux des habitants, et c'est une plaie pour Askabad que cette poussière subtile qui s'introduit partout : dans les yeux, le nez, les oreilles, entre les vêtements et la peau, et remplit même l'intérieur des habitations. Cependant, d'ici quelques années, quand les rues auront été empierrées et que le



PLACE DU MARCH



Chapitre III.

CHÉ A ASKABAD.

système d'arrosage, déjà bien développé, aura fait encore quelques progrès, ce véritable fléau pour les étrangers sévira avec moins de force, et seul le vent du Nord, en passant sur le désert, amènera encore du sable qu'on pourra facilement faire disparaître.

Pendant que notre interprète se rend chez le général Komaroff, gouverneur de la province, pour lui demander, de notre part, quand il pourra nous recevoir, nous examinons le curieux aspect que présentent les rues de cette ville si nouvelle. Créée par le général, sortie de terre pour ainsi dire à son commandement, elle a déjà une population nombreuse et est devenue un centre commercial important. Un mouvement, une animation tout à fait caractéristiques règnent partout ; le marché est toujours plein de monde, et de longues files de chameaux, d'ânes ou de mulets circulent en tous sens. Les caravanes qui viennent de la Perse et de Khiva s'y donnent rendez-vous pour échanger ou vendre leurs marchandises, et les échoppes ouvertes à tous les vents, qui sont situées au niveau de la rue dans les artères principales de la ville, sont remplies pendant tout le jour de Russes, de Turcmènes, de Persans, de Khivains et même de Bokhariotes, réunis pour traiter leurs affaires, vendre les ballots qu'ils ont appor-

tés, et faire de nouvelles acquisitions. Rien de plus pittoresque, dans son délabrement, que le costume des Turcomans que nous voyons partout autour de nous. Revêtus de grandes robes de chambre (khalats), à raies jaunes et rouges, déchirées de toute part, et serrés à la taille par une ceinture de couleur aux franges effilochées, les pieds chaussés de savates éculées en peau noire et rouge, ils sont coiffés d'un immense bonnet (papach), en peau de mouton, noir, blanc ou jaune. Tous laids d'ailleurs, ils ont les yeux en amande, les sourcils relevés et courts, le nez légèrement épaté et une bouche immense. Quant à leurs femmes, on ne peut rien se figurer de plus horrible ni de plus repoussant. La vue seule de leurs cheveux couverts de graisse de mouton fait frémir, et on se prend à regretter que leur religion relâchée permette à ces musulmanes d'offrir à la vue des Roumis quelque chose d'aussi sale et d'aussi disgracieux.

A midi, le général Komaroff nous fait dire qu'il nous attend à l'instant. Nous partons de suite, et, après être entrés dans la citadelle ou camp russe qui s'élève sur un côté de la ville, nous arrivons à la grande et jolie maison que le général s'est fait construire. Accueillis par lui de la façon la plus gracieuse, nous déjeunons avec toute sa fa-

mille et nous emportons bientôt après, en même temps que la promesse de lettres de recommandation pour Merw, un souvenir charmant de son aimable réception. Numismate, naturaliste et antiquaire des plus distingués, possesseur de merveilleuses collections, le général Komaroff est, de plus, excellent administrateur et a fait beaucoup de bien à sa province par la vigoureuse impulsion qu'il a donnée au commerce et à l'agriculture. La ville d'Askabad est aussi entièrement son œuvre, et c'est avec une légitime fierté qu'il nous montre les rues régulières de la ville, qu'il nous parle des douze mille Arméniens, Russes et Persans qu'il y a rassemblés, et nous fait voir des arbres (peupliers et acacias) plantés par son ordre il y a cinq ans, et qui dépassent maintenant huit et neuf mètres, bordant les rues et procurant de l'ombrage par les chaleurs torrides de l'été. Mais une chose qui nous préoccupe bien plus que tout ce que nous montre le général, c'est de savoir la réponse qu'il fera à une demande que nous n'avons même pas osé formuler nous-mêmes, tellement nous sommes sûrs d'un refus, et que le prince Chervachidzé, son ami intime, a eu la bonté de faire pour nous. C'est de savoir si nous pourrons remonter la vallée du Mourgab jusqu'au pont sur la Kouchka, pour voir les lieux où s'est passé l'engagement d'il y a

trois ans, et chasser un peu du côté de Pendeh. Ces endroits sont bien près de la frontière, nous savons pertinemment qu'on n'a jamais permis à personne d'y aller, et nous craignons le même sort, quand, à notre extrême surprise, le général, nous donnant bien plus encore qu'on ne lui demandait, nous confie une lettre pour le colonel Alikhanoff, gouverneur de la province de Merw, dans laquelle il lui donne l'ordre de nous laisser aller où nous voudrons. Pour comble de bonheur, à notre arrivée à Merw, nous trouvons le colonel sur le point de partir, non seulement pour aller à Pendeh, mais pour suivre et vérifier toute la nouvelle frontière afghane. C'est de la sorte que, par une rencontre fortuite et heureuse d'événements improbables, quoique ardemment désirés, qui nous surprend encore et en a étonné bien d'autres, nous avons pu, nous premiers, longer toute la frontière depuis la Perse jusqu'aux rives du Mourgab et suivre jusqu'en Afghanistan les deux grands chemins d'Hérat et des Indes : les vallées du Tendjend et du Mourgab.

En attendant l'arrivée des lettres promises, nous visitons les environs, notre fusil à la main, et courons vainement pendant deux heures après un aigle que nous voulons tirer et qui nous nargue, s'envolant toujours quand nous arrivons à deux-

cents mètres de lui pour aller se reposer un peu plus loin. Impossible de l'approcher : d'ailleurs, rien n'est plus difficile que de circuler dans ce pays aux environs des villes ou des villages. Pour arroser leurs champs, comme nous l'avons dit plus haut, les Turcomans ont besoin de beaucoup d'eau. Les ruisseaux qui descendent de la montagne, ou même de grosses rivières, comme le Tendjend et le Mourgab, sont divisés en une foule de canaux qui se subdivisent eux-mêmes à l'infini, portant partout, avec le limon qu'ils contiennent dans leurs eaux, la fertilité et la richesse. Qu'ils soient creusés dans la terre ou élevés au-dessus du sol, comme cela arrive fréquemment, ces canaux sont toujours fort profonds et bordés de chaque côté ou d'une tranchée élevée, ou d'un épais remblai. De plus, leur largeur moyenne est de trois à quatre mètres, ce qui en fait, conjointement avec leurs bords escarpés, un obstacle presque infranchissable en dehors des gués ou des ponts qu'on trouve en suivant les chemins battus. Le gibier s'astreignant rarement à prendre cette direction, on est obligé, pour le poursuivre, de marcher droit devant soi, et on se voit invariablement, après quelques centaines de mètres, arrêté par un de ces « ariks » qui vous barre le chemin. Quelquefois, quand ils sont assez étroits, on

peut se hasarder à les sauter, quoique le terrain soit peu assuré pour se recevoir de l'autre côté; mais généralement on est obligé de les remonter ou de les descendre jusqu'à ce qu'on trouve un passage qui permette de les franchir. Une colonne de cavalerie ou d'infanterie qui s'aventurerait sans guide dans ce pays se trouverait arrêtée à chaque pas, et verrait ses mouvements complètement paralysés par ces obstacles incessants. La campagne est, de plus, hérissée partout de petites tours en terre, bâties au milieu des champs. Quelquefois assez grandes pour contenir six, sept personnes, généralement on ne peut y être qu'un ou deux à la fois; une ouverture fort basse, et par laquelle on ne peut entrer qu'en rampant, donne accès à l'intérieur. D'un seul coup d'œil, on embrasse des centaines de ces petits édifices, destinés, il y a encore à peine quelques années, à protéger les Turcmènes qui travaillaient dans leurs champs contre les incursions de leurs voisins. Même entre elles, ces peuplades se pillaient journellement, et souvent les cavaliers merwiens sont venus prendre de force à leurs compatriotes de l'oasis d'Akhal-Téké le butin que ces derniers venaient de faire sur les Persans. Aussi, dès qu'une troupe apparaissait au loin, les hommes qui se trouvaient aux champs couraient s'enfermer dans

ces petites tours, abandonnant, qui ses chameaux, qui ses moutons, pour sauver sa vie en se cachant dans ces abris. Les envahisseurs, toujours à cheval, ne se donnaient pas généralement la peine de descendre pour forcer l'entrée de la tour et se contentaient, quand ils ne pouvaient s'emparer d'un aoul (village), pour y prendre des prisonniers et y faire une razzia plus complète, d'emmener les troupeaux abandonnés. — Ces constructions, désormais inutiles, ne sont plus réparées, et bientôt elles tomberont en ruines, emportant avec elles les derniers souvenirs des brigandages incessants auxquels ce peuple se livrait depuis plus d'un siècle contre ses voisins les Afghans et les Persans.

Deux jours après notre arrivée à Askabad, le général Komaroff nous fait apporter les lettres promises et en même temps un billet pour le chef de gare, lui disant de mettre un wagon à notre disposition pour le lendemain soir. C'est justement le jour de la fête de l'Impératrice. Aussi, avant de partir, avons-nous le plaisir d'assister à une parade qui a lieu en l'honneur de Sa Majesté et qui est précédée d'un service religieux. Trois bataillons de chasseurs, une batterie d'artillerie, une ssotnja de Cosaques sont rangés sur la place d'armes et forment le carré autour de la pyramide près de laquelle on a placé les canons,

de fabrication anglaise, pris aux Afghans à la Kouchka. Après les prières, le général Komaroff passe la revue des troupes et les fait défiler; les hommes marchent bien, d'une allure martiale et avec une tenue fort correcte, mais ils sont sans armes, et cela nous produit un singulier effet de les voir parader de la sorte; les Cosaques sont à pied, les Djiguites aussi, et, qui plus est, le général lui-même! Néanmoins, l'impression générale est fort bonne et tous les Turcmènes ou Persans qui nous entourent ont l'air excessivement satisfaits du spectacle qu'ils viennent de voir.

Nous rentrons pour faire nos derniers préparatifs, et nous prenons, dans notre wagon spécial, le train pour Merw, où nous devons arriver le lendemain matin à dix heures. Quelques dizaines de verstes avant de voir la ville, à l'heure où nous nous réveillons, on s'aperçoit déjà qu'on entre dans un pays plus cultivé et plus riche. A droite et à gauche de la voie, on entrevoit quelques maisons, quelques arbres; des chameaux en liberté paissent à une petite distance du chemin de fer et se sauvent parfois à notre passage avec des contorsions grotesques. Les champs ensemencés deviennent beaucoup plus nombreux, plusieurs sont entourés d'une petite digue qui permet à l'eau d'y séjourner plus longtemps,

quand, les terres étant déjà imbibées, on ferme la communication qui l'amène du canal. Enfin, nous apercevons des maisons blanches à notre gauche, c'est le camp où sont baraqués deux bataillons de chasseurs, et, quelques minutes après, nous arrivons en gare, et débarquons dans cette ville où nous comptons faire un assez long séjour.

CHAPITRE IV

MERW. — COLONEL ALIKHANOW. — LES MERWIENS, LEURS MŒURS. — LEURS CHEVAUX. — EXCURSION A BAÏRAM-ALI (STARI-MERW). — DÉPART AVEC LE COLONEL.

Merw, une des plus anciennes villes du monde, se trouve déjà mentionnée dans le Zend-Avesta. Les Perses, qui s'en étaient emparés et en avaient fait le chef-lieu d'une satrapie, la perdirent à leur tour, et Alexandre le Grand y installa un de ses lieutenants. Puis vinrent les Arabes, et quand ils prirent la ville, elle comptait déjà de nombreux monuments : bibliothèques, hôpitaux et palais ; les Turcs en firent ensuite la capitale du Khorassan, et, à ce moment, la cité atteignit l'apogée de sa grandeur. Au moment des invasions mogoles Gengis-Khan l'épargna, mais son fils Touli-Khan y fit d'épouvantables massacres, et, peu de temps après la chute de l'empire des Timourides, les Persans rentrèrent en possession de leur ancienne

conquête ; mais, à la fin du siècle dernier, ils se la virent enlever par les Saryks. Ne pouvant arriver à soumettre ces derniers par les armes, Shah-Mourad fit détruire une grande digue qui maintenait les eaux du Mourgab, et les réunissait en un vaste lac artificiel d'où partaient les différents canaux qui arrosaient le pays. Privée d'eau, Merw ne put résister, et cette ville, qui, comme le prouvent les ruines immenses de quatre cités bien différentes, s'était toujours glorieusement relevée de ses cendres, fut complètement anéantie par ce seul fait. Vers 1860, les Tékés refoulèrent les dernières tribus des Saryks qui habitaient encore la contrée et en firent un vrai repaire de brigands, où ils entassaient le butin qu'ils faisaient en Perse et en Afghanistan. Cependant, la chute de Ghéok-Tépé les effraya beaucoup, et un grand nombre d'entre eux, soutenus et dirigés par les conseils du colonel Alikhanoff, commencèrent à influencer leurs compatriotes et les poussèrent à traiter avec la Russie, afin d'éviter le sort terrible des tribus de l'Akhal-Téké.

Mais, avant de dire la suite des négociations qui réussirent si bien, il faut parler du négociateur qui, par sa haute intelligence, sa connaissance profonde du pays et sa bravoure à toute épreuve, permit à la Russie de faire, sans bourse délier, ce

pas énorme vers l'Afghanistan, et donna à son souverain des territoires immenses.

Fils du général-lieutenant Alikhanoff, Lesghien d'origine et musulman, le colonel Alikhanoff, après avoir brillamment commencé sa carrière comme aide de camp du grand-duc Michel, alors vice-roi du Caucase, et avoir été nommé colonel à 28 ans, fut, à la suite d'un duel célèbre, cassé de son grade et remis simple soldat. Beaucoup d'autres à sa place auraient jeté le manche après la cognée et se seraient retirés chez eux. Bien au contraire, Alikhanoff s'engagea pour faire en ce moment la guerre de 77-78 contre les Turcs, et se conduisit, au feu, avec une telle bravoure qu'on le renomma officier après lui avoir donné la croix de soldat de l'ordre de Saint-Georges. Puis il passa lieutenant, et, voyant que le seul moyen pour lui de regagner le temps perdu était de reconquérir au plus vite, par quelque action d'éclat, le grade qu'il avait perdu, il demanda un congé illimité, et s'enfonça en pays turcoman, après avoir promis et s'être juré de donner Merw à sa patrie. Parlant à merveille la langue des Turcmènes, de la même religion qu'eux, il n'excita aucune défiance et commença par exercer dans les aouls le métier de porteur d'eau. Puis, peu à peu, il se mit à faire quelque commerce, se lia intimement avec Goul-

Djamal, veuve de Nour-Verdi-Khan, le plus grand chef du pays, et prit une influence complète sur son fils, le jeune Youssouf-Khan. Bientôt il fut en mesure de former et d'organiser un corps de cavaliers indigènes (djiguites), les dressa et les instruisit à l'européenne, et se créa, par son savoir-faire et ses talents de négociateur, une telle popularité qu'il put, en 1884, écrire au général Komaroff pour l'assurer de la soumission pacifique des Merwiens au czar. En effet, gagnés par ses cadeaux, séduits par ses promesses, Youssouf-Khan, Mengli-Khan, Sary-Khan et Mourad-Khan, chefs des plus grands aouls des environs de Merw, allèrent eux-mêmes en députation auprès du général pour lui faire leur soumission, et, au commencement de mars de la même année, les troupes russes venues d'Askabad prirent possession du centre de l'oasis. Les khans qui avaient accepté les conventions offertes par Alikhanoff furent maintenus dans leur position, reçurent les grades et les insignes d'officiers russes avec une pension mensuelle de cent roubles, et furent chargés de servir d'intermédiaires entre leurs compatriotes et le gouverneur. Alikhanoff, nommé capitaine et gouverneur de la nouvelle province, continua sa tâche. De même qu'il l'avait fait à Merw, il amena par ses négociations habiles les

khans de Saraks et ceux de Pendeh à faire leur soumission, et, par un traité qui fut l'œuvre d'un excellent patriote en même temps que d'un courtisan raffiné, il fit en sorte que les Turcmènes donnèrent non pas à la couronne, mais bien au czar lui-même, les terres d'une fertilité, d'une richesse inouïes, qui n'étaient pas cultivées au moment de l'échange des signatures.

Je doute que dans vingt ou trente ans d'ici, Sa Majesté l'Empereur de Russie ait une plus belle source de revenus fonciers, et, par ce coup de maître, Alikhanoff, renommé pour la deuxième fois colonel à 37 ans, est parvenu, sans demander de subsides à son pays, à lui assurer la possession d'un territoire immense, en même temps qu'il offrait à son souverain un cadeau inestimable. Depuis ce temps, les Tékés, complètement asservis, sont devenus les fidèles sujets du czar et trois cents djiguites se sont fort bien conduits à la bataille de la Kouchka, où Alikhanoff, en battant les Afghans, a mérité et obtenu la croix d'officier de l'ordre de Saint Georges. La vénération que ces peuplades ont pour lui est sans bornes, et nous dirons dans la suite quels respects, quels hommages, elles lui rendent partout.

En même temps qu'il donnait ces provinces à la Russie, le colonel faisait reconstruire une nou-

velle ville de Merw (la cinquième), à côté du marché entouré de murailles, sur les bords du Mourgab. Malgré une inondation fâcheuse et imprévue, qui est venue pendant quelque temps menacer l'existence de cette nouvelle cité, elle a pris un développement considérable et est destinée à devenir un centre commercial de premier ordre, lorsque la vallée du Mourgab sera cultivée et qu'un embranchement de chemin de fer remontera le cours de ce fleuve pour aller à Hérat par Jolathan, Sultan-Bend, Pendeh, Méroutchak et Bala-Mourgab. Trois bataillons de chasseurs y sont actuellement en garnison, et, sauf les officiers de ces corps, la ville ne présente, en dehors du gouverneur, de ses adjoints et des officiers d'exploitation de la ligne, personne à voir.

Aussi, vivons-nous presque exclusivement avec le colonel qui nous a reçu de la façon la plus exquise, et chez qui nous prenons au moins un repas par jour. Il ne parle que peu le français, mais le comte Mourawiew et le baron Schilling, que nous rencontrons toujours chez lui, ont l'amabilité de nous servir d'interprètes, et, pour être moins rapide, la conversation n'en est pas moins animée, ni surtout moins intéressante. Il est bientôt convenu avec Alikhanoff que, non seu-

lement nous profiterons de la permission du général Komaroff pour aller dans le Sud, mais qu'en outre, chose inespérée, nous ferons route avec lui, et que nous longerons toute la frontière afghane qu'il veut reconnaître et examiner de près. Son départ n'aura lieu que dans dix jours, et nous avons ainsi le loisir de visiter les environs de la ville et de connaître les mœurs des Turcmènes qui habitent à l'entour.

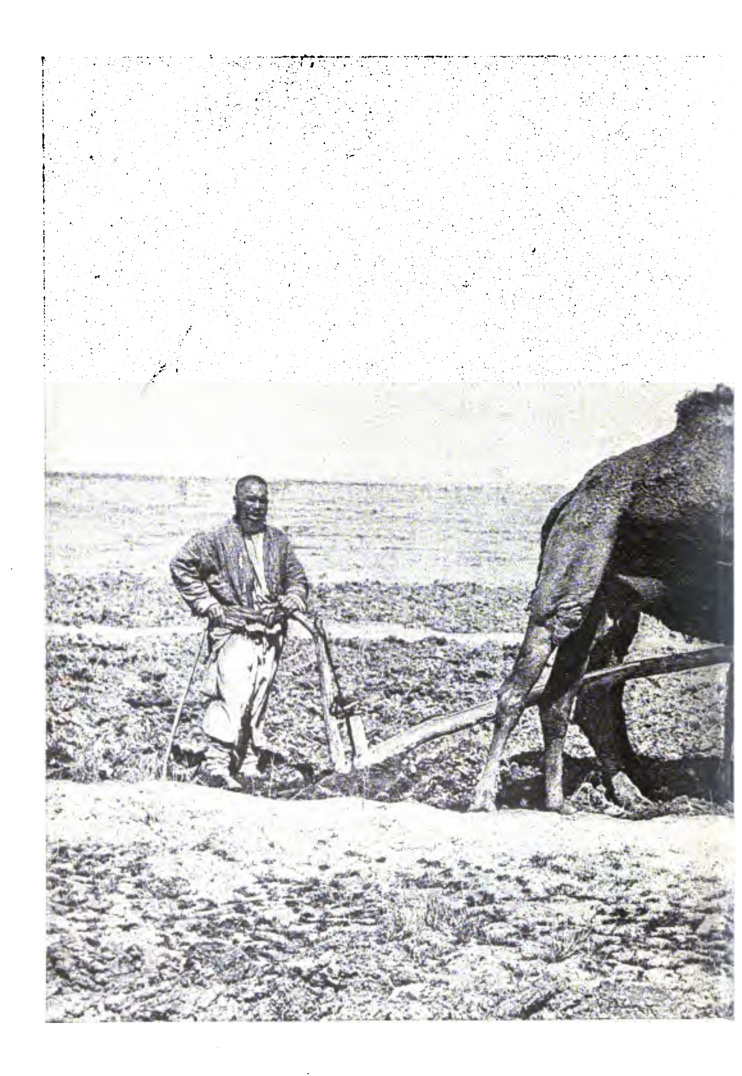
Essentiellement nomade et brigand dans l'âme, le Turcoman ne devenait jadis sédentaire qu'après fortune faite. Sa vie entière était occupée à préparer et à exécuter des expéditions guerrières contre les pays voisins, et sa seule ambition était, dans ces « alamanes », de ramener le plus d'esclaves possible et un butin suffisant pour accroître ses trésors. Sitôt qu'une bonne occasion se présentait, sous le commandement de l'un des leurs qui conduisait l'alamane (l'alamanetchik), ils partaient deux cents, trois cents, quelquefois plus, et, avec une vélocité extraordinaire, une rapidité fantastique, marchant le plus souvent la nuit, se défilant le jour, ils arrivaient, sans qu'on pût s'en douter, au point prévu, pillaient, s'ils le pouvaient, la caravane qu'ils attendaient ou le village qu'ils avaient choisi, y prenaient ou massacraient tous les habitants, y dévalisaient les ten-

tes ou les maisons, et s'en retournaient aussi vite qu'ils étaient venus, emportant leur butin. Les esclaves dont-ils s'étaient emparés, attachés au pommeau de leur selle au moyen d'un carcan en fer, devaient, ranimés par des coups de fouet, parcourir souvent quatre-vingt, cent verstes presque sans repos, et, une fois arrivés dans les aouls, ils étaient employés à exécuter tous les travaux de culture ou d'irrigation nécessaires au pays. Les jeunes femmes ou les jeunes filles, ramenées en croupe, devenaient les concubines ou les servantes du ravisseur, et aidaient les femmes tókées dans les travaux du ménage et à la confection de leurs merveilleux tapis.

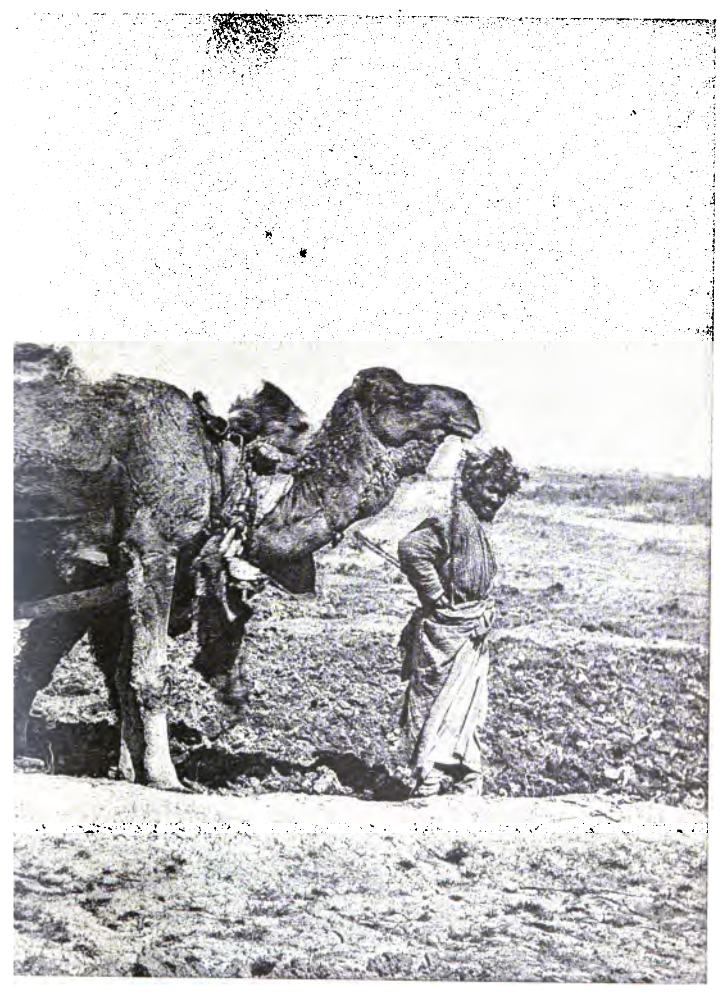
Mais, pour exécuter ces razzias, ces incursions en pays ennemi, avec cette vitesse, cette promptitude qui seules peuvent leur assurer le succès; pour traverser en quelques jours deux cents, trois cents verstes de la steppe ou des sables, il fallait aux Turcmènes des coursiers extraordinaires soumis à un entraînement spécial. Aussi la race de leurs chevaux est-elle, à juste titre, universellement renommée pour sa force de résistance et sa sobriété. Timour, qui en avait déjà reconnu l'excellence, voulut l'améliorer encore en donnant aux Turcomans cinq mille juments arabes. Nasr-Eddin, dans ce siècle, leur en donna six cents. Cependant,

comme type, le cheval téké se rapproche bien plus du cheval anglais que du cheval arabe. Il a le cou long et mince, les jambes nerveuses, sèches et effilées, le garrot saillant, la poitrine très développée, le rein presque droit, mais généralement la tête très grosse avec un nez légèrement busqué et la queue tombante, mal attachée. Ses allures ordinaires sont une sorte de pas qui tient de l'amble et du pas tierce, et le galop. Le Turcmène ne trotte jamais, mais, en alternant le pas et le galop d'une façon régulière, il arrive, même en voyage, à parcourir toujours au moins cent kilomètres par jour. Il est vrai que la durée de ces trajets excède rarement maintenant deux ou trois jours; mais il y a quelques années, du temps des alamanes, les expéditions duraient généralement de huit à dix jours, et le retour était encore plus fatiguant pour le cheval que l'aller, puisque, en plus de son maître, il portait ou traînait le butin qu'il avait fait.

Pour obtenir d'aussi merveilleux résultats, le Turcmène soigne son cheval d'une façon tout à fait particulière et absolument différente de la nôtre. Été comme hiver, il le couvre d'un feutre épais attaché autour du corps par une sangle qui passe sous la selle; il n'enlève que rarement cette dernière, et quelquefois la laisse sans y toucher



TURCOMANS



Chapitre IV.

AU LABOUR.

pendant deux ou trois mois. Veut-il se servir de son cheval, il relève légèrement les deux coins postérieurs de la couverture et les introduit sous la selle où ils sont maintenus par le poids du corps, puis il roule la partie antérieure qui couvrait le cou et en fait une sorte de bourrelet sur le garrot. Le soir, quand il arrive à l'étape, il étend de nouveau la couverture et place au-dessus un feutre plus épais encore qui tombe sur la croupe en cachant la queue et entoure le cou jusqu'aux oreilles. Le cheval est ainsi complètement habillé lé, et il faut remarquer que, couvert de la sorte, il n'est jamais mis à l'abri, que, par la neige comme par la pluie, il couche toujours dehors et n'en paraît nullement gêné. Le pansage est absolument inconnu ou consiste, les jours de grande chaleur, à râcler avec un couteau le dos et les membres couverts de sueur. La nourriture est aussi fort différente et consiste en quelques boulettes d'orge mélangée à de la graisse de mouton et en foin très vert et fort dur. Le Turcmène en donne assez peu à sa monture, généralement l'équivalent de trois ou quatre litres d'orge et une botte de foin : aussi, le soir, sitôt les chevaux en liberté (on ne les attache presque jamais et ils ne s'écartent pas des feux), les voit-on tous errer dans la steppe à la recherche de

quelques touffes d'herbes, de quelques brindilles de bois, avec lesquelles ils complètent la quantité de nourriture qui leur est nécessaire. On se demande en voyant leur force de résistance, quand ils sont si mal nourris, ce qu'ils ne feraient pas si on les mettait à l'avoine d'une façon régulière, tout en leur conservant le genre d'existence qui leur permet de supporter les intempéries des saisons et les durcit à la fatigue. Vivant toujours au milieu de l'aoul, ils sont d'une douceur et d'une tranquillité parfaites; des gamins de six, sept ans, promènent les étalons, et, sur le très grand nombre que nous en avons pu examiner de près, nous n'en avons jamais rencontré un seul de vicieux, ni même de difficile. D'une sûreté de pied incroyable, habitués à chercher et à trouver eux-mêmes leur chemin, soit dans les sentiers escarpés de la montagne, soit au milieu des trous de rats qui remplissent la steppe, il faut les monter la bride sur le cou, et les soutenir uniquement avec les jambes. Dans ces conditions, avec un peu de pratique, on peut, sans se blesser et sans les fatiguer, les faire marcher de 9 à 11 heures par jour.

Ce que nous n'avons vraiment pas pu comprendre et qui nous surprend encore profondément, c'est qu'un peuple aussi cavalier, s'occupant de

chevaux et en ayant d'aussi bons depuis si long-temps, sache aussi mal s'outiller comme selles et comme brides. La selle se compose d'un corps en bois ayant à peu près les mêmes dimensions qu'une selle de course et de panneaux s'arrêtant à mi-cuisse. C'est à peine si on peut s'y asseoir, et encore déborde-t-on souvent ou en avant ou en arrière. Sur ce corps en bois est placé un coussin fort peu épais ou un simple tapis qui rend le frottement un peu moins dur mais bien plus échauffant, et, pour maintenir l'ensemble sur le dos du cheval, une sangle en vieux cuir avec boucles saillantes passe sur le tapis et est attachée sous le ventre. Les étrivières se fixent à cette sangle, et, comme elles sont généralement fort courtes, on est obligé, pour trotter ou galoper, de monter, comme les habitants du pays, debout sur les étriers et le corps complètement penché en avant. Ce n'est qu'au pas qu'on peut essayer de s'asseoir; mais alors on a l'ennui d'avoir les genoux presque aussi haut placés que les fesses, ce qui est une vraie fatigue pendant les premiers temps. Le pommeau de la selle, terminé par une sorte de boule ou par un montant en bois haut de dix à douze centimètres, est aussi horriblement incommode et dangereux : néanmoins, les Turcmènes s'en servent presque toujours au pas pendant les

longues routes pour mieux se tenir en selle et mieux s'identifier aux mouvements du cheval.

Quant aux brides, elles sont plus mauvaises encore. De vieux morceaux de cuir juxtaposés, devenus tout gris par l'usage, sont réunis sous forme de bridon et supportent un filet à anneaux; les rènes qui y sont attachées, faites de la même façon, sont toujours tournées trois ou quatre fois dans le même sens et ne peuvent se tenir sur leur plat. Jamais ajustées, les brides se mettent indifféremment à tous les chevaux; vingt fois, j'en ai vu se débrider ou casser leurs rênes; d'autres fois, le filet leur sortait de la bouche, ou, remonté trop haut, leur coupait les lèvres, et jamais ces accidents, qui affoleraient ou rendraient rétifs la plupart de nos chevaux, n'ont produit chez eux la moindre impression. Leur douceur est vraiment extraordinaire, et cependant leurs cavaliers ne se font pas faute de les frapper rudement avec leur petit fouet toutes les fois qu'ils désirent accélérer l'allure; c'est même, avec les cris qu'ils poussent, la seule manière qu'ils aient de faire comprendre à leur monture qu'ils veulent aller plus ou moins vite, la position trop élevée de leurs genoux ne leur permettant pas de se servir de leurs jambes pour agir sur les flancs. Il est vraiment étonnant que, depuis le temps infini où ils s'occupent de chevaux,

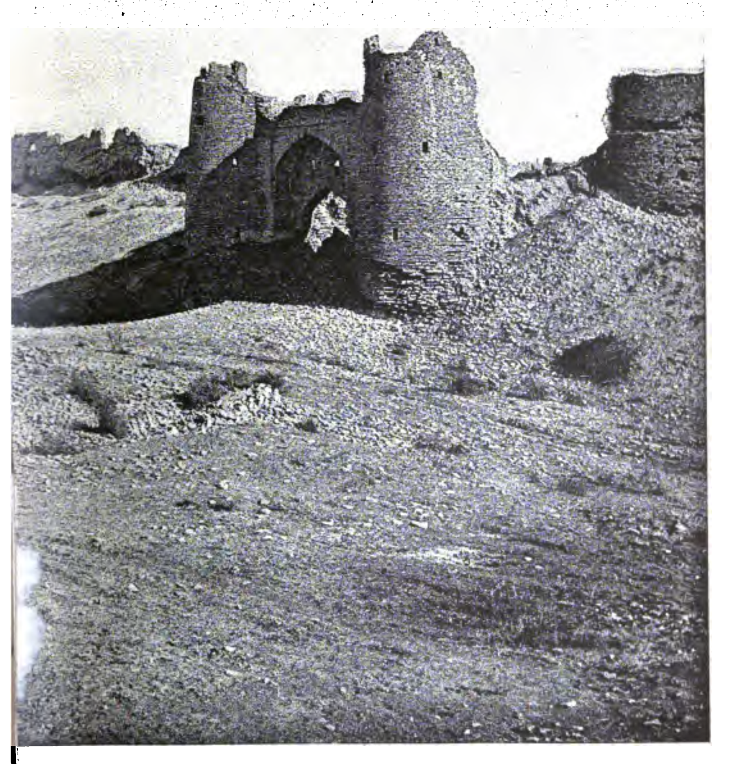
les Turcomans n'aient pas trouvé des ustensiles meilleurs et plus commodes que ceux dont ils se servent. Leurs selles sont telles qu'elles étaient il y a mille ans, et, quoique nous n'ayons, mon camarade et moi, jamais été blessés malgré les grandes traites que nous avons faites à cheval, c'est certainement cette manière de monter qui a été pour nous l'habitude la plus difficile à prendre.

Déjà, nous avions pris celles des grandes courses en voiture, et, malgré la distance (60 verstes, aller et retour), quelques jours avant notre départ de la ville, nous faisions atteler trois chevaux de front à une vieille et mauvaise victoria et nous partions pour aller visiter les ruines du vieux Merw (Stari-Merw). Le chemin, sans être joli, est tout ce qu'il y a de plus intéressant. L'oasis manque d'arbres et ce n'est que de loin en loin qu'on aperçoit, près des kibitkas, quelques peupliers ou quelques saules; mais, en revanche, peu d'endroits, dans le Turkestan, sont aussi bien cultivés et irrigués par autant d'ariks. Toutes les cinq, dix minutes, nos trois chevaux grimpent, au grand galop, le talus à pic des ponts en bois recouverts de terre qui sont jetés sur les canaux et nous retiennent avec peine en redescendant le versant opposé. On voit bien que les voitures sont pour ainsi dire inconnues dans le

pays et qu'on n'y circule jamais qu'à cheval, à âne ou à chameau, car ces ponts sont bien ce qu'on peut rêver de plus dangereux à traverser autrement; sans parapets, défoncés pour la plupart, présentant à peine la largeur nécessaire, ils sont quelquefois élevés de quatre, cinq mètres au-dessus de l'eau, et il suffirait d'un faux pas, de l'écart d'un des chevaux, pour tout jeter à bas. Ce serait une position fort critique que de se trouver, surtout de nuit, au fond d'un de ces canaux, avec un ou deux mètres d'eau, ses chevaux et sa voiture, et ce serait bien difficile d'en sortir sain et sauf. Nous faisons cette réflexion principalement à un tournant de route où nous voyons la voiture de notre interprète, qui nous suit, osciller d'une façon inquiétante; un des chevaux a pris peur, heureusement en dehors du pont, mais néanmoins assez tôt pour que la roue droite de derrière, jetée en dehors du tablier, ait roulé dans le vide jusqu'à ce qu'elle ait pu, en s'appuyant sur la berge, relever la voiture. Tout cela dure à peine un instant et rien de fâcheux n'en résulte; cependant nous avons été si émus que nous ne pouvons nous empêcher de nous arrêter et de féliciter notre drogman de la chance qu'il vient d'avoir. Si le cheval avait fait son écart une seconde plus tôt, l'attelage entier tombait d'au moins cinq



RUINES DE BAÏRAM.



Chapitre IV.

LI (VIEUX MERV).

mètres de haut dans un canal desséché, rempli de vieilles briques et de troncs d'arbres.

Tout le long de la route, nous rencontrons des individus isolés ou de petits groupes qui se rendent à la ville ou en reviennent. Tantôt juchés sur des chameaux, tantôt à cheval (presque toujours deux sur le même), ou montés sur des ânes microscopiques, ils ont tous le même aspect, le même accoutrement que ceux que nous avons vus à Askabad.

Avant d'arriver à Stari-Merw, nous laissons, sur notre gauche, une énorme butte en terre construite de main d'homme, haute de 10 à 12 mètres, longue de plus de cent, sur quarante à cinquante de large; c'est une ancienne forteresse, et, dans tous les pays turcomans, ainsi que dans le Khanat de Bokhara, on retrouve, auprès des grands centres populeux, des forts établis de la sorte pour arrêter les incursions des peuplades voisines.

Bientôt après nous arrivons, après avoir traversé les débris en terre des faubourgs de la ville persane, à hauteur de la station de Baïram-Ali. Là, nous descendons de voiture, et, après avoir déjeuné sur un monceau de vieilles briques, nous montons sur les chevaux que le colonel a d'avance fait envoyer pour notre service, et nous entrons, par une porte qui a beaucoup de cachet,

4.

quoique délabrée, dans la citadelle persane de Baïram-Ali. Entourée de murs crénelés, et défendue par un nombre considérable de tours, cette forteresse ne présente, à l'intérieur, que des ruines sans intérêt. Les maisons, bâties en pisé, sont toutes complètement écroulées, et c'est à peine si les mieux conservées ont encore un étage debout.

Nous sortons de cette ville, et, traversant un terrain tout bossué par les vestiges et les débris des constructions primitives, nous arrivons dans la ville arabe bâtie par le sultan Sandjar. Des maisons il ne reste plus rien; mais de ci, de là, au milieu de la steppe, on aperçoit quelque vieux tombeau en briques rouges, quelque portail de mosquée resté encore debout et orné de briques émaillées d'une couleur charmante, et surtout, le plus beau témoin de la civilisation arabe dans ces contrées : la mosquée où est enterré le sultan Sandjar. Plus loin, on rencontre encore d'autres ruines d'un aspect étrange. Ce sont de hautes constructions en terre dont les murs épais sont à l'extérieur coupés de refends verticaux espacés de un à deux mètres. Le sol est, à l'intérieur, surélevé de 15 à 20 pieds au-dessus du terrain environnant, et on n'accède à la porte d'entrée que par une rampe qui longe l'un des côtés de l'édifice. Nul ne sait ce qu'étaient ces constructions bizar-

res, ni quelle était leur utilité; peut-être étaient-ce quelques forts avancés, quelques avant-postes destinés à protéger la ville en soutenant le premier choc de l'ennemi ?

Aussi loin que la vue peut s'étendre, on aperçoit des débris de murs en pisé, des restes délabrés de tours en terre, des amas de vieilles briques, et, pendant que le guide nous explique qu'à dix verstes au delà les ruines se prolongent encore, et que nous venons de traverser un mur d'enceinte construit par Alexandre de Macédoine, nous pensons, avec effroi, à la disparution successive de tant de cités différentes et au peu qui reste de civilisations si avancées. Une impression de tristesse et de deuil nous monte au cœur, de ces ruines immenses sous lesquelles dorment, dans un éternel oubli, tant de générations et tant de peuples divers, et nous sommes heureux, en revenant à Merw, le soir, dans la nouvelle cité fondée par Alikhanoff, de voir l'agitation, d'entendre les cris de plusieurs milliers de Turcmènes réunis sur la place du marché pour y échanger leurs denrées entre eux ou acheter des produits d'Europe. Là-bas, la mort et le silence, ici la vie et le bruit d'une jeune cité sortie depuis peu de la steppe et qui est appelée, si rien d'anormal ne vient entraver son développement, à tenir le même rang

que ses aînées dans l'histoire du monde. Déjà, de tous les environs, les habitants accourent à son marché et rien n'est plus pittoresque que de les voir, du côté Est du Mourgab, dans un vaste quadrilatère entouré de hautes murailles en terre, vendre ou acheter des marchandises. Les commerçants, accroupis sur le sol et ayant devant eux, étalées à terre, les denrées qu'ils ont apportées, forment plusieurs lignes parallèles entre lesquelles grouille une masse compacte d'hommes de tout âge marchandant ici des tapis, là des selles ou des brides, plus loin des vêtements ou du linge, d'un autre côté des comestibles : melons, grenades, safran, raisins secs, etc.

Tout autour, les chevaux, revêtus de leurs longues couvertures ainsi que les ânes et les chameaux, restent immobiles, sans être attachés, à la place même où leur conducteur les a laissés et attendent patiemment la fin du marché.

Nous nous sommes souvent promenés au milieu de ces foules, nous amusant à voir les Turcmènes faire leurs acquisitions, et, parmi ces demi-sauvages, si féroces il y a quelques années à peine, nous avons toujours été entourés de prévenances. Jamais nous n'avons surpris chez eux la moindre expression de haine ou de méfiance à notre égard, et les khans ainsi que leurs hommes, qui nous ont

accompagnés pendant notre voyage sur la frontière, sont vite devenus, quelques roubles aidant, nos parfaits amis.

Nous sommes à ce moment à peu près arrivés à la fin de notre séjour à Merw où, sauf quelques jolies chasses aux marais qui avoisinent la ville, nous n'avons plus rien qui nous retienne, et le colonel Alikhanoff nous fait comprendre que, faisant le voyage habillé en Tcherkesse, ainsi que le comte Mourawiew et le baron Schilling, qu'il emmène avec nous, il désire que nous nous fassions faire aussi des vêtements de ce genre. Nous courons donc par toute la ville pour nous équiper et, en trois jours, grâce surtout à l'amabilité du baron qui nous accompagne partout, nous sommes transformés des pieds à la tête en Cosaques du Caucase. Sur la tête, le papach en astrakan avec le dessus bleu ou rouge et la croix d'or, sur le corps, une grande chemise noire appelée béchmet, et, par-dessus, une sorte de soutane de couleur, tombant presque jusqu'à terre, prenant la taille, et ouverte en pointe sur la poitrine; c'est la tcherkesse. Aux jambes, nous portons une culotte de peau rouge et de grandes bottes molles en cuir de Russie, montant jusqu'à mi-cuisse ; un ceinturon du Caucase, muni d'une foule de pendeloques en argent, supporte

notre kindjal (poignard) et notre révolver, et sur l'épaule droite passe la mince courroie de cuir qui supporte notre schachka (sabre recourbé). Sur chaque côté de la poitrine, huit petites poches verticales contiennent des étuis à cartouches, en argent niellé, dont le bout dépasse de quelques centimètres; autour du cou, nous enroulons le bachlik ou capuchon usité dans l'armée russe, et nous jetons sur nos épaules une longue palatine en feutre, appelée bourka, et fabriquée au Caucase.

C'est dans cet accoutrement que nous nous rendons à la gare, à l'heure fixée pour le départ. Nous y trouvons une nombreuse assistance sablant le champagne en l'honneur des voyageurs, et, au moment de partir, nous rencontrons le général Anneukoff revenant d'Askabad et retournant à Tchardjouï. Nous avons déjà pu, par le plus grand des hasards, l'entrevoir un instant sur le pont de Merw, et, en dix minutes, nous nous sommes trouvés en pays de connaissance, le général étant aussi Parisien que nous. Nous lui avons remis les nombreuses lettres qu'on avait bien voulu nous confier, et, quand nous le retrouvons, au moment de quitter Merw et de nous enfoncer dans le Sud, il paraît (d'ailleurs il y a de quoi) tout étonné qu'on nous laisse faire ce voyage, nous

souhaite bonne chance et nous invite à le rejoindre au plus vite sur les bords de l'Amou-Daria.

A quatre heures du soir, Alikhanoff, Mourawiew, Schilling, mon camarade et moi, accompagnés de nos interprètes et domestiques, nous prenons le train tous ensemble pour Kari-Bend, où nous atteindrons la vallée du Tendjend, que nous devons d'abord remonter en troïka jusqu'à Saraks.

CHAPITRE V

DE MERW A KARI-BEND. — KARI-BEND. — DE KARI-BEND A SARAKS. — LA POSTE RUSSE EN TURKESTAN. — SARAKS, LA VILLE RUSSE, LA VILLE PERSANE. — DÉPART DE SARAKS.

Après sept heures de chemin de fer, bien vite passées grâce à la conversation si variée et si intéressante du Colonel, nous arrivons à Kari-Bend à dix heures du soir et, pendant que les domestiques vont prévenir le maître de poste, nous nous mettons à souper, espérant partir bientôt, quand nos hommes reviennent annonçant qu'il n'y a qu'une voiture disponible, les autres étant cassées ou en service. Dans ces nouvelles parties de l'Empire, la poste, de création toute récente, est loin d'être aussi bien organisée que dans le reste de la Russie : on trouve seulement six chevaux à chaque station et deux voitures, dont une au moins n'existe jamais que sur le papier. Nous embarquons donc Alikhanoff et Mourawiew dans

l'unique véhicule actuellement à la station et ils partent en avance, nous promettant de nous attendre pour entrer ensemble à Saraks. Nous espérons pouvoir bientôt les suivre, mais nous ne savons comment envoyer les domestiques, quand heureusement notre interprète déniche derrière la gare un fourgon attelé de quatre chevaux, appartenant à un Tatare et devant retourner en Perse. Nous y faisons entasser les caisses de vivres et les menus bagages que nous avons emportés, puis nous y faisons monter drogmans et domestiques, et ils partent ainsi à minuit, devant mettre deux jours pour franchir les cent vingt verstes qui les séparent de la ville, Comme aucune autre voiture ne doit arriver de suite, nous cherchons où nous coucher, Schilling, mon camarade et moi, et nous ne trouvons enfin d'autre gîte qu'une sorte de cambuse dans laquelle sont entassées les provisions du buffetier. Nous étalons à terre nos pelisses et nos couvertures, et, après avoir bien soi gneusement recommandé qu'on nous réveille sitôt une voiture signalée, nous dormons jusqu'au lendemain matin. Le réduit dans lequel nous sommes confinés sent bien un peu le fromage avancé et la sardine avariée, mais, à la guerre comme à la guerre, et, la fatigue aidant, nous ne nous réveillons qu'au grand jour. De voiture tou-

jours point; le maître de poste interrogé semble tout étonné, jure ses grands dieux qu'il ne connaît aucune raison plausible à ce retard, qu'une troïka doit arriver d'un instant à l'autre, et parvient pour le moment à nous faire prendre patience.

Néanmoins, le temps se passe, et nous ne pouvons partir. La station voisine n'est cependant éloignée que de trente verstes. Les chevaux sont partis la veille au soir à cinq heures, ils ont dû mettre quatre heures à franchir cette distance, sont restés, d'après les règlements, trois heures à se reposer et ont dû repartir de suite pour revenir ici, soit quatre nouvelles heures, et en tout onze, ce qui aurait dû les faire arriver à quatre heures du matin ou à cinq heures au plus tard. Or, voici qu'il est bientôt une heure de l'après-midi, puis deux, puis trois, et toujours rien à l'horizon qui ressemble à la voiture attendue. Nous nous décidons, furieux, à faire cette première étape à cheval, et Schilling, grimpé sur une des rosses de la station, va à une verste et demie de là, parler au chef de la gare et lui demander des montures. Au moment où il revient, avec l'assentiment de ce fonctionnaire, arrive enfin à quatre heures la troïka espérée. Nous faisons dételer de suite et atteler des chevaux frais, puis

nous essayons de nous empiler, nous et nos affaires, dans la misérable voiture si longtemps attendue. Ce n'est cependant pas chose commode. Imaginez-vous une boîte rectangulaire en bois ou en osier, longue de 1m80 environ, large de 1m20 à 1m30 et montée, sans ressorts, sur de petites roues en bois, fort basses et d'une forme extraordinaire; le siège du cocher occupe le devant de cette sorte de tiroir, et l'arrière en est légèrement évasé et surélevé. Trois chevaux, sales, laids, petits, vraiment horribles à voir, composent l'attelage; celui du milieu, attaché entre deux brancards à peine équarris, porte au-dessus de la tête un arc de cercle en bois qui les maintient à la distance voulue, et les deux autres chevaux galopent à côté de lui, approximativement dirigés par l'unique rène qui leur communique la volonté du cocher. On est déjà mal à deux dans ces voitures, et il nous y faut monter trois! Enfin, nous nous installons tant bien que mal, plutôt mal que bien, deux allongés dans le fond, le troisième à peu près couché sur les deux autres, et nous abandonnons enfin à cinq heures du soir la station de Kari-Bend pour prendre la route de Saraks.

Celle-ci suit la vallée du Tendjend d'une façon à peu près constante, et ne s'en écarte que pour éviter les coudes que fait de temps en temps la

rivière. Nous sommes complètement rentrés dans la steppe, quelques buissons désséchés, quelques arbres rabougris et chétifs, nous indiquent seuls la présence à proximité d'un cours d'eau, et nous avançons, tantôt ventre à terre sur les parties dures, tantôt avec une lenteur désespérante dans les parties sablonneuses, vers la station prochaine. Nous n'y arrivons qu'à neuf heures du soir, et, pour comble de malechance, nous n'y trouvons que des chevaux fatigués. Force nous est donc d'y passer la nuit.

Dans la salle commune où nous nous installons, nous constatons avec étonnement la présence d'un Arménien envoyé par une des sociétés bibliques anglaises. Il est là, avec ses livres et ses prospectus, venant de Saraks et retournant à Askabad, dans ce pays où n'habitent que des musulmans ou des orthodoxes, et j'avoue que je ne peux pas croire qu'il vende le moindre exemplaire ni que son voyage amène la moindre conversion. J'y vois bien plutôt un espion, qui, sous le couvert d'une entreprise religieuse, circulant facilement dans des pays dont l'accès est interdit aux étrangers, peut donner à Londres des indications précieuses sur les forces et les ressources des Russes dans ces contrées. Malgré la grande surveillance des autorités locales,

ces agents secrets, mis à l'abri de recherches minutieuses par leur situation et ouvertement protégés par les sociétés religieuses qui les emploient, peuvent surprendre les secrets les plus importants, et le territoire transcaspien devrait leur être impitoyablement interdit.

Le lendemain matin, au point du jour, nous partons avec des chevaux frais, mais la route est si mauvaise, le chemin si tirant. que nous n'arrivons que pour midi, à déjeuner, à la deuxième station, après avoir parcouru seulement vingt-huit verstes. En cinq heures c'est peu, mais il faut dire qu'on se fait difficilement, sans être passé par là, une idée exacte de ce qu'on peut appeler une route au Turkestan. Entre les buissons, aux endroits assez larges pour laisser passer la troïka, on distingue vaguement au milieu du sable les empreintes des roues et des pieds des chevaux. C'est là le chemin. Dans ce sol mouvant la voiture enfonce parfois de quinze, vingt centimètres, et une poussière terrible environne tout l'attelage. Quand le sol trop remué devient trop mou, on passe à côté, et un second chemin est vite frayé auprès du premier ; les faisans et les corbeaux de la steppe qui n'ont jamais été tirés restent immobiles à quelques mètres à peine de l'endroit où l'on passe, et se déplacent lente-

ment sans s'envoler si l'on fait du bruit. Rien n'indique le chemin, ne marque une direction quelconque et, la nuit, malgré tous nos efforts, il nous est impossible de distinguer la route à plus de trois ou quatre mètres en avant ; il faut l'immense habitude des cochers et des chevaux pour ne pas se perdre continuellement.

Depuis notre arrivée à Kari-Bend nous n'avons pour ainsi dire rien trouvé à nous mettre sous la dent, et, l'appétit de plus en plus aiguisé par ces repas sommaires, nous partons pour la troisième station où nous arrivons au soir. Mais là, c'est encore pis ; sauf du pain biscuité, il n'y a rien à trouver. Nos conserves sont parties avec l'interprète ; à la maison de poste, il n'y a ni œufs, ni beurre, ni poules, ni pigeons ; nos fusils sont avec nos bagages, et, à moins de tuer quelque pie à coups de pierre, nous ne savons plus du tout quoi nous mettre sous la dent. La nuit vient sans que nous ayons rien trouvé. Enfin, par hasard, nous apercevons, pendu à un clou, le long du mur, un petit morceau de lard, destiné à un usage inconnu, et que nous ne voulons pas approfondir. Aussitôt vu, aussitôt pris ; nous allumons du feu, et avec quelques tasses de thé, nous arrivons, en faisant frire chacun un morceau de lard gros comme une noisette, à manger

assez de pain pour pouvoir, en nous couchant immédiatement, attendre le lendemain.

Ce qui nous arrive n'est que demi-mal, puisque vingt-quatre heures après nous sommes sûrs d'être dans une ville; mais ce que je ne puis comprendre, c'est comment l'entrepreneur de la poste peut trouver des cochers à installer dans ces stations où, loin de tout, au milieu de la steppe, ils courent le risque de mourir de faim, et sont torturés, l'été, par une chaleur terrible. Ils sont peut-être, me direz-vous, mieux payés qu'ailleurs! Bien au contraire, leurs gages, même si minimes qu'ils soient, ne leur sont généralement pas donnés et, sans le sentiment fataliste qui domine toujours le Russe, pas un cocher ni un maître de poste ne voudrait demeurer deux jours dans une pareille station. Sauf le courrier qui passe chaque semaine, ils restent quelquefois un mois sans voir le moindre voyageur, et ne savent comment se procurer les comestibles nécessaires. En définitive, c'est un vrai poste de forçat, et le trajet même est si désagréable que je doute que les inspecteurs le fassent souvent. Aussi, la moitié des voitures au moins est-elle cassée, et beaucoup de chevaux incapables de faire un bon service.

Le chemin est aussi quelquefois dangereux, et,

quoique nous ayons eu la chance de ne rencontrer aucun gros carnassier, il n'est pas rare que les tigres ou les panthères attaquent les voyageurs isolés. Quelques mois avant notre passage, cinq tigres ont été tués entre la deuxième et la troisième station, et nos revolvers sont toujours à notre ceinture, munis de balles explosibles, prêts à toute éventualité.

Arrivés à la dernière station avant Saraks, nous apprenons que le colonel, qui nous a attendus toute la journée et la nuit entière, s'est décidé à partir le matin même, et nous remontons en voiture pour le rejoindre.

Avant d'entrer en ville, nous traversons des ruines fort étendues d'une ancienne forteresse persane, dont les murs en pisé et les tours en terre grise ont le même aspect que celles que nous avons déjà vues au vieux Merw. Enfin, nous arrivons à Saraks, et, après avoir longé une grande caserne, nous nous arrêtons devant la maison du pristow (chef de district), où nous retrouvons Alikhanoff et Mourawiew, déjà inquiets de notre sort. Nous les rassurons en leur racontant les péripéties de notre voyage en voiture, et profitons de quelques instants, qui nous restent avant dîner, pour visiter la cité.

Appeler Saraks à proprement parler une ville

serait un peu exagéré; c'est simplement un poste militaire autour duquel se sont groupées les maisons des officiers et de quelques commerçants. Les Persans semblant s'opposer à l'annexion des tribus turcmènes qui habitaient ces contrées, les Russes leur répondirent par la création de ce poste avancé dans lequel ils placèrent deux bataillons, un de première ligne et un de réserve ou de garnison, soit environ quinze cents à seize cents hommes. C'était plus qu'il n'en fallait pour enlever aux Persans toute idée de réclamer dans la suite, et créer en même temps, sous ce prétexte assez futile au fond, un poste important placé très avant dans la vallée du Tendjend, qui ouvre un des deux chemins d'Hérat. D'ailleurs, le pays environnant, arrosé par les canaux dérivés de la rivière, est tout aussi riche et fertile que les oasis du Mourgab et de l'Amou-Daria, et compte des aouls très populeux. Il ne faudra donc pas s'étonner, le jour où une bonne route reliera ce point à Merw, de voir Saraks croître considérablement en importance et devenir l'entrepôt des marchandises persanes qui viendront directement de Meched par Poli-Hatoum pour gagner la voie ferrée. Actuellement, en dehors d'une bonne et grande caserne, la ville ne se compose guère que d'une centaine de maisons habitées par les offi-

ciers, les fonctionnaires ou les marchands. Deux rues et deux places, sur l'une desquelles se tient un marché très vif et très animé, partagent la ville et en forment un long rectangle de huit cents mètres de long sur deux cents de large. Il n'y a naturellement pas d'hôtel; nous logeons, Schilling, mon camarade et moi, dans une maison construite pour un colonel absent et sommes déjà, à partir de ce moment, obligés de renoncer à nous déshabiller pour dormir, car les draps et les couvertures manquent totalement. Nous prenons nos repas chez le pristow, et, dès le lendemain de notre arrivée, Alikhanoff nous emmène à cheval visiter la ville persane de Saraks et voir le gouverneur.

Nous montons pour la première fois deux jolis chevaux turcomans, le cou, la poitrine ornés de grandes courroies de cuir recouvertes de plaques d'argent, et, après nous être tant bien que mal arrangés sur nos selles, nous jouissons infiniment du charmant coup d'œil qu'offre notre escorte. En tête, avec le drapeau blanc d'Alikhanoff, quinze à vingt djiguites de sa garde privée marchent en peloton séparé et forment la tête de la colonne; derrière, à cent cinquante ou deux cents mètres, nous venons avec le colonel, Mourawiew et Schilling, et, immédiatement après nous, sans

formation régulière, sans ordre de marche, se pressent, se bousculent pour nous approcher, nous entourer de plus près, cent cinquante Turcmènes, conduits par trois ou quatre khans des environs qui marchent exactement à notre suite. Chacun d'eux a son drapeau, ses djiguites, et, quand nous faisons prendre à nos chevaux une allure un peu vive, rien n'est plus curieux que de voir tous ces cavaliers, debout sur leur selle, s'étendant sur un front de quatre-vingt à cents mètres, galoper en gesticulant et en criant.

Nous passons le Tendjend à gué, et bientôt nous arrivons au pied de hautes murailles en terre grise flanquées de tours, où apparaît de temps en temps la bouche d'un canon minuscule; deux des quatre faces de la ville, fortifiées par des ingénieurs anglais, possèdent un tracé bastionné devenu complètement insignifiant depuis l'adoption des nouvelles bouches à feu, et, sur le haut des murs, toute la population de la ville nous regarde passer. Au bout de quelques instants, nous arrivons devant un pont-levis et une poterne que nous ne pouvons franchir qu'un à un, et nous entrons dans la forteresse. Des soldats en tunique rouge, affublés des coiffures les plus disparates et de pantalons en guenilles, nous présentent les armes

avec des fusils à pierre et des épieux, puis nous entrons chèz le gouverneur.

Dans une toute petite salle, de six mètres sur quatre, le couvert se trouve mis. Le gouverneur, gros homme ventripotent, à la figure cauteleuse, nous présente ses aides ; un volumineux diplomate, un général crasseux, chaussé de babouches éculées, son traducteur, un prince cousin du shah et encore plus dépenaillé que le général, enfin un médecin qui cumule avec ses fonctions celle de chef des prêtres de la ville, et un télégraphiste. Alikhanoff, Mourawiew, Schilling, Mengli-Khan, Téké-Khan, Baba-Khan et nous deux, nous nous empilons et parvenons, mais non sans peine, à nous asseoir en même temps que nos hôtes autour d'une longue table couverte, dans ce pays musulman (proh pudor!) de vodki et de vins du Caucase. Le colonel, qui parle merveilleusement toutes les langues de l'Asie centrale, a l'amabilité de nous servir par instants d'interprète, traduit les compliments du gouverneur à notre adresse et lui transmet les nôtres. Ensuite, commence le repas. Du mouton, puis du mouton et toujours encore du mouton, voilà le menu, entrecoupé de temps à autre par d'immenses soupières de riz chaud ayant quelque analogie avec l'excellent pilaf qu'on mange dans les Balkans et l'Asie Mi-

neure, mais gâté par l'incroyable quantité de safran, de raisins secs et de piments qu'on y a ajoutés. Le vodki et le vin coulent à flots. Musulmans et chrétiens se portent à l'envi des toasts absorbés avec le même entrain, et, quand le repas est fini, le gouverneur, croyant nous faire plaisir, nous fait passer, après en avoir avalé quelques bouffées, son long narghilé. Nous essayons, Casenave et moi, d'en tirer le meilleur parti possible, mais nous n'arrivons qu'à tousser d'une façon terrible et à nous congestionner pendant cinq minutes avec ce tabac mouillé dont la fumée âcre n'a aucune analogie avec celle que nous absorbons d'habitude.

Pour rendre la fête plus complète, il s'agit ensuite de visiter la forteresse et de parcourir la caserne. La première, au point de vue militaire, n'a plus aucune valeur; quant à la seconde, son aspect est vraiment original. Elle se compose de trois ou quatre cours situées les unes sur le prolongement des autres; le long de chacune d'elles s'étendent de longs bâtiments à un seul étage, composés de cellules distinctes ouvrant toutes sur la cour et n'ayant pas de communication entre elles. Dans chacune de ces cellules, grandes d'une quinzaine de mètres carrés, éclairées par la porte, et munies d'une cheminée, vivent quatre soldats

qui y déposent leurs effets et y font la cuisine. Aux angles des cours, sont des chambres plus hautes réservées aux officiers, et, dans une grande salle à part se trouve installée une haute nouveauté (!), un télégraphe, où le gouverneur nous offre une charmante comédie. Il interroge le colonel sur ses sentiments à l'égard du Shah et lui demande s'il ne serait pas bien aise de se servir de cet instrument merveilleux pour envoyer ses hommages à Téhéran. Alikhanoff s'exécute, dicte une dépêche en son nom et au nôtre, envoyée séance tenante à Méched. Le bureau de Méched, instantanément, et toujours devant nous, répond qu'il met en communication directe avec Téhéran, et, deux minutes après notre entrée dans le bureau, le Shah, par l'intermédiaire du télégraphe, et par la bouche du gouverneur, nous fait répondre qu'il est très reconnaissant des vœux que nous lui avons envoyés, et satisfait de notre présence chez lui! Il est à noter que l'appareil récepteur ne se composait que d'un parleur, et, qu'au milieu de la conversation générale, à laquelle il prenait une part active, le télégraphiste prétendait, sans concentrer un seul instant son attention, nous traduire au son la réponse venant soi-disant de Téhéran! Nous faisons semblant d'être dupes de cette aimable supercherie à laquelle per-

sonne n'attache d'importance, les choses ayant dû être réglées depuis longtemps entre Saraks et cette ville, et, cette petite comédie nous ayant mis en train, nous remontons à cheval, invitons le gouverneur pour le surlendemain et faisons un retour des plus gais. Alikhanoff promet cinq roubles au Turcmène qui arrivera le premier à un ravinement situé à deux verstes de distance; nous prenons un peu les devants, et, quelques instants après, à un signal donné, nous voyons passer comme une trombe nos cent cinquante Tékés hurlant, gesticulant et tapant sur leurs chevaux à qui mieux mieux, et passant ventre à terre sans tomber au milieu des buissons et des trous.

Une fois arrivés en ville, nous ne sommes pas au bout des réjouissances de la journée. Le soir, au club des officiers, nous avons comédie, souper et bal. On porte un nombre de toasts incalculable, parmi lesquels la France et ses représentants en obtiennent de nombreux, et tout nous manifeste encore la vive sympathie qui règne entre les deux peuples. Les officiers qui nous entourent sont tous charmants, mais leurs femmes manquent pour la plupart de distinction. La fille du colonel du 7e bataillon, mariée depuis trois mois, passe son temps, à table, à se jeter au cou de son

mari, et mon vis-à-vis, la prétendue nièce du pope du bataillon, ne cesse pas d'entretenir à voix basse son cher oncle de son affection légitime !

Une seule coutume caucasienne nous amuse à la fin du souper. Pendant que les jeunes gens entonnent un chœur, un domestique apporte successivement un verre de vin à chaque convive; celui-ci le passe à son voisin ou à sa voisine de droite, le lui fait boire, lui essuie la bouche et doit ensuite l'embrasser; quelques femmes s'y refusent pendant longtemps; alors le chœur redouble d'énergie; puis, finalement, tout le monde se laisse faire, et quand le tour est fini, les chanteurs s'arrêtent. Agréable, quand les voisines sont fraîches et jolies, cette coutume n'a rien de bien attrayant quand on se trouve à côté d'un colonel barbu ou d'une respectable aïeule; aussi, dans ces cas, élude-t-on la règle en serrant ou en embrassant la main et le chœur ne proteste pas, mais il reste inflexible pour toutes les femmes qui n'ont pas renoncé à plaire, et les applaudissements les plus bruyants remercient celles qui, sans se faire prier, s'y prêtent de bonne grâce. La fête se termine à quatre heures du matin par une sortie générale des officiers garçons qui, après de nouveaux et innombrables toasts, nous reconduisent, musique en tête, à notre logement.

Après avoir pris quelques heures de repos, nous montons à cheval et allons tous déjeuner chez Mengli-Khan, à une courte distance de la ville. A notre arrivée dans l'aoul, un millier de Turcmènes, hommes, femmes, enfants et vieillards, est placé dans les rues, si on peut appeler ainsi l'espace laissé libre entre les kibitkas, et acclame le colonel à son passage. Puis nous entrons dans la maison en terre du khan qui se compose de deux pièces : l'une qui sert de salon de réception, l'autre de salle à manger. De beaux tapis tékés ornent les murs et de nombreux petits morceaux de glaces, enchâssés dans un plafond bariolé de couleurs voyantes, donnent un aspect étrange à cet intérieur demi-asiatique et demi-européen. Le colonel me charge, suivant une coutume caucasienne, de porter tous les toasts pendant le repas, et je m'aperçois bien vite que c'est une vraie corvée que de trouver, toutes les cinq minutes, un nouveau motif pour vider son verre. Néanmoins, j'obtiens auprès des Tékés un vrai succès en buvant aux grandes alamanes futures qu'ils feront en Afghanistan sous la direction d'Alikhanoff, alamanes où ils se dédommageront amplement de la contrainte qu'on leur impose maintenant.

Le lendemain, les Persans : gouverneur, diplo-

mate, prince, télégraphiste et médecin, viennent déjeuner. Ils arrivent avec une escorte assez nombreuse, mais mal conduite et sale, éparpillée sur une grande longueur de terrain, et ne produisant aucun effet. Le repas est assez drôle, car ces Messieurs ne comprenant ni le français, ni l'allemand, ni l'anglais, nous nous offrons le plaisir, avec Schilling et Mourawiew, de nous communiquer nos réflexions à leur égard. Impossible de voir des êtres plus antipathiques que ces hommes aux yeux fuyants, à la face glabre, à la démarche traînante, et nous comprenons, aux regards stupéfaits des khans Tékés qui mangent avec nous, combien ils sont étonnés de se trouver à la même table que ces individus qu'ils ont toujours battus et pillés pendant cent ans et dont ils considèrent la race comme une race inférieure, une race d'esclaves. C'est d'ailleurs bien de la sorte que la Russie en agit aussi avec eux. Trente mille moutons ayant passé le Tendjend pour aller paître dans la steppe russe, et ayant refusé de payer le tribut de trois moutons sur cent, le colonel déclare au diplomate qu'il a donné l'ordre à Téké-Khan de s'emparer de tous ces troupeaux et de les confisquer au profit de la Couronne, afin que cet exemple serve de leçon. Le pauvre Persan essaye bien, pendant cinq minutes, de se

défendre, mais Alikhanoff renouvelle devant lui l'ordre précédemment donné au khan, et l'invite à changer de sujet de conversation. Au sortir de table, nous offrons des cigares aux invités ; les khans Tékés les fument à merveille, mais, sauf le diplomate et le prince, les autres Persans ne savent comment s'en tirer ; le prêtre, après avoir retourné le sien vingt fois, et essayé de l'allumer par la pointe qu'il n'a pas coupée, le met dans sa poche. Quant au gouverneur, il le mâche avec une telle frénésie qu'au bout de cinq minutes il crache d'une façon terrible, le jette avec dégoût, et se console en tirant d'énormes bouffées de son narghilé. Enfin, le diplomate lève la séance, et tous, montant à cheval pour regagner la forteresse, partent dans le même désordre qui a caractérisé leur arrivée le matin.

Pendant les deux jours que nous passons encore à Saraks, le colonel occupe toutes ses matinées à rendre la justice. Deux cents Turcmènes encombrent le pas de sa porte, les uns se plaignant de la manière dont on a perçu les impôts, les autres accusés de ne pas les avoir payés, plusieurs viennent exposer leurs griefs contre leurs khans, et enfin, le plus grand nombre vient lui soumettre des affaires de famille. Alikhanoff, en homme

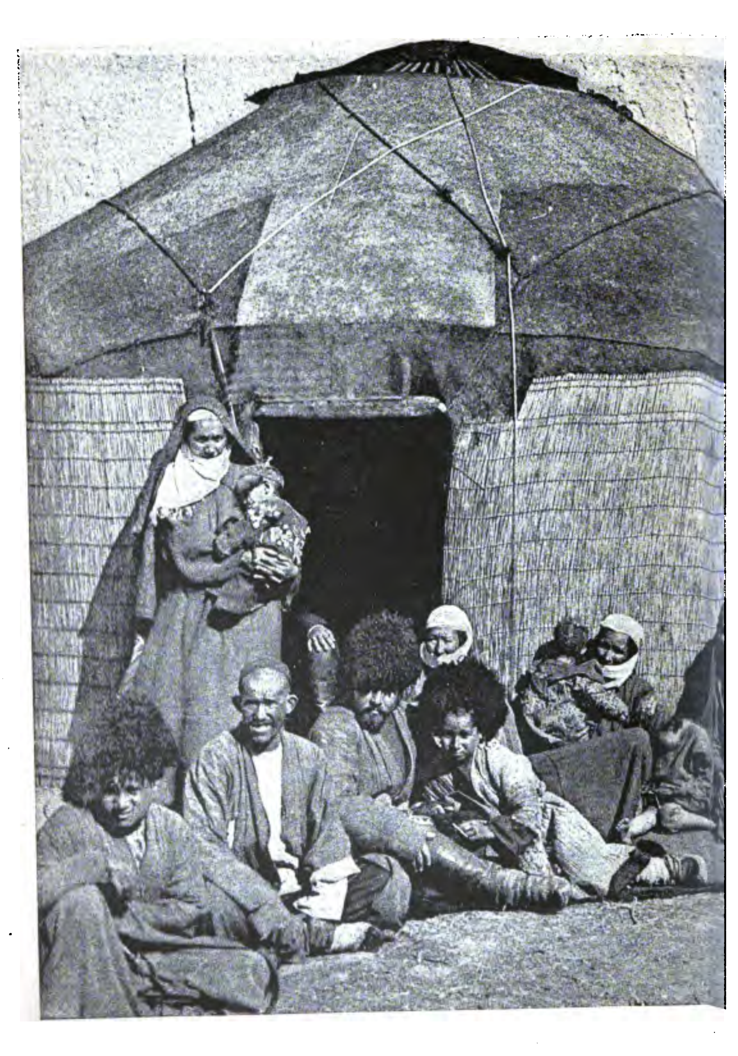
qui connaît à fond le pays et ses habitants, les écoute longuement, et, quand il est bien au courant de la question, rend son jugement qui est toujours vivement commenté et approuvé par la foule. Dans ces peuplades, qui n'ont cependant jamais considéré le vol et le brigandage que comme les sources les plus honnêtes de leurs revenus, l'intégrité et l'impartialité des chefs leur a toujours acquis une immense popularité, et le colonel est bien trop intelligent et soucieux de son prestige pour ne pas chercher encore à l'augmenter chaque jour.

La veille même du départ, nous allons déjeuner chez Téké-Khan, à quelques verstes de la ville, et nous remangeons avec aussi peu d'entrain le sempiternel mouton et l'éternel pilaf qui composent exclusivement les repas des Turcmènes. Néanmoins, cette réunion nous intéresse vivement, car le khan, flatté de nous héberger, nous a promis de nous faire entendre des chœurs et des musiciens du pays. A peine sommes-nous à table, que nous entendons une cacophonie horrible ; une trentaine d'hommes et d'enfants poussent, en même temps, des cris terribles et s'imaginent, de la sorte, produire une harmonie considérable. Après eux, guitaristes et mandolinistes, jouant chacun leur partie avec une mesure différente, essayent vai-

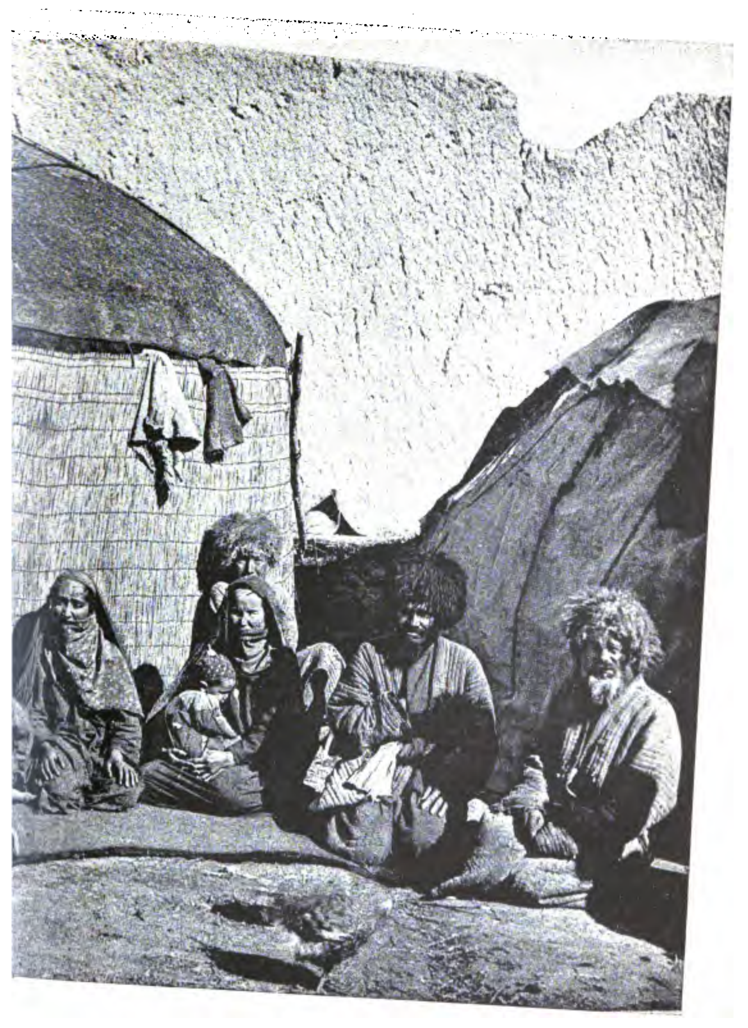
nement de faire autant de bruit que leurs prédécesseurs, mais arrivent néanmoins à produire quelque chose de plus discordant encore. La première partie ne nous a guère charmés, la seconde nous amuse davantage. Les meilleurs chanteurs ou musiciens viennent deux par deux s'accroupir devant la kibitka où nous mangeons, et commencent, avec des contorsions effrayantes, des grimaces épouvantables, à chanter et à jouér leurs plus beaux airs. Ceux-ci sont d'ailleurs presque tous analogues; l'accompagnateur, après avoir tiré deux ou trois accords de sa guitare, continue, en frappant presque toujours la même note, à soutenir le chant de son compagnon effectué dans le haut de la voix et généralement *recto tono*. A la fin de chaque strophe, il redouble de vitesse, jouant au hasard, et le chanteur termine par quelques modulations grotesques ou par un tremblement de la voix sur une note aiguë, prolongée aussi longtemps qu'il la peut tenir. Pendant tout ce temps, la tête s'incline alternativement en avant et en arrière ou bat la mesure de droite à gauche. Il y a peu d'idées dans cette musique en général et le chant y est bien monotone ; cependant, quelques airs tristes, se rapprochant des mélodies arabes, nous ont causé un sensible plaisir et nous ont plu par leur simplicité. Comme

troisième partie, un comique du pays nous a jo son répertoire, et, après quelques histoires e turcmène que nous n'avons pu comprendre, mai qui, à en juger par l'hilarité de l'auditoire, devaien être fort amusantes, le grime s'est mis à singe et à imiter tous les différents types du pays : khan, marchand de chevaux, laboureur, boucher, men diant, chanteur, etc. Puis, d'une façon merveilleuse, laissant bien loin derrière lui tous ses imitateurs européens que nous avions pu entendre, il a reproduit les cris du chameau, du chat, du chien, de la poule, etc., et a terminé, oserai-je dire ? par ceux de la femme qui accouche, accompagnés de gestes à l'appui. Ses compatriotes ne se tenaient plus de joie ; en notre qualité de Français, nous trouvions bien qu'il était allé un peu loin, mais dans ces contrées, où tout le monde vit ensemble, pour ainsi dire dans la rue, cette parodie, merveilleusement imitée, paraît-il, d'après les usages du pays, a eu le plus grand succès.

Après une dernière nuit passée à Saraks, nous montons, à dix heures du matin, sur de nouveaux chevaux, et, au milieu d'une foule de Turcomans qui nous accompagnent, nous quittons la ville pour descendre dans le Sud et gagner Poli-Hatoum, le petit poste russe le plus méridional situé dans cette région.



TURCOMANS



ɪNS TÉKÉS. Chapitre VI.

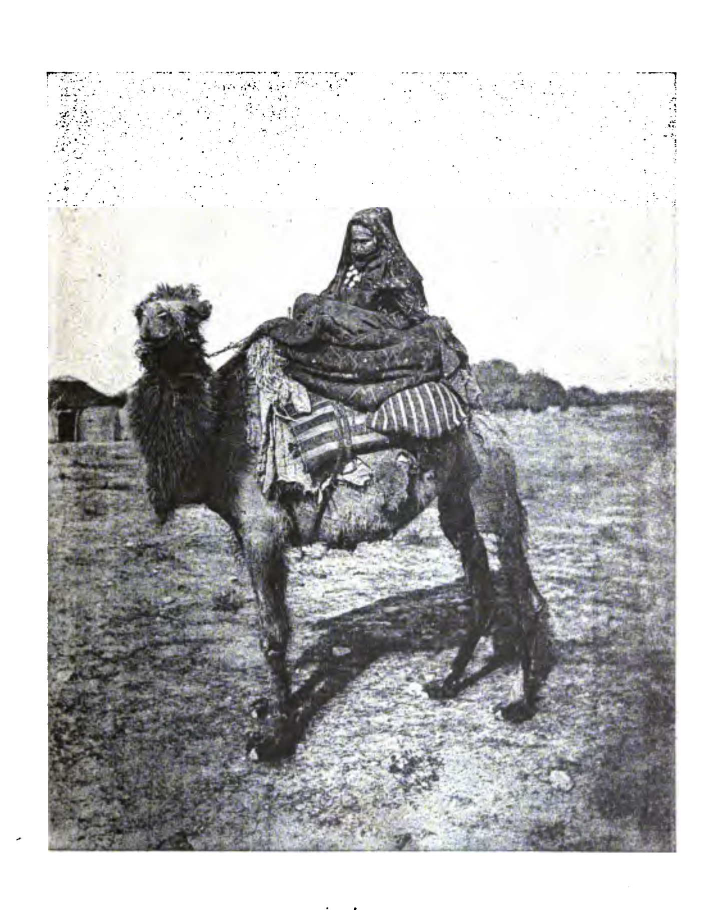
CHAPITRE VI

COMPOSITION DE LA CARAVANE. — LA DOMINATION RUSSE EN TURKESTAN. — ORGANISATION MILITAIRE. — GARNISONS. — CHASSEURS ET COSAQUES.

Ce n'est pas une petite affaire que d'entreprendre à cheval un voyage comme celui que nous allons faire au travers de la steppe et des montagnes. Le pays n'offrant aucune ressource, il faut tout emporter avec soi : thé, vin, conserves, et l'eau elle-même faisant souvent défaut, on est obligé d'en faire parfois des provisions considérables. Aussi, quoique n'ayant pour ainsi dire pas pris de bagages, puisque nous n'avons chacun pour tout colis qu'une gourgine (sac persan) destinée à être mise sur la croupe d'un cheval et ne contenant que du linge de rechange, traînons-nous à notre suite de trente à quarante chameaux, destinés à porter les provisions. Les chameliers, montés sur des ânes microscopiques, et cependant d'une vigueur incroyable, dirigent la caravane en poussant des cris bizarres ou trompent les en-

nuis de la route par des chansons aussi peu harmonieuses que possible. Ils partent au point du jour, et, quoique marchant bien plus lentement que nous, ils arrivent à la fin de l'étape peu de temps après ; la cause en est dans les écarts sans nombre et les détours fréquents que nous font faire notre curiosité ou notre amour de la chasse, tandis que leur adresse merveilleuse pour se diriger dans la steppe leur permet d'éviter tout crochet inutile. En plus des caisses à vivres et des outres, les chameaux portent trois tentes qui nous servent d'abri, ainsi que les tapis et les fourrures sur lesquels nous nous couchons, une fois la nuit venue. Sitôt le campement installé, Méhémet, le cuisinier du colonel, creuse ses fourneaux et nous prépare au plus vite quelque gigot, quelques côtelettes, que nous faisons précéder d'une excellente sakouska. Puis les feux s'allument, la nuit vient vite, et, comme nous partons tôt, il est rare que la soirée se prolonge après dix ou onze heures, et que notre sommeil dure plus tard que six ou sept heures du matin.

Au réveil, l'aspect du camp est des plus animés. Les Turcmènes courent, les uns après leurs chevaux, les autres après les chameaux qui se sont légèrement écartés pendant la nuit pour aller



FEMME TÉKÉ A CHAMEAU.

manger quelques touffes d'herbes ou quelques brindilles des arbustes environnants. Puis, au milieu des hennissements sonores et des cris ou grognements des chameaux, on opère le chargement, et bientôt la caravane se trouve prête à partir. Elle s'ébranle au son harmonieux des grosses clochettes que portent la plupart des animaux, et nous voyons sa longue théorie s'avancer en serpentant au milieu des buissons ou des rochers. On jette alors dans les feux tout le restant des branchages apportés la veille, et, pendant qu'assis autour de ces foyers ardents, nous nous réchauffons en avalant du thé brûlant, les Turcmènes montent à cheval et se rangent en ligne: les djiguites en tête, puis les khans et leur suite. Quand tout est prêt, quand il a bien été constaté que rien n'a été oublié, nous enfourchons nos montures et passons devant le front de l'escorte. Les djiguites saluent d'abord en criant, et d'un temps de galop se portent à deux cents mètres devant nous pour ouvrir la marche; les khans et leurs hommes nous accueillent ensuite de la même manière et se rangent derrière nous. Tout le monde est frais, dispos, quelques Turcmènes chantent, les chevaux marchent gaiement, et vraiment on ne pourrait se douter que tous ont couché dehors.

Vers les midi, une heure, on s'arrête pour déjeuner, généralement dans quelque col important, sur quelque colline élevée qui permette au colonel de faire plus facilement une étude approfondie des environs, et, pendant une ou deux heures, nous restons assis à causer du chemin déjà fait ou de celui qui reste à parcourir. Puis tout le monde remonte à cheval et repart jusqu'à ce que, vers la fin du jour, nous arrivions à la rivière ou à la fontaine qui est le terme de notre étape. Quelquefois, nous n'y trouvons plus d'eau ou bien la source est devenue salée; alors nous sommes obligés de recourir à la provision portée par les chameaux. Ceux-ci arrivent bientôt; on les décharge et nos tentes se dressent; puis les Turcomans enveloppent leurs chevaux de leur deuxième couverture, leur donnent l'orge et le foin, et vont ramasser des arbustes ou des herbes sèches pour les feux de campement qu'on est obligé d'entretenir toute la nuit pour éloigner les fauves.

Ainsi se passent nos journées, et, malgré la longueur et les fatigues de ces marches, malgré l'extrême différence de température (25, 30° à midi, moins 2 ou 3 la nuit), quoique exclusivement nourris de mouton et de conserves, sans un légume ni un aliment rafraîchissant, cette vie mouvemen-

tée nous a toujours parfaitement réussi, et, dans ce pays où la fièvre sévit d'une si terrible manière, jamais aucun de nous ne s'est senti indisposé.

De temps à autre, le colonel nous demande ce que nous avons remarqué de plus saillant, nous explique ce qui nous paraît obscur et nous met plus à même de comprendre ce qui se passe à chaque instant sous nos yeux. Mais, de tout ce que nous voyons, ce qui nous frappe le plus, c'est la rapidité avec laquelle la domination russe s'est implantée dans ces contrées et la façon remarquable dont elle s'y est enracinée. Nous parcourons maintenant, sans la moindre crainte, des territoires acquis depuis quelques années, parfois quelques mois à peine, et dans lesquels aucun Européen n'avait jamais circulé avant la venue des Russes, et nous constatons, entre autres choses, que l'annexion des Turcomans du Tendjend et du Mourgab, quoique effectuée d'une façon si pacifique, puisqu'elle n'a coûté la vie à personne, est complète et absolue.

Mais comment se fait-il que des chrétiens, peu nombreux somme toute dans le pays, aient pu y prendre une pareille influence, et comment se fait-il que la domination russe se soit imposée si facilement aux peuplades musulmanes, tandis que

ces dernières souffrent toujours avec assez de peine la domination anglaise? Ce résultat provient de la façon toute différente dont les Russes ont traité leurs nouveaux sujets et des grands avantages qu'ils ont procurés aux régions qu'ils ont acquises. Dans les Indes, l'Anglais, se trouvant en présence de peuples colossalement riches et de contrées merveilleusement productives, ne s'est guère préoccupé du bien-être de l'habitant et n'a songé en principe qu'à tirer parti au plus vite des ressources immenses que lui offraient ses nouvelles provinces. Il n'y avait rien dans ce dernier sentiment que de très louable, mais, dans la pratique, il s'est laissé entraîner à exploiter peut-être trop durement ses nouveaux sujets, et n'a pas su se les attacher dès l'abord. Témoin ces effroyables révoltes qu'il n'a pu étouffer que dans le sang, et l'animosité sourde, mais constante, qui a toujours persisté dans certaines contrées.

Le Russe, bien plus souple et d'un caractère bien plus asiatique qu'européen, a mieux compris ce qu'il avait à faire. C'est ainsi qu'il a toujours bien plus cherché à s'attacher les peuples conquis par l'affection que par la crainte, et qu'il a toujours respecté et leurs coutumes et leur religion. Ce dernier résultat surtout, qui a une si grande importance en Asie, lui était

rendu plus facile à obtenir par le grand nombre de Caucasiens musulmans qui servent dans l'armée, principalement comme Cosaques, et qui se sont tout de suite trouvés dans les meilleurs termes avec leurs coreligionnaires. Alikhanoff en est le plus frappant exemple, et il n'est pas téméraire d'affirmer que, sans cette particularité, il ne serait jamais arrivé à passer plusieurs années à Merw sans être inquiété, et n'aurait probablement pas pu donner cette ville à son pays. De plus, quoique le sol fût d'une fertilité prodigieuse, les habitants, qui négligeaient de le cultiver pour ne vivre que du produit de leurs brigandages, étaient pauvres : aussi n'y a-t-il pas eu de pillages; loin de se sentir appauvries et quelquefois ruinées par la présence de l'envahisseur, les tribus turcomanes ont compris que, le temps des alamanes étant passé, c'était grâce à l'appui et au soutien que leur fourniraient les conquérants qu'elles arriveraient, en cultivant leurs terres, à redonner au pays son ancienne splendeur. Rien d'ailleurs n'a été changé dans leurs coutumes ni dans leur existence. D'Askabad, de Merw, les ordres sont envoyés aux pristows ou gouverneurs de districts, ceux-ci les transmettent aux khans, et ce sont ces derniers, soutenus actuellement par le gouvernement et maintenus dans

leur position jadis assez aléatoire, qui commandent à leurs compatriotes. La petite pension qu'on leur donne (douze cents roubles par an), les cadeaux qu'on leur fait et le grade d'officier russe qui leur a été conféré ont singulièrement rehaussé leur prestige aux yeux de tous, et la Russie s'est créé ainsi, à peu de frais, d'excellents intermédiaires entre le gouverneur et le peuple. Habitués à leurs khans, les Turcomans leur obéissent maintenant d'autant mieux, que, l'impôt étant réglé d'une manière fixe à tant par tête (8 roubles par an), ils ne sont soumis à aucune exaction à cet égard et ne reçoivent généralement d'ordres que pour exécuter des travaux d'utilité publique (canaux, routes), ou pour partir en guerre. De plus, le commerce s'est développé de jour en jour davantage ; des Arméniens, poussés par l'appât du lucre, se sont installés, dès le premier jour de l'occupation, dans ces contrées lointaines, et ont fait venir de Russie mille objets, mille denrées, jadis inconnus aux Turcmènes et dont déjà ils ne savent plus se passer. En même temps que le bien-être s'est répandu dans les aouls, les bergers ont vendu leur laine beaucoup plus cher, en ont exporté une grande quantité, et les cultivateurs ont trouvé un débouché toujours sûr pour leur excellent coton. Les cours d'eau, qui, comme nous l'avons dit plus

haut, font la fortune du pays, mieux endigués, mieux répartis dans les canaux, ont amené plus d'eau dans les villages et ont, de la sorte, notablement accru le nombre de champs cultivables. Dans quelques années d'ici, le Mourgab, le Tendjend, l'Amou-Daria lui-même, répandant au loin sur leurs rives le limon fécondant qu'ils transportent, seront bordés d'oasis d'une fertilité merveilleuse, et les Turcomans, presque dans la misère cinquante ans auparavant, ne pourront que bénir la domination qui leur aura procuré tant d'avantages et de richesses.

Mais, de même que dans toutes les administrations nouvellement organisées, on trouve dans l'administration de la Transcaspie quelques défauts qui, on peut l'espérer, disparaîtront bientôt. Le premier est un manque presque absolu de contrôle. Les pristows ou chefs de districts sont loin du gouverneur qui ne peut que rarement aller les voir, et en profitent souvent pour garder dans leurs coffres les revenus de l'État. Le nombre des Turcmènes n'étant encore fixé que d'une manière approximative, l'impôt de la cote personnelle n'est perçu que d'une manière sujette à beaucoup de cautions. C'est à ce point que le colonel a trouvé, lors de notre passage à Saraks, plus de trente mille roubles qui n'avaient pas été versés

au trésor, et a été fort surpris de voir un de ses pristows, officier sans aucune fortune, se faire construire, en deux ans de temps, une maison de quinze mille roubles, alors qu'il n'en touche que trois mille par année. Mais cela est encore peu de chose, les réclamations arrivent très vite au chef-lieu du gouvernement et les exactions ne seront jamais à craindre longtemps dans un pays où règne une telle jalousie. Voilà la vraie plaie actuelle de l'organisation russe en Transcaspie, le mal sérieux que le cabinet de Saint-Pétersbourg doit tâcher d'enrayer au plus vite. Si loin de la capitale, complètement abandonnés à eux-mêmes, les officiers ou fonctionnaires russes cherchent tous à se supplanter mutuellement et ne cessent d'intriguer les uns contres les autres ; quoi de plus déplorable que de voir la lutte sourde et acharnée du général Basoff (1), administrateur du chemin de fer, contre le général Annenkoff, son créateur, l'un, d'une compétence exceptionnelle dans la matière, mettant à profit les lumières de son expérience pour tout organiser de la façon la plus confortable et la plus productive, et l'autre,

(1) L'administration du chemin de fer vient d'être retirée au général Basoff et donnée au prince Ghilkoff, ancien ministre des travaux publics en Bulgarie, et l'*alter ego* du général Annenkoff pendant toute la durée des travaux.

brouillant tout, gâchant tout, supprimant, dès son arrivée, tout ce qui vient du premier, et établissant sur la ligne de nouveaux tarifs si ridiculement élevés que bien des gens se demandent si les Turcmènes n'auront pas bientôt économie à transporter de nouveau leurs marchandises à dos de chameau? Il n'est pas moins triste de constater la basse jalousie de tous ceux qui environnent Alikhanoff, à quelques exceptions près. Méconnaissant ses talents de guerrier et de négociateur, oubliant son abnégation et son courage, incapables à eux tous de faire la dixième partie de son œuvre, ils critiquent, blâment hautement les procédés employés; arrivés depuis quelques mois dans le pays, ils prétendent donner des conseils à un homme qui y a passé la moitié de sa vie et intriguent jusqu'à Pétersbourg pour lui nuire et obtenir sa place. Heureusement, ces menées n'aboutissent à aucun résultat, et le Czar, en juste connaisseur de ses sujets, soutient de sa toute-puissante autorité ces deux hommes remarquables de son empire. Néanmoins, il est vraiment pénible à des étrangers impartiaux de voir apprécier d'une façon si injuste deux officiers aussi dignes de tous les éloges et qui ont acquis, partout en dehors de leur pays, une réputation si justement méritée.

Pour maintenir les tribus turcomanes pendant les premiers temps, et actuellement pour garantir la frontière et servir de postes avancés contre l'Afghanistan, la Russie a échelonné ses troupes dans les vallées du Tendjend et du Mourgab, ainsi que dans les grands centres tels que : Kizil-Arvat, Askabad, Merw. Les garnisons sont cependant assez peu nombreuses et les ressources dont dispose le gouverneur général assez restreintes ; deux bataillons sont à Kizil-Arvat, trois à Askabad, trois à Merw, deux à Saraks et un à Sariasis ; deux régiments de Cosaques du Caucase sont éparpillés sur la frontière ; c'est donc en tout onze bataillons de chasseurs et deux régiments de cavalerie légère, soit de onze à douze mille hommes. Mais il faut observer que, d'un côté, le gouverneur général qui réside à Tachkent (Turkestan russe) peut facilement, par Bokhara et Tchardjouï, envoyer ses troupes en Transcaspie, et que de l'autre il suffirait de huit à dix jours pour faire venir un corps d'armée entier de Tiflis et Bakou. Aussi, les garnisons russes actuellement existantes en Turkestan sont-elles plutôt des postes d'observation où sont emmagasinés les vivres et munitions nécessaires pour faire campagne.

Les officiers du cœur de la Russie se sont

plaints souvent de l'avancement rapide donné à leurs camarades qui vont en Transcaspie et y passent quelques années ; ils ont eu vraiment tort, car, de l'avis de tous, c'est un véritable supplice que de vivre pendant l'été dans ce pays. De plus, lorsqu'un bataillon arrivait à Merw, à Sariasis, à Saraks pour s'y installer et y tenir garnison, les soldats trouvaient le sol absolument nu et devaient bivouaquer jusqu'à ce qu'ils aient eux-mêmes bâti leurs casernes et édifié les maisons de leurs officiers. Tour à tour maçons, charpentiers et couvreurs, par un soleil brûlant, une température étouffante, atteignant, même la nuit, 38,40°, ces Russes, habitués à la neige et à la gelée, travaillaient avec acharnement. Malgré la fièvre qui les minait, l'eau des rivières à peine potable qui leur donnait d'affreux boutons, les moustiques, les scorpions et les serpents qui les mordaient à l'envi, ils arrivaient, au bout de peu de temps, à s'installer sur le sol rebelle, y plantaient des arbres et y rendaient l'eau buvable. Puis, peu à peu, autour de la caserne, s'élevaient quelques échoppes abritant des commerçants ; ces masures se développaient bientôt, devenaient de solides maisons, et, leur nombre s'augmentant chaque année, on trouvait peu de temps après une petite ville partout où s'était installé un corps de troupes.

Aussi, est-ce vraiment à juste titre qu'on accorde quelques faveurs spéciales à ceux qui ont traversé de si rudes épreuves, et nous sommes encore étonnés de l'énergie qu'il leur a fallu pour triompher des mille obstacles qui se dressaient devant eux.

Les casernes construites par les chasseurs sont toutes à peu près du même modèle. De grands corps de bâtiment, à un seul étage, aux murs en pisé, aux toits de chaume, munis le plus souvent de lanterneaux qui leur donnent plus de jour, sont divisés en grandes chambres pour cinquante, soixante hommes, et en petites chambres destinées aux sous-officiers. Les maisons d'officiers, bâties généralement de la même manière, et quelquefois en pierre, ont, le plus souvent, trois ou quatre pièces et sont recouvertes d'un toit plat pouvant former terrasse. Cela n'a pas été sans peine qu'on a pu arriver à faire ces quelques constructions; indépendamment des difficultés si nombreuses déjà citées, le bois manquait totalement et les charrois à travers les sables et la steppe exigeaient un temps infini. Néanmoins, maintenant, tout est terminé et bien fait, et c'est un vrai soulagement pour le voyageur, au sortir du désert, d'arriver dans un de ces postes militaires où l'on est toujours sûr, non seulement d'être bien

accueilli, mais encore de trouver les objets et les vivres nécessaires pendant la route. Quant aux hommes qui ont passé par ces épreuves et qui n'en sont pas morts, ils ont presque tous, même rentrés en Russie, de terribles attaques de fièvre qui les reprennent tous les ans. Et cependant le soldat russe a une force de résistance incroyable; certains jours, où les habitants eux-mèmes du pays refusent de travailler, épuisés par la soif et la chaleur, ces hommes du Nord trouvent dans leur fatalisme assez de résignation et dans leur moral assez de force pour continuer leur besogne et stupéfier les étrangers par la grandeur des travaux accomplis dans des conditions si défavorables.

Plus au Sud encore que les bataillons de chasseurs, les deux régiments de Cosaques sont généralement répartis par ssotnjas ou escadrons de cent cinquante hommes, dans des petits postes situés presque sur la frontière même. Officiers et soldats, partant du Caucase avec leurs petits chevaux de montagne, viennent s'installer dans ces garnisons lointaines où ils n'ont d'autres ressources que la société de leurs propres camarades. Ils se construisent, comme les fantassins, des casernes en terre recouvertes de chaume et des hangars ouverts pour abriter leurs montures. Là, par

le soleil comme par la pluie, été comme hiver, leurs chevaux restent attachés à leur mangeoire, se faisant face sur deux rangs, et aussi serrés que possible. Ils sont garnis d'une simple couverture, mais, en revanche, on ne les tond jamais et ils possèdent une toison à faire envie à un ours; aussi restent-ils exposés à tous les vents, à toutes les gelées, sans jamais devenir malades. D'une sobriété extraordinaire, habitués à manger tout ce qu'ils rencontrent, ils peuvent seuls rivaliser avec les chevaux kirghiz et turcmènes auxquels ils sont cependant inférieurs en vitesse. Quant aux Cosaques eux-mêmes, un grand nombre d'entre eux étant musulmans, la Russie ne pouvait trouver une troupe plus appropriée à ces pays; il se rait d'ailleurs impossible à d'autres corps de s'y procurer, avec aussi peu de ressources, des distractions si variées et si profitables à l'instructio Chanteurs et danseurs émérites, cavaliers cc sommés, la moitié de l'année se passe pour et en fêtes qui se traduisent par des courses dans la montagne, des carrousels, des danses et des chants sans nombre, et, lorsqu'il s'agit de faire campagne, ces montagnards, habitués aux précipices et aux défilés du Caucase, viennent plus facilemen que d'autres à bout des obstacles de tout genre qu. se rencontrent à chaque instant de ce côté de la



DJIGUITES (SOLDATS DE



LA MILICE TURCOMANE).

frontière. Aussi, chose curieuse, est-ce dans ces petits postes, perdus au milieu de la steppe ou au cœur de la montagne, à quatre-vingt, cent verstes parfois du moindre village, qu'on trouve les officiers les plus gais, les hommes les mieux portant, et nous gardons un charmant souvenir des différentes occasions où nous nous sommes trouvés à même de passer plusieurs jours avec eux.

Il est naturel que des corps de troupes, si occupés par les mille choses qu'ils ont à faire, et ayant avant tout à perfectionner les connaissances professionnelles de leurs ouvriers dont ils ont besoin chaque jour, n'aient pas grand temps à consacrer aux exercices. Aussi, ce qu'on y fait le plus, c'est du service en campagne et des tirs de combat. Outre la série réglementaire des tirs propres aux chasseurs, chaque bataillon exécute, à discrétion, un nombre considérable de manœuvres où les fusils sont chargés à balle, et, si les mouvements en ordre serré manquent un peu de la régularité et de l'exactitude qu'ils ont dans le reste de l'Empire, en revanche, chaque bataillon compte un grand nombre de fort bons tireurs, souples, adroits, entraînés par leur existence rude et sévère, et devant faire, en cas de guerre locale surtout, d'excellents soldats.

De plus, les Turcmènes fournissent chaque an-

née un certain nombre des leurs qui, sous le nom de djiguites, instruits par des officiers russes à l'européenne et armés du Berdan, forment une merveilleuse cavalerie légère. Déjà, trois cents d'entre eux se sont fort bien conduits à la bataille de la Kouchka, et, le jour d'une grande guerre future, la Russie aurait sur place un corps de vingt-cinq à trente mille cavaliers éprouvés, qui, parlant les langues du pays, habitués à s'y diriger et à y combattre, lui rendraient, comme avant-garde, les plus signalés services.

CHAPITRE VII

DE SARAKS A CHIR-TÉPÉ. — DE CHIR-TÉPÉ A POLI-HATOUM. — POLI-HATOUM. — DE POLI-HATOUM A ZULFU-KAR.

Le cinquième jour après notre arrivée à Saraks, à sept heures du matin, nous nous présentons chez le colonel, prêts à partir, mais les ordres ont été si mal donnés la veille par le pristow que les Turcmènes ont mal compris; de plus, trois d'entre eux, pour faire pièce au chef d'un village, n'ont pas voulu obéir au dernier moment; aussi les chevaux n'arrivent-ils qu'à dix heures, et ce n'est qu'une demi-heure après que nous parvenons enfin à nous mettre en route.

Nous nous arrêtons d'abord chez Téké-Khan, dont l'aoul le plus populeux se trouve sur notre chemin, et nous y déjeunons, non moins mal que la première fois, avec le même pilaf et le même mouton. Pendant qu'on nous sert, le colonel fait faire une enquête, et bientôt les trois coupables

qui ont refusé les chevaux le matin sont amenés devant nous. Séance tenante, on les condamne à recevoir, deux d'entre eux cinquante, et le troisième vingt-cinq coups de fouet, puis on les emmène, et, quelques instants après, sans que personne fasse semblant de s'en apercevoir, on entend à quelques pas les cris horribles que poussent, non pas ceux qui sont battus, mais bien leurs femmes qui assistent à l'exécution de la sentence prononcée contre eux. D'une dureté pour eux-mêmes vraiment exceptionnelle, les Turcmènes supportent, presque sans broncher, une si douloureuse punition, et même l'un d'eux, celui qui n'a reçu que vingt-cinq coups de fouet, n'a-t-il pas le courage et la force de faire encore l'étape toute entière à notre suite! Voici d'ailleurs comment la chose se passe : deux djiguites empoignent le condamné, le couchent par terre sur le ventre; le premier s'asseoit sur ses épaules, lui maintenant la tête avec les mains, le second s'accroupit sur les jambes à hauteur des genoux et les tient serrées. Puis deux autres, un de chaque côté, armés chacun du fouet en cuir à petit manche et à longue courroie dont ils se servent pour châtier leurs chevaux, frappent alternativement sur les reins du patient. Cette méthode est expéditive et d'ailleurs peu cruelle, car,

sauf la douleur qu'elle cause, elle n'entraîne pas de conséquences fâcheuses, et il faut savoir gré à Alikhanoff de n'avoir maintenu que cette punition dans un pays où existent partout les supplices les plus atroces (le trou à punaises de Bokhara, le carcan, le pal, etc., etc.). Hormis la mort réservée aux traîtres et aux assassins, il ne fait pas infliger d'autres châtiments à ces populations qui n'obéissaient jadis que par la crainte, et qui bientôt, plus policées et de mœurs plus douces, seront plus faciles à manier.

Une fois le déjeuner sommairement expédié, nous remontons à cheval, et, longeant le Tendjend, nous descendons au Sud; sauf quelques gués de la rivière qui sont assez pittoresques, l'ensemble du pays est vraiment laid; à droite, c'est la steppe dénudée qui s'étend jusqu'à l'horizon, et, à gauche, la vue est bornée par une haute chaîne de collines crayeuses, dernier contrefort du Parapamis. Comme nous sommes partis fort tard de Saraks, qu'en plus notre halte chez Téké-Khan nous a pas mal retardés, il en résulte que bientôt la nuit nous surprend au moment où nous cherchons, pour raccourcir le chemin, à obliquer à droite. Le ciel est couvert, ni lune ni étoiles pour nous indiquer la route; bref, après quelques tâtonnements, nous sommes complètement perdus.

Pour le début de notre voyage, c'est peu encourageant, et, quoique nous fassions contre mauvaise fortune bon cœur, et que nous n'ayons l'air nullement inquiets, nous nous demandons cependant, non sans crainte, Casenave et moi, si cela doit se reproduire souvent, ce qui finirait par être vraiment dangereux. On rencontre dans la steppe assez de squelettes dénudés et d'ossements blanchis pour savoir parfaitement le sort réservé aux gens qui s'y égarent, et cette perspective n'a rien pour nous de rassurant. Cependant, pour cette fois, sachant le Tendjend peu éloigné à l'Est, sur notre gauche, nous ne courons jamais que le risque de passer une nuit sans dîner sur ses bords, ce qui n'est en somme qu'une petite mésaventure. Nous continuons donc toujours notre route, et, après avoir corrigé notre première erreur en nous rejetant par deux fois considérablement à gauche, nous commençons à sentir dans l'air la fraîcheur communiquée par les eaux de la rivière. Après deux longues heures de recherches dans le noir, à huit heures et demie du soir, au moment où nous nous croyons obligés de bivouaquer sur place, un feu s'allume à quelques pas de nous sur une hauteur, et nous reconnaissons avec enthousiasme notre caravane envoyée dès la veille pour organiser le campement. Nous sommes tombés

par bonheur juste sur l'emplacement convenu, et bêtes et gens sont heureux d'avoir enfin atteint le gîte, d'autant plus qu'un vent violent vient de s'élever avec une légère pluie, et que le mélange de sable et d'eau qui nous fouette la figure rend la marche cent fois plus pénible. Nous sommes d'ailleurs harassés par notre première journée de route, qui a été vraiment dure, surtout pour des gens habitués à des allures vives, et obligés, pendant huit heures consécutives, de se laisser secouer par le trottinement ininterrompu de leurs chevaux. Nous essayons donc d'entrer sous la tente qu'on a dressée pour nous et de nous y reposer en attendant qu'on ait fini de rôtir le chichlik (petits morceaux de mouton qu'on enfile sur une baguette et qu'on expose au-dessus de charbons ardents), qui doit constituer notre dîner, mais nous ne pouvons y demeurer; le sable poussé par le vent s'introduit par toutes les fissures, et bientôt nous en sommes couverts. Le chichlik lui-même, qu'on nous apporte, cuit dehors, est immangeable à cause de la croûte de sable qui s'est incrustée et calcinée à sa surface, et nous sommes obligés d'aller chercher un refuge ailleurs. Heureusement qu'en dessous de la butte en terre, sur laquelle sont allumés nos feux, habitent, dans des sortes de caves en briques, une cen-

taine de Persans. Nous nous réfugions chez eux, et, dans la plus belle de leurs caves nous faisons étendre nos tapis pour dormir, ne pouvant manger; le hasard permet cependant qu'on trouve chez le chef de ce hameau quelques menues provisions, et, à minuit et demi, nous parvenons enfin à souper avec quelques morceaux de mouton et d'immenses terrines de riz.

En attendant ce festin, Alikhanoff me donne quelques renseignements sur le point où nous sommes, qui s'appelle Chir-Tépé et fut jadis l'objet de nombreuses contestations entre Persans et Turcmènes. C'était un poste important, commandant la vallée du Tendjend, et finalement les Persans, las des incursions de leurs voisins, se virent obligés d'y installer une garnison de trois cents hommes. Les soldats y demeuraient d'une façon permanente et avaient construit une grande redoute en terre qui leur servait de forteresse. Mais cela n'arrêta en rien les alamanes des Turcomans, qui, installés de l'autre côté du Tendjend, franchissaient la rivière à gué ou à la nage, passaient comme le vent sous les yeux de leurs adversaires et s'enfonçaient en Perse avant même que ceux-ci fussent revenus de leur surprise. Bientôt même, trouvant ce voisinage ennuyeux et gênant, ils laissèrent en permanence un petit corps des leurs, qui

se jetait sans pitié sur quiconque entrait ou sortait de la place sans être fortement accompagné. Quelquefois aussi, ils usaient d'un stratagème assez commun dans cette partie de l'Orient et qui réussit presque toujours. Détachant quelques chevaux de leurs troupeaux, ils les harnachaient comme s'ils devaient les monter, puis les chassaient devant eux dans la direction de Chir-Tépé. Les Persans, voulant s'emparer de ces chevaux sans maître, sortaient de leurs retranchements, tombaient aussitôt dans l'embuscade qu'on leur avait tendue et y étaient impitoyablement massacrés. Au bout d'un certain temps, la garnison, n'y pouvant plus tenir, abandonna le poste et les Turcmènes en détruisirent les remparts, puis, quand le commissaire envoyé de Saint-Pétersbourg pour faire la délimitation vint sur ce point de la frontière, par un oubli extraordinaire, il le laissa aux Persans, qui s'empressèrent de s'y réinstaller.

Le lendemain matin, comme nous commençons à étouffer dans notre cave, nous nous réveillons de bonne heure, et, à sept heures et demie, tout le monde est en route. Nous continuons à suivre la rive gauche du Tendjend, où le pays devient de plus en plus accidenté, et, comme nous commençons à nous habituer un peu à la manière turcomane de monter à cheval, le chemin, beau-

coup plus court que la veille, nous paraît fait en un rien de temps. Vers onze heures et demie, nous apercevons à un coude de la rivière quelques maisonnettes blanches et une caserne; c'est Poli-Hatoum, le poste russe le plus méridional dans ces contrées. Nous franchissons le Tendjend à un gué rempli de pierres énormes sur lesquelles nos chevaux, adroits cependant comme des chèvres, parviennent difficilement, à cause du courant, à poser leurs pieds, et, après avoir admiré les restes charmants d'un vieux pont arabe, nous gravissons le talus escarpé qui borde la rive droite. Quelques instants après, notre campement est installé sur un petit mamelon qui domine la caserne, et nous descendons rejoindre les officiers de Cosaques et de chasseurs qui nous attendent en bas.

Le poste de Poli-Hatoum, où ils tiennent garnison, bâti sur l'emplacement d'une ancienne ville arabe, a une valeur stratégique considérable, parce qu'il commande à la fois la vallée du Tendjend qui vient d'Hérat et celle du Kécheffe-Roudde qui vient de Méched. Il se trouve ainsi exactement placé au débouché des deux routes menant, l'une au cœur de la Perse, et l'autre au centre de l'Afghanistan, et, dans un pays aussi dénudé de toutes ressources, il est encore plus nécessaire que partout ailleurs d'avoir derrière soi des approvi-

sionnements préparés longtemps d'avance et une base certaine d'opérations. Aussi, en attendant les travaux plus considérables qu'ils feront d'ici peu, les Russes se sont-ils empressés de bâtir sur ce point une caserne et quelques maisons abritant provisoirement une compagnie de chasseurs et une ssotnja de Cosaques. On y envoie, d'Askabad par Saraks, tout ce qui est nécessaire, et bientôt ce poste, si ennuyeux pour le moment qu'on est obligé de relever la compagnie de chasseurs tous les six mois, deviendra à son tour le noyau d'un petit centre de population, que le négoce avec la Perse et l'agriculture feront croître et prospérer en peu de temps.

Comme nous devons y passer la journée et que nos estomacs, quoique bien complaisants, ne nous permettent pas, à Casenave et à moi, de rester, comme nos compagnons de voyage, assis à table, à boire du thé ou de la bière, presque sans interruption, de midi à dix heures du soir, nous partons à cheval, avec le sous-lieutenant de Cosaques, pour aller dans la montagne chasser le mouflon. La selle turcmène nous a paru bien désagréable, mais c'est une merveille à côté de la selle cosaque; on s'asseoit, il est vrai, sur cette dernière, mieux que sur l'autre, mais on n'a rien sous les genoux et on ne tient absolument qu'en serrant

les mollets. Cette méthode bizarre nous gêne bien un peu, mais, comme nous ne pouvons marcher qu'à une allure très modérée au milieu des rochers et des trous qui encombrent le sentier, nous n'en souffrons que médiocrement. Une chose qui nous ennuie bien plus, et qui est aussi plus dangereuse, c'est l'obstination que mettent tous les chevaux du Caucase, comme ceux de ce pays, lorsqu'ils sont à la file indienne, ainsi qu'on est toujours forcé de l'être dans de pareils chemins, de prendre l'allure de ceux qui sont devant eux. Quand on traverse de petits ravins, ce qui arrive à chaque instant, le cavalier de tête descend doucement, puis, pour remonter plus facilement le versant opposé, lance son cheval au galop; mais, grâce à l'allongement forcé qui se produit dans ce cas, le second cheval, voyant de l'espace devant lui, prend le galop alors qu'il n'est qu'au fond, le troisième, qui est encore sur la pente descendante, l'imite, et le quatrième, le cinquième, etc., finissent par descendre et remonter presque à la même allure. En tirant de toutes les forces sur les rênes, on arrive très difficilement à les maintenir au pas pendant une certaine partie des descentes, mais, sitôt qu'ils aperçoivent le fond du ravin à une courte distance, et que leurs prédécesseurs prennent le galop, il

devient impossible de les retenir, et Dieu sait cependant quels sentiers et quels chemins on suit dans ces pays !

Après deux heures de marche, nous laissons nos montures, et gravissons, à pied, une montagne escarpée sur le revers de laquelle on nous a signalé un troupeau de six à huit mouflons. Avec mille peines, nous embarrassant continuellement dans les pans de notre tcherkesse, à laquelle nous ne sommes pas encore habitués et qui, d'ailleurs, comme toute espèce de robe, est peu commode pour grimper, nous arrivons à trois cents mètres des animaux, mais ils nous ont éventés, et, au moment où nous nous apprêtons à faire feu, le troupeau entier disparaît en une seconde. Nous ne l'apercevons de nouveau que bien plus tard et hors de portée et nous rentrons bredouilles à Poli-Hatoum, quand nous faisons, à un autre gué du Tendjend, que nous prenons pour revenir, une rencontre qui nous dédommage de notre chasse manquée. C'est un khan afghan qui vient, accompagné d'un seul homme et incognito, rendre visite à Alikhanoff. Il nous devance au camp, et, après avoir longuement causé avec le colonel, le soir, au dîner que nous offrent les officiers de chasseurs, il prend place au milieu de nous. C'est un des khans les plus importants de la frontière ; je ne puis ici

écrire son nom, mais c'est un homme de confiance des Anglais, et je ne suis pas peu surpris, tout d'abord, de lui voir jouer ce double rôle ; on m'explique alors que, dans ces pays, tous les habitants agissent de la sorte, se vendant au plus offrant, et acceptant en même temps quelques cadeaux du parti opposé. Ce bon Afghan a l'air de se trouver fort à l'aise au milieu de nous, et, d'ailleurs, qui pourrait lui reprocher, au fond, de ménager la chèvre et le chou, et de se créer des intelligences dans les deux partis ? Quel que soit le vainqueur, puisque, pour son pays et pour lui, le résultat sera le même, on ne saurait le blâmer de prendre ses précautions pour en tirer le meilleur profit. — Il part le lendemain matin avant le jour, et, quand nous nous mettons en route, il est déjà loin.

Le troisième jour après notre départ de Saraks, nous quittons Poli-Hatoum, accompagnés par tout l'escadron de Cosaques qui est monté à cheval. Rien n'est plus pittoresque à voir que le mélange des Turcmènes de notre escorte avec les cavaliers russes, surtout au moment où, quelques instants après avoir quitté la caserne, nous traversons de nouveau le Tendjend à gué. La rivière coule entre deux rochers escarpés le long desquels grimpe un étroit sentier ; son lit, parsemé d'énormes quar-

tiers de rocs, fait bouillonner ses eaux, et c'est vraiment un charmant tableau que de voir, éclairés par un radieux soleil, nos Turcmènes avec leurs costumes si originaux et les Cosaques en grand uniforme, chanteurs en tête, descendre en lacets la rive opposée, franchir de front les eaux qui tourbillonnent, et remonter ensuite au galop sur le haut de la berge. Ce n'est pas là d'ailleurs le seul plaisir qu'ils nous offrent. Après deux heures de marche à la file indienne dans la montagne, nous arrivons sur les bords de la rivière, au fond d'une vallée latérale large de deux à trois verstes et longue de cinq à six. C'est là le terrain de manœuvres de la garnison, le seul endroit où la cavalerie puisse évoluer dans tous les environs. A peine y sommes-nous parvenus, que le commandant des Cosaques nous arrête, nous fait ranger sur le flanc, et nous assistons à un carrousel donné par ses subordonnés. Les soldats passent tous successivement, un à un, devant nous, ventre à terre, exécutant chacun ce qu'il sait le mieux faire ; les uns ramassent à terre leur papach avec la pointe de leur sabre ou sautent alternativement à terre et à cheval des deux côtés ; plusieurs, raccourcissant leurs étriers, montent pour ainsi dire debout sur leur selle et se tiennent par un prodige d'équilibre. Enfin, les der-

niers chargent et déchargent plusieurs fois à terre leur carabine Berdan. Puis, à un signal donné, tous se groupent à l'instant, chargent en ligne et, la charge terminée, se reforment et exécutent une charge en fourrageurs. L'impression d'ensemble est parfaite ; nous nous rendons surtout parfaitement compte combien ces cavaliers connaissent mieux le cheval que les nôtres et quelle facilité cela donne à l'instruction ; néanmoins, la cavalerie des Cosaques, qui, par la force de résistance, l'entraînement de ses chevaux, la vigueur de ses hommes, doit faire une merveilleuse cavalerie d'exploration, ne pourrait tenir, en bataille, contre les autres cavaleries européennes. On n'a pas, à l'arrivée, même en ligne, d'une de leurs charges, cette impression de masse et d'écrasement que produisent les nôtres, et, vraiment, l'ensemble de tous les chevaux est si petit, lorsqu'on les regarde arriver, qu'on se demande si, en lançant son cheval turcoman au galop, on ne sauterait pas facilement par dessus ! — Nous remercions beaucoup le chef d'escadron du plaisir qu'il nous a donné, et, tous ensemble, nous allons nous asseoir, pour déjeuner, sur les bords de la rivière. Les meilleurs chanteurs et danseurs cosaques exécutent merveilleusement devant nous plusieurs danses lesghiennes et, une heure après, nous nous

disons adieu et nous continuons seuls notre chemin vers Zulfu-Kar, qui est le premier village afghan que nous devons atteindre.

La route longe toujours la rivière, bordée des deux côtés de hautes montagnes dénudées, et nous marchons ainsi pendant deux heures, jusqu'à un coude où la vallée devient plus large et où commencent à pousser quelques buissons. C'est là que nous nous arrêtons pour passer la nuit après avoir, de nouveau, franchi le Tendjend et nous établissons notre campement à peu près à hauteur de la ville persane de Sourabad, qui se trouve du côté opposé du fleuve. Ne sachant que faire jusqu'au dîner, je m'en vais seul avec un djiguite à la chasse dans la montagne, et, malgré quatre heures de marche, je ne puis arriver à approcher une seule des deux troupes d'antilopes que je parviens à apercevoir; d'ailleurs, je constate bientôt, à la mine effarée de mon compagnon, qu'il n'est rien moins que prudent de se promener ainsi seul dans ces parages. En effet, dans une gorge étroite que nous avons prise pour revenir, nous nous trouvons, à tout instant, en présence de grottes naturelles, de petites cavernes qui servent généralement, et de préférence à une petite distance des rivières, de repaire aux tigres et aux panthères. Nous n'avançons plus

qu'après avoir jeté des pierres devant nous, afin de faire sortir de ces excavations les animaux qui pourraient s'y cacher, et avoir ainsi au moins le moyen de les voir à temps et de nous défendre s'ils attaquaient, tandis que, si nous négligions cette précaution, ils pourraient se jeter sur nous au moment où nous passerions devant eux. Fort heureusement, car n'ayant encore jamais tiré de grands fauves je suis loin d'être sûr de ma balle, nous ne voyons rien paraître; des empreintes fraîches de tigre dénotent cependant sa présence dans les environs, et je rentre au camp, me promettant de mieux m'y prendre une autre fois pour faire une chasse dans la montagne. Les grands carnassiers ne sont pas d'ailleurs très répandus dans le pays, en ce sens que, le gibier qu'ils préfèrent, le sanglier, se trouvant principalement et en grande quantité dans les vallées des rivières et fort peu dans la steppe, c'est presque uniquement le long des cours d'eau qu'ils fixent leur résidence. Or, ces vallées sont assez étroites, et un tigre, pour sa part, en occupe facilement une longueur d'une vingtaine de kilomètres sur l'étendue desquels il ne souffre pas de rival. De plus, trouvant facilement une nourriture abondante, il est rare, à moins, comme je le disais ci-dessus, qu'on ne l'approche de trop près, qu'il se jette sur

les hommes. Généralement il suffit pour l'écarter de faire des feux pendant la nuit, et nous n'avons perdu, grâce à cette précaution, ni un cheval ni un chameau.

Le jour suivant, le quatrième après avoir quitté Saraks, nous partons à pied, dès le matin, pour battre, le fusil à la main, les bords de la rivière. Nous faisons lever une quantité innombrable de canards, de perdreaux, de tourterelles, mais les sangliers que nous cherchons disparaissent sans que nous les puissions apercevoir, et nous remontons à cheval vers dix heures pour continuer notre route. Nous longeons, à droite, le Tendjend, et, à gauche, une crête élevée, orientée du Sud-Est au Nord-Ouest, et qui finit à pic presque sur les bords de la rivière. D'une couleur verte, orangée et violette, les roches qui la composent contiennent une grande quantité de cuivre qu'on n'a pas encore cherché à exploiter. Quelques Afghans y travaillent seuls et réduisent le minerai avec un simple creuset en terre, placé au milieu d'un feu de fagots. L'exploitation en serait peut-être difficile à cause de la très grande friabilité du roc, dont les énormes morceaux qui ont roulé jusqu'à la rivière attestent le peu de solidité. Le chemin, ou plutôt le sentier, passe exactement au pied de la montagne, et, à chaque instant, on se

prend à regarder en l'air pour voir si quelque nouveau bloc ne vient pas à se détacher pour se broyer à terre en tombant de cent cinquante mètres de hauteur. A midi, nous nous arrêtons pour déjeuner sur l'emplacement de l'ancienne ville persane de Kélat, jadis une cité considérable, dont maintenant nous apercevons à peine quelques ruines, et, une heure après, nous continuons notre chemin le long du Tendjend. Nous arrivons d'abord à un endroit où toute la vallée, sur une longueur de plus de trois verstes, ne contient plus que des herbes calcinées et des arbres brûlés. C'est là probablement le résultat d'une imprudence commise pendant l'été, ou même peut-être d'un simple coup de vent. Quelques pasteurs afghans, les seuls êtres humains qui habitent dans ces parages, auront oublié d'éteindre leur feu, ou le vent aura emporté quelque étincelle et, au bout de quatre mois d'une chaleur minima de quarante degrés, tout est si sec que le feu prend immédiatement et consume tout. L'aspect actuel de la vallée, avec tous ses arbres, tous ses buissons passés au noir, est vraiment funèbre; le vent a emporté les cendres, et il ne reste sur le sable qu'une végétation noircie qu'on croirait poussée de la sorte, et du plus singulier effet. Bientôt, le mince sentier que nous suivions disparaît pres-

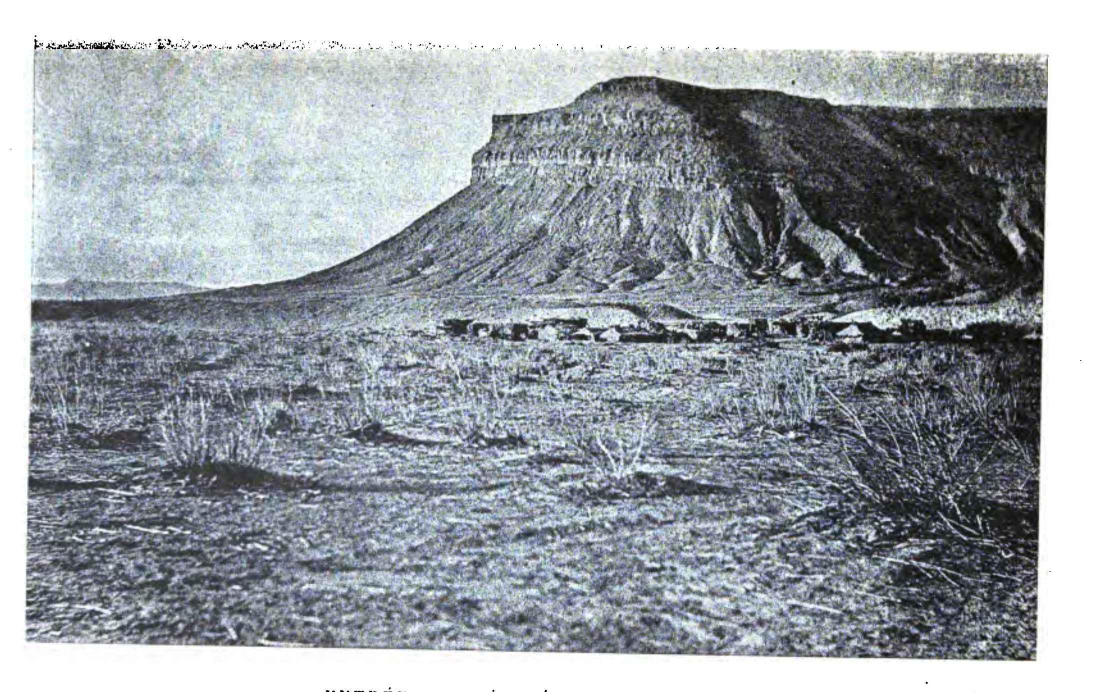
que complètement au milieu des crevasses sans nombre qui descendent de la montagne vers la rivière; nous en franchissons, non sans peine, plus de vingt avant d'atteindre Zulfu-Kar, dont nous apercevons les maisons au loin, et, une fois arrivés à hauteur du fameux défilé, avant d'aller visiter le poste militaire afghan, nous installons notre campement sur le bord de la rivière.

CHAPITRE VIII

ZULFU-KAR. — DE ZULFU-KAR A AK-ROBAT. — D'AK-ROBAT A KARA-TÉPÉ ET A LA KOUCHKA.

Zulfu-Kar (appelé aussi Zulficar ou Zulfacar) est un poste militaire afghan situé à peu de distance d'un aoul du même nom (primitivement Zulfu-Han) et au débouché d'un défilé qui traverse la haute crête montagneuse située sur la rive gauche du Tendjend. Pendant les travaux de la première commission de délimitation, les Anglais, attachant à tort une importance considérable à sa possession, ont exigé qu'il appartînt à l'Émir et cependant sa valeur stratégique est fort discutable.

Une troupe partant de Poli-Hatoum et suivant le chemin que nous venons de prendre peut en effet le tourner avec la plus grande facilité. Le lendemain même de l'ouverture des hostilités, les Cosaques peuvent déjà s'y trouver et attaquer ses défenseurs par derrière, car le seul endroit diffi-



ENTRÉE DU DÉFILÉ DE ZULFU-KAR.

cile de la route (1) se trouve à peine à quelques verstes de leur garnison et les Afghans ne peuvent songer à les y arrêter.

Le défilé offre de plus cette particularité qu'il traverse un massif montagneux, complètement à pic du côté du Tendjend, mais allant au contraire en s'abaissant progressivement du côté de la steppe. Il en résulte qu'il devient un obstacle infranchissable aux Afghans si on leur en ferme la sortie, tandis qu'il ne présente pour ainsi dire aucune résistance aux Russes qui peuvent, en s'élevant facilement sur ses flancs, dominer et prendre d'enfilade ceux qui l'occupent.

D'ailleurs, pourquoi s'intéresser à la possession de ce défilé? Sa seule utilité est de faire communiquer la vallée du Tendjend et la vallée du Mourgab en utilisant successivement celles du Yerra-Gek et de la Kouchka. Or, avant d'arriver à ces rivières, il faut, en quittant Zulfu-Kar, traverser, pendant deux cents verstes, un pays complètement dénué d'eau où les troupes auraient certainement beaucoup à souffrir, et ne pourraient avancer qu'avec la plus grande difficulté, tandis qu'en descendant directement de Saraks et de Poli-Hatoum par la

(1) C'est le passage d'une crête élevée, qui, orientée du Nord au Sud, s'avance comme un éperon entre les vallées du Kécheffe-Roudde et du Tendjend.

vallée du Tendjend, elles trouveraient toujours un chemin facile ainsi que de l'eau et du bois à profusion.

Si donc, au début des hostilités, un parti de cavalerie venait s'emparer du défilé, ce serait uniquement pour relier en cas de besoin les deux colonnes qui suivraient les vallées du Mourgab et du Tendjend, et leur permettre, non pas de se prêter main-forte, mais seulement de se tenir au courant de leur action réciproque.

Pour le moment, le poste est occupé par cent hommes d'infanterie et soixante cavaliers qui habitent des masures et se servent encore des huttes en terre construites par les Cosaques pendant le peu de temps qu'ils y ont passé. Une sentinelle, juchée au haut d'un immense rocher, se promène mélancoliquement, son fusil à la main, et examine bien plutôt la vallée du Tendjend que l'intérieur du défilé, dans lequel, grâce aux coudes fréquents qu'il forme, on ne peut rien voir. Après avoir renvoyé notre escorte et pris notre air le plus pacifique, nous nous avançons, Alikhanoff, Mourawiew, Schilling, Casenave et moi, accompagnés de nos interprètes, vers les sordides demeures de ces misérables soldats. Nous arrivons juste au moment où ils rentrent de l'exercice, et leur chef leur fait exécuter devant nous quelques mouvements, grâce

auxquels il s'imagine nous donner une haute idée de leur instruction et de leur valeur.

Figurez-vous de quatre-vingt à cent hommes, tous habillés de loques et de chiffons de formes et de couleurs les plus disparates, coiffés, qui, d'un vieux casque anglais en liège, qui, d'un immense bonnet en peau de mouton, les pieds, les jambes entortillés de bandes de toile d'une saleté repoussante, les cheveux et la barbe en broussaille ou bien complètement rasés, et armés, ô merveille ! de fusils à piston fabriqués spécialement pour eux en Angteterre en 1862 (la date est gravée sur les fusils). Ils font tous en nous regardant d'horribles grimaces, et je n'ai encore jamais vu figures exprimant aussi bien l'envie de tuer et de piller. Ce sentiment, généralement répandu chez ce peuple peu hospitalier, est particulièrement développé chez les soldats dont la solde n'est payée que fort rarement et dont le vol est souvent la seule ressource. Pour le moment, comme il fait jour, que nous sommes armés et que notre escorte n'est pas loin, ils se tiennent coi, et se contentent de nous donner une preuve de leur instruction militaire. Heureux de nous éblouir, l'officier qui commande fait exécuter une charge en un nombre de temps illimité, puis un feu, enfin recharger, et, après les trois bonnes minutes qu'a duré cette opération, se

retourne vers nous d'un air tout à la fois glorieux et méprisant. Ah ! le pauvre homme ! le jour où il aura en face de lui des troupes qui tireront leurs huit, dix coups à la minute, il sera quelque peu étonné, et jugera que les armes perfectionnées que lui ont offertes ses bons amis les Anglais ne valent décidément pas grand'chose !

Au bout d'une demi-heure de conversation, nous jugeons prudent de nous retirer, et nous regagnons notre campement autour duquel le colonel s'empresse de placer douze sentinelles, qui, se relevant d'heure en heure, feront la garde jusqu'à notre départ. Avec de pareils voisins, il fait bon se méfier; ils n'ont guère, il est vrai, l'habitude d'attaquer, à forces égales, des gens qui sont de taille à vendre chèrement leur vie, et aiment peu les rencontres en plein jour, mais ils seraient tout à fait capables de venir, nuitamment et sans bruit, nous égorger ou nous étrangler tous, et, n'ayant aucun goût pour une fin aussi précipitée, nous prenons nos précautions et faisons même une ronde minutieuse avant de nous coucher. Quant à notre pauvre interprète, il a si peur qu'il me place de force mes armes sous la tête, ce qui me gêne pour dormir, et ne peut fermer l'œil de la nuit.

Malgré ses sinistres prévisions, les Afghans ne bougent pas et, le lendemain matin au réveil, il

ne manque personne. Le chef de poste, beaucoup plus inquiet que nous, s'est empressé d'envoyer un cavalier porter une dépêche à Méched, d'où elle a été immédiatement transmise à Téhéran, et de là, à Londres, disant qu'Alikhanoff, avec un gros de Turcmènes, était sur la frontière. Naturellement, l'ambassadeur anglais à Saint-Pétersbourg a reçu de son Gouvernement l'ordre de demander des explications sur le rassemblement des troupes, qui, sous les ordres d'Alikhanoff, menaçaient Méched ou Hérat, et, huit jours après, le colonel était obligé de fournir télégraphiquement un long rapport établissant la durée et l'itinéraire de son voyage sur la frontière !

Nous quittons Zulfu-Kar à huit heures du matin, et nous nous engageons dans le défilé de même nom. Resserré entre de hautes murailles à pic de cent cinquante, deux cents mètres parfois de hauteur au début, il présente quelques passages où il pourrait être facilement obstrué, mais, ce qui manquerait le plus pour défendre avec quelques chances de succès les barricades qu'on pourrait aisément construire dans les endroits les moins larges, ce serait un champ de tir suffisant. Tous les deux cents à trois cents mètres, le défilé tourne brusquement, et jamais la vue ne peut embrasser un espace plus étendu. Bientôt, d'ailleurs, les mu-

railles de rochers qui s'élèvent de chaque côté s'abaissent progressivement et sont remplacées par des collines de vingt, vingt-cinq mètres de hauteur, qui se perdent dans la steppe. Un ruisseau, qui, coule au milieu du passage, doit parfois, au printemps, le rendre très difficile; il donne naissance à des marécages qui, malgré l'été torride, ne sont pas complètement secs au moment où nous nous y trouvons.

Les deux entrées du défilé sont très facilement reconnaissables : en Afghanistan, à la profonde déchirure, unique sur une longueur de plus de quarante verstes, qu'on aperçoit dans la haute muraille à pic qui borde la rive droite du Tendjend, et en Turkestan, à une haute colline, de forme conique et d'aspect volcanique, la seule qui ait cette forme dans toute la steppe, et qui est placée à deux verstes environ à l'ouest de l'endroit où on débouche de ce côté.

Au moment où nous nous arrêtons pour déjeuner, le cuisinier s'aperçoit que les provisions ont été, par mégarde, emportées par la caravane, et force nous est d'envoyer des djiguites à l'aventure pour tâcher de trouver des moutons. Sur une dizaine qu'on a envoyés, au bout d'une heure, il en revient deux, rapportant chacun un agneau placé en travers de leur selle, et les autres es-

cortent tout un troupeau qu'ils ont trouvé, à quelques verstes de là, dans une vallée. Par quel instinct, quel flair de sauvage, sont-ils tombés juste sur l'emplacement de ce troupeau ? C'est vraiment incompréhensible ; toujours est-il que nous fêtons vivement leur heureuse découverte. Séance tenante, deux Turcmènes saisissent chacun un mouton, l'égorgent, le dépècent, le découpent en un clin d'œil et, à peine trois quarts d'heure après leur arrivée parmi nous, ces pauvres quadrupèdes sont transformés en longues brochettes de chichlik, que, malgré leur dureté, un bon appétit aidant, nous mangeons avec plaisir.

Après avoir terminé ce repas sommaire, nous reprenons notre route et suivons un sentier à peine perceptible qui se dirige, à l'Est, vers Ak-Robat. En cet endroit, la steppe est absolument dénudée ; seules, quelques grandes asperges y élèvent au-dessus du sol leur longue tige, haute de cinq à six pieds, d'un diamètre à la base de dix à douze centimètres, jaunie par le soleil et creuse à l'intérieur. Ces volumineux légumes sont, paraît-il, au printemps, quand ils sortent de terre, un vrai régal et pour le moins aussi savoureux que les nôtres. Les Turcmènes, qui traversaient jadis, pendant leurs alamanes, ces grands espaces de terrain sur lesquels ils ne pouvaient rien trouver

ni pour eux, ni pour leurs chevaux, avaient inventé une manière fort ingénieuse d'en tirer parti. Comme ils ne pouvaient, à cause des sangliers qui les auraient déterrées et mangées, enfouir dans des silos, ni leur provision d'orge, ni celle de blé nécessaires pour se sustenter pendant leur marche, ils coupaient avec soin, à un endroit exactement repéré de la steppe, la tête de toutes les grosses asperges desséchées qui restaient debout sur le sol, puis ils les remplissaient de boulettes de graisse et d'orge qu'ils faisaient pour leurs chevaux, et de petits pains fabriqués pour eux-mêmes. Ils replaçaient ensuite délicatement la tête de l'asperge et, les sangliers ne touchant pas à ce légume, leurs provisions étaient en sûreté, prêtes à leur servir au moment nécessaire, sans que personne pût se douter de l'emplacement qu'elles occupaient.

Vers six heures du soir, nous arrivons à un lac salé près duquel nous établissons notre campement. A sec pour le moment, ce lac, dont le fond est couvert sur toute sa surface par plusieurs centimètres de sel, contient quelques îles que le colonel, en plaisantant, nous donne en nue propriété. Il est vrai qu'elles sont peu productives : sur l'une, nous trouvons un buisson, et, sur les autres, quelques asperges ; mais nous voilà, néanmoins, propriétaires de terres bien éloignées du

boulevard, et je doute que nous puissions souvent aller les surveiller. Rien n'est plus désolé que tout le pays que nous traversons maintenant, l'eau même y fait complètement défaut, les sources y sont inconnues, et quand, après les pluies du printemps, les eaux se rassemblent dans les bas-fonds, le sel qui recouvre la surface du sol les rend immédiatement si salées que ni les hommes, ni les chevaux ne peuvent s'en servir pour se désaltérer. Deux ou trois citernes ont été faites jadis, mais c'est à peine si on y trouve de l'eau pendant quelques semaines, et force nous a été, en quittant Zulfu-Kar, d'en emporter une provision pour trois jours. Comme elle doit servir à la fois pour nos chevaux, nos chameaux, notre suite et nous, la portion de chacun est assez minime, et nous n'en consommons que pour faire quelques tasses de thé le lendemain matin.

Nous nous mettons ensuite en route pour gagner Ak-Robat, qui est le point de croisement de différents sentiers qui viennent : le premier, de Poli-Hatoum, le second, de Pendeh, et le troisième, de Kouchka. Pendant la nuit, la neige s'est mise à tomber, et quelques instants après notre départ, la colonne présente le plus singulier aspect. Les Turcmènes ont rabattu les couvertures de tous les chevaux dont on ne voit plus que les jambes

et la tête, et les cavaliers, tous entourés de leurs manteaux ou drapés dans leurs bourkas, et la tête recouverte du bachlik, ne présentent plus figure humaine. Le tout est bientôt recouvert de neige, et, malgré le froid qui nous pique, nous ne pouvons nous empêcher de rire en voyant ce curieux coup d'œil. Impossible de reconnaître son voisin, chacun gardant juste assez de jour devant les yeux pour pouvoir se diriger et masquant impitoyablement le reste de la figure; aussi, tout le monde se tait, et nous avançons lentement, tenus en éveil par la crainte de voir nos chevaux s'abattre en mettant le pied dans un trou de rat ou de taupe, caché par la neige. Quand nous nous arrêtons pour déjeuner, il fait toujours aussi mauvais temps; on essaie bien de nous dresser une tente, mais elle a soin de s'abattre presque immédiatement sur nos têtes et de nous couvrir d'eau. Aussi, remontons-nous lestement à cheval et, le beau temps ayant enfin paru, le soleil fait, en un clin d'œil, fondre la neige qui couvrait le sol, et nous enlevons avec bonheur nos bourkas qui, quoique absolument imperméables, sont certainement, à cheval, le manteau le plus incommode qu'on puisse rêver, puis, après un bon temps de galop, nous arrivons à Ak-Robat. Ce point important n'est marqué sur le sol que par

une vieille citerne en briques aux trois quarts démolie et dans laquelle, naturellement, nous ne trouvons pas d'eau. Voilà déjà le deuxième jour que nous n'en rencontrons nulle part et l'aspect du paysage est toujours le même. Quelques collines peu élevées mamelonnent légèrement la steppe et sont recouvertes d'asperges. Aussi loin que la vue peut s'étendre, rien ne vient changer l'uniformité de ce panorama, et il y a si peu même d'herbes sèches que c'est à grand'peine qu'on trouve de quoi entretenir les feux du campement.

Ces derniers ne nous empêchent d'ailleurs pas de grelotter pendant la nuit, et, le lendemain, au départ, nous constatons que la neige tombe de nouveau. Le chemin que nous parcourons dans cette journée est absolument identique à celui de la veille ; quelques antilopes, auxquels nous voulons donner la chasse, s'enfuient si rapidement que nous ne pouvons les tirer à bonne distance, et, vers les cinq heures du soir, nous arrivons, après avoir traversé cent soixante kilomètres de steppe depuis Zulfu-Kar, dans la vallée du Yerra-Gek, affluent de la Kouchka, qui se jette elle-même dans le Mourgab. A l'endroit où nous sommes et à cette époque de l'année, cette rivière est presque absolument à sec et le peu d'eau qu'elle contient, remplie de détritus de toutes sortes, est

imbuvable. Aussi, sommes-nous encore obligés de recourir, pour la troisième fois, mais avec une bien grande modération, à notre provision d'eau qui est sur le point d'être épuisée.

Le lendemain, qui est le neuvième jour après notre départ de Saraks, nous devons trouver le pristow de Pendeh, qui a dû venir, avec ses khans et une escorte, à notre rencontre. Ils doivent nous amener aussi des chevaux et des chameaux frais, pour nous permettre de faire la deuxième partie de la route, bien plus difficile et fatigante que la première. Au point du jour, nous partons donc comme d'habitude et suivons la vallée du Yerra-Gek, qui, recevant quelques petits affluents, commence à avoir un peu plus d'eau. A peine une heure après, nous voyons sur la gauche un superbe troupeau d'antilopes ; oubliant les trous de rats dont le sol est criblé, je me lance au grand galop à leur poursuite et j'exécute, au bout de quelques instants avec ma monture, un superbe panache. Le temps de me frotter, de remonter à cheval, les antilopes ont disparu, mais en revanche, j'aperçois à l'horizon une troupe de cavaliers qui vient vers nous et m'empresse, ne sachant si ce sont des amis ou des gens douteux, de regagner ma place dans la colonne. Crainte inutile : c'est le colonel Tarkanoff, pristow de Pendeh, qui arrive

avec tous ses khans et quatre-vingts Turcmènes; les deux escortes se saluent à grands cris, nous échangeons force poignées de main, les étendards se mêlent, les cavaliers se rangent indistinctement derrière nous, et c'est dans ce gracieux désordre que nous arrivons à l'emplacement où notre bivouac a été préparé à l'avance.

Homme de ressources et fertile en inventions pratiques, le petit colonel Tarkanoff, quoique devenu à demi-sauvage (20 ans de séjour en Asie centrale), a mieux compris que son collègue de Saraks les difficultés de la route, et nous a fait préparer d'avance, à tous les endroits où nous nous arrêterons, trois kibitkas (sorte de tente du pays) pour nous abriter. Le colonel, Mourawiew et lui en occupent une, Schilling, Casenave et moi, une autre, et les khans, la troisième. Nous sommes fort heureux, par le temps qu'il fait, de cette bonne précaution qu'il a prise et tâchons de nous y installer aussi confortablement que possible. Ne croyez pas cependant que ce soit un palais, loin de là : la kibitka se compose d'un treillage circulaire mobile, pouvant se replier ou s'étendre, et d'une sorte de calotte à jour, fixe, dans laquelle on engage les longs morceaux de bois ou de roseau, qui, maintenus à une extrémité par les cerceaux de cette calotte, et attachés par l'autre bout

aux montants du treillage, forment le toit. Un chameau ou deux chevaux suffisent à porter l'ensemble de cette construction sommaire. Quand les Turcomans voyagent, sitôt arrivés au campement, ils déploient les treillages mobiles, les installent dans le sol et montent le toit ; puis ils recouvrent le tout de feutres communs mais épais, retenus par des cordes en poil de chameau qui font le tour du frêle édifice. Ainsi constituée, la kibitka mesure environ trois mètres cinquante de hauteur sur un diamètre de cinq à six mètres ; les treillages qui forment les parois sont assez hauts pour qu'on puisse se tenir debout partout, et les feutres placés au-dessus de la calotte peuvent s'enlever pour permettre d'allumer du feu dans l'intérieur. Bien installées, avec un bon bourrelet de terre au bas des feutres pour empêcher l'air de passer en dessous, ces sortes de tentes peuvent être très chaudes et facilement habitables. Les khans et les gens riches du pays les agrémentent à l'intérieur de beaux tapis tékés et de quelques coffres en bois peint dans lesquels ils mettent leurs habits et leur argent. Quant à nos kibitkas, faites à la hâte, elles ne sont pas aussi confortables, mais néanmoins, telles quelles, elles nous couvrent beaucoup mieux que les tentes et nous sommes fort heureux de pouvoir nous y abriter.

Comme de raison, la rencontre des deux escortes donne lieu à un grand repas, et, jusqu'à dix heures du soir, nous mangeons et buvons en l'honneur des nouveaux arrivants. Pour donner plus de montant à la fête, Alikhanoff fait faire un concours de chant entre les gens de Saraks et ceux de Pendeh, et, voyez quelle est la force de l'habitude, nous nous surprenons maintenant à écouter ces chants bizarres, et, sans en ressentir cependant encore de véritable plaisir, nous commençons déjà à pouvoir, selon la méthode du pays, apprécier les différents chanteurs qui se disputent le prix. Puis le colonel, donnant lui-même l'exemple, saute par-dessus un des feux du bivouac; tout le monde le suit, les pristows, les khans, aussi bien que les Turcmènes, et, pendant une heure, c'est à qui se roussira le plus la barbe et les moustaches. Puis tout le monde s'endort, et, le lendemain matin, nous faisons nos adieux à ceux qui nous ont accompagnés jusque-là. Le pristow de Saraks et Téké-Khan retournent en arrière, ramenant les chevaux et les chameaux qui nous ont déjà servi, et Mengli-Khan, ainsi que Maollah-Sat , hommes de confiance d'Alikhanoff, continuent seuls le voyage avec nous.

A peine sommes-nous partis et engagés dans

une petite chaîne de montagnes qui sépare la Kouchka du Yerra-Gek, que nous voyons sur notre droite une vingtaine de sangliers. Nous partons tous au galop, et nous nous précipitons à leur poursuite, guidés par les djiguites qui sont en tête. Malheureusement, le chemin est par trop dangereux, et, après une chasse à vue de quelques minutes, nous sommes obligés de nous arrêter et ne pouvons que leur envoyer quelques balles inutiles.

Rien d'ailleurs de plus difficile que d'approcher quelque gibier que ce soit dans cette partie dénudée de la steppe. Les moutons sauvages, les antilopes et les sangliers, toujours aux aguets, partent au moindre bruit et disparaissent sans qu'on puisse les rejoindre. Le seul moyen de les faire passer quelquefois à une bonne portée est d'organiser une grande battue avec une centaine de cavaliers. Ces derniers, galopant aussi vite que possible, les poussent devant eux ; mais presque toujours les gros animaux arrivent à les gagner de vitesse et s'enfuient par les ailes ; aussi ce n'est guère qu'à l'affût, pendant la nuit ou au lever du jour, qu'on a des chances de les tirer commodément.

Au bout de deux heures de marche, nous arrivons au sommet d'un col où nous nous arrêtons.

pour déjeuner et d'où nous jouissons d'une vue splendide. Au premier plan, nous apercevons, au-dessous de nous, la steppe montagneuse dont les mille ondulations, suivant l'expression si juste de P. Lessart, la font ressembler à une mer houleuse subitement solidifiée, et, derrière elle, s'élevant en gradins successifs, les uns de couleur brune, les autres éblouissants de neige, les derniers enfin, resplendissant de l'éclat des glaciers qui les couvrent, les contreforts du Parapamis et cette chaîne elle-même. Quand on sort de la plaine immense, où, pendant de longues semaines, le regard n'a embrassé, sur tout le pourtour de l'horizon, qu'une surface dénudée et jaunâtre, on est vraiment heureux de se trouver tout à coup en face de ces montagnes superbes qui vous apparaissent, quoique de bien loin, dans toute la majesté de leur éclat et de leur hauteur (11.000 et 13.000 pieds), comme appuyées et soutenues par 30 lieues de contreforts et de chaînes moins élevées. L'impression est tout autre que celle que l'on ressent en face des montagnes qu'on voit d'habitude, et l'un des premiers sentiments qu'on ait en face de ce beau spectacle est celui de se trouver devant un obstacle infranchissable. Un mauvais chemin cependant, partant de Kouchka, traverse le Parapamis et tombe directement sur Hérat ; mais,

fermé pendant une grande partie de l'année par les neiges, il est toujours fort difficile à suivre.

Après avoir déjeuné, nous continuons notre route en redescendant au Sud-Est, vers le village afghan de Kara-Tépé, situé sur les bords de la Kouchka. Quelques misérables huttes en terre y abritent deux cents habitants au teint basané, à la figure intelligente, aux traits bien plus fins que ceux des Persans ou des Turcmènes, mais à l'expression fourbe et poltronne. Le colonel adresse aux premiers que nous rencontrons dans les champs, des questions typiques que je reproduis textuellement et qui peignent bien à la fois les sentiments fatalistes et craintifs de ces populations. — « C'est moi, Alikhanoff, gouverneur de Merw. Depuis quand êtes-vous ici ? — Depuis un an. — Êtes-vous seuls ? — Non, avec nos femmes et nos troupeaux. — Qu'êtes-vous venus faire ? — C'est l'Émir qui nous a envoyés pour habiter et cultiver ce pays et garder la frontière. — Où est-elle, la frontière ? Là-bas (et dans un geste vague ils désignent le chemin par lequel nous sommes arrivés). — Et qu'est-ce que vous feriez si je prenais Hérat? — Nous ferions ce que vous voudriez (!) » — Cette dernière réponse exprime bien à la fois la terreur qu'inspirent aux Afghans les soldat russes, et l'insouciance dans laquelle ils vivent, —

Quand nous quittons ces quelques laboureurs pour entrer dans le village, nous sommes de suite environnés par une centaine d'hommes et d'enfants, vêtus de loques et de chiffons, le bas des jambes nu ou recouvert de bandelettes d'étoffe et coiffés d'un bonnet en poil de mouton dont les touffes, pendant au hasard, se mélangent avec leurs cheveux. Les femmes, habillées d'une sorte de sac noir ou marron, se cachent à demi derrière leurs masures pour nous regarder au passage, et les chiens, furieux de notre arrivée, font un vacarme horrible autour de nous. Les environs du village, bien arrosés, sont bien cultivés, et les troupeaux que nous rencontrons paraissent en fort bon état, mais je crains bien que la frontière factice, qu'on a de nouveau établie cette année pour la troisième fois, n'éprouve de nouveau le désir de descendre un peu plus au Sud, et n'enlève à ce pauvre Émir ces quelques champs cultivés depuis si peu de temps.

En quittant Kara-Tépé, nous descendons la Kouchka jusqu'à son confluent avec le Yerra-Gek, et nous y établissons notre campement au milieu d'une large vallée, remplie sur presque toute sa superficie d'une immense quantité de roseaux et de joncs dont les moins hauts mesurent quatre mètres de hauteur. Deux ou trois Turcmènes, qui s'y engagent pour faire boire leurs chevaux, dispa-

raissent complètement dans les hautes herbes d'où ils font envoler une multitude de faisans et de canards, et ils reviennent, quelques instants après, porteurs de deux oies sauvages et de six canards qu'ils ont tués presque à bout portant. J'ai bien essayé de les accompagner quelque temps à pied, mais le courant de la Kouchka est si violent qu'il me renverse au moment où je traverse cette rivière à gué et je suis contraint de rentrer pour faire sécher mes effets. La soirée se passe à parler du chemin fort difficile que nous devons prendre dès le point du jour et du col ardu qu'il faut traverser pour passer de la vallée de la Kouchka dans celle du Kéchann, autre affluent du Mourgab. Dans la prévision d'une journée de fatigue, tout le monde se couche tôt, et, le lendemain matin, à la première heure, nous sommes tous à cheval.

CHAPITRE IX

DE KARA-TÉPÉ A PAZ-TOURACHEK. — DE PAZ-TOURACHEK A KARAOUN-KANA. — LA COMMISSION DE DÉLIMITATION. — UNE JOURNÉE PASSÉE AVEC LES COMMISSAIRES RUSSES ET ANGLAIS.

Le dixième jour après notre départ de Saraks, à huit heures du matin, nous quittons la vallée de la Kouchka, et nous nous dirigeons vers le Sud-Est, au milieu d'un vrai dédale de montagnes et de vallées, sans direction particulière, sans orientation définie. Aussi, quand, après avoir déjeuné sur un piton élevé, d'où nous avons pu considérer tous les environs, nous nous mettons de nouveau en route, sommes-nous, au bout de peu d'instants, absolument perdus. Il faut cependant que nous trouvions le col qui doit nous permettre de descendre dans la vallée du Kéchann, et les djiguites que nous envoyons de tous côtés à la recherche restent longtemps absents. Enfin, l'un d'eux, qui, dans une alamane, a déjà traversé une fois ces pays, reconnaît dans le lointain un

sommet de forme particulière situé à proximité du col et nous nous dirigeons tous à sa suite, de ce côté. Ce n'est cependant pas chose commode que de marcher sans chemin frayé vers un but déterminé, dans ce pays montueux, où rarement on aperçoit le point vers lequel on se dirige, et ce n'est que grâce à des lacets sans nombre, aux crochets les plus compliqués, que la colonne peut s'avancer lentement. Rien n'est plus curieux, d'ailleurs, que de voir tous ces cavaliers serpentant sur le flanc escarpé de la montagne; les chevaux, d'une sûreté de pied merveilleuse, tiennent comme par enchantement sur ce sol si incliné, et nous ne pouvons nous empêcher, Casenave et moi, de penser à la frayeur qu'auraient nos parents et nos amis s'il leur était donné de nous voir dans notre position actuelle, descendant des pentes de 35 à 40° pour remonter ensuite, en les contournant, sur les sommets les plus abrupts. Ce n'est pas que nous ne considérions souvent, avec une certaine émotion, la distance qui nous sépare du fond de la vallée, et que nous n'ayions une certaine appréhension d'y descendre peut-être plus vite que nous ne le voudrions, mais, dans les circonstances où nous nous trouvons, on fait bien des choses qu'on ne recommencerait plus jamais, et, quand on a la perspective de rester

perdu dans la steppe, sans eau ni provisions, avec des chevaux fatigués et même incapables de revenir en arrière, on n'hésite pas à gravir ou à descendre les pentes les plus raides, et à demander à sa monture des efforts et une adresse vraiment exceptionnels. Enfin, après avoir suivi, pendant trois heures, les chemins des antilopes et des mouflons, nous arrivons au col que nous cherchons. Un mauvais petit sentier, qui serpente entre les deux montagnes qui le forment et qui est bordé de pistachiers desséchés, nous mène au sommet où s'élève une des nouvelles bornes-frontières. Nous sortons alors de l'Afghanistan pour rentrer pendant quelques instants en Russie et, après être descendus de quatre cents à cinq cents pieds, nous nous trouvons, par quatre cents mètres d'altitude, à la source d'un petit affluent du Kéchann. Par les soins du pristow, cette source a été captée d'une façon définitive, et, n'étant pas salée au sortir du sol, elle offre à nos chevaux et à nos chameaux une eau rafraîchissante. Quelques centaines de mètres plus bas, au contraire, à l'endroit où sont installées depuis trois jours les kibitkas qui nous attendent, le ruisseau est déjà salé, et quelques chevaux qui y ont bu pendant la nuit sont malades le lendemain matin. De plus, il est difficile, étant donné le petit débit de

la fontaine, de les abreuver tous, aussi partons-nous dès l'aube pour aller, à une dizaine de verstes plus au Nord, chercher une autre source où nous les faisons tous boire, puis, comme notre chemin n'est pas de ce côté, nous redescendons au Sud pour le retrouver.

Malheureusement, nous passons par dessus sans le voir et, au bout de quatre heures de marche, nous voilà encore, comme la veille, absolument perdus. Cela commence à devenir une douce habitude et nous effraye moins, car la montagne est partout accessible de ce côté et, en nous dirigeant toujours vers l'Est, nous sommes sûrs d'arriver avant la fin de la journée, si ce n'est à notre campement, au moins aux rives du Kéchann. Aussi, marchons-nous droit dans cette direction ; ce n'est pas cependant toujours sans difficulté, car il nous faut franchir trois cols, peu élevés il est vrai, mais avec des pentes terribles, et ce n'est qu'à la nuit close que nous arrivons aux kibitkas placées sur les bords de la rivière.

La résistance de nos chevaux est vraiment extraordinaire ; après leur dure journée de la veille, ils ont encore marché aujourd'hui pendant dix heures et auront encore demain une étape de plus de soixante kilomètres. Ils mangent avec grand appétit le foin qu'on leur donne et ne pa-

raissent pas autrement fatigués. Notre caravane, au contraire, n'arrive, épuisée, qu'à onze heures et demie du soir, et comme un grand troupeau se trouve justement et par bonheur installé à côté de nous, dans la vallée, Alikhanoff échange immédiatement nos chameaux et donne l'ordre de partir le lendemain matin au lever du soleil.

Puis tout le monde s'allonge autour du feu, mais le froid est si vif et le vent si piquant que nous passons une nuit atroce et que c'est avec une grande joie que nous voyons enfin poindre le jour.

Aussitôt les chevaux sellés, nous traversons le Kéchann, et nous prenons, pour nous diriger à l'Est,un chemin tracé parles moutons. Ces routes, faites par les troupeaux, sont faciles à reconnaître et d'une importance capitale, puisqu'elles mènent toujours aux fleuves ou aux sources, si rares dans ce pays. Comme les nombreux moutons qui marchent ensemble sont groupés sur quinze à vingt rangs, un seul d'entre eux chemine dans le thalweg formé par le sentier ; les autres, s'échelonnant à droite et à gauche, forment sur les côtés des petits sentiers parallèles qui découpent à la longue dans la montagne de véritables gradins. Aussi, dès qu'on aperçoit des chemins tracés de la sorte, est-on sûr d'être dans une direc-

tion menant à l'eau, et bien des gens perdus dans la steppe leur ont dû le salut. Les sangliers et les antilopes, aussi routiniers que le gibier chez nous, prennent aussi toujours la même route pour aller boire, et c'est à une remarque de ce genre, faite par Alikhanoff dans une des expéditions dirigées contre les Khivains, que le corps dont il faisait partie, sans eau depuis vingt-quatre heures, par un soleil brûlant, dut d'échapper à une mort certaine. Nous nous engageons donc avec confiance dans ce sentier, d'autant plus que, les montagnes ayant beaucoup diminué de hauteur, et laissant entre elles de larges vallées, le chemin que nous avons à faire est beaucoup plus facile que les jours précédents.

La contrée que nous traversons est des plus giboyeuses, mais, malheureusement, la longueur de l'étape ne nous permet pas de nous arrêter un seul instant, et nous ne pouvons chasser ni les antilopes, ni les aigles dont nous voyons un nombre considérable. Après quatre heures de marche, nous nous arrêtons sur les bords d'un petit lac et nous nous y installons pour déjeuner. A peine y sommes-nous depuis quelques instants, que nous voyons arriver des cavaliers afghans qui, s'aventurant sur les crêtes voisines, viennent reconnaître la force et les intentions bonnes ou

mauvaises de notre colonne. Comme nos chevaux sont tous en train de manger, et que nous-mêmes, étendus sur le sol, nous déjeunons avec appétit, ils se rassurent, et bientôt nous en voyons déboucher une quarantaine qui viennent bivouaquer, à quelque distance de nous, de l'autre côté du lac. Notre repas terminé, nous montons à cheval et allons les voir; ce sont quarante soldats de la cavalerie régulière de l'Émir, faisant partie de la suite d'un général afghan et qui vont le retrouver à Bala-Mourgab, où il est en ce moment. Ces cavaliers d'élite, tous armés de carabines Martini-Henry, et montés sur de bons chevaux, ont fort bonne prestance, mais ressemblent encore bien plus à des pillards que tous ceux que nous avons vus jusqu'à présent. Deux d'entre eux, l'arme au bras, montent la garde devant les caisses de cartouches, et, malgré leur tenue sordide, leur saleté repoussante, leurs figures de bandits, on voit, à la rigidité de leur position, à l'arrangement régulier de leur bivouac, que la discipline européenne a passé par là. Malheureusement pour l'Émir, il ne possède qu'un nombre insignifiant de pareils soldats, et, non seulement ses troupes ne sont ni armées ni dressées de la sorte, mais elles le sont généralement même moins bien encore que les soldats que nous avons vus au poste de Zulfu-Kar.

Après avoir quitté ce détachement, nous nous engageons dans une interminable vallée, bordée à droite et à gauche de collines dénudées de cinquante à soixante mètres de hauteur, et nous marchons de la sorte pendant trente verstes, jusqu'à ce que nous arrivions à un endroit où le chemin se bifurque. Un sentier descend au Sud-Est vers Bala-Mourgab, et un autre que nous suivons remonte au Nord-Ouest, vers Karaoun-Kana, sur les bords du fleuve. Nous y parcourons une dizaine de verstes et débouchons tout à coup sur les bords du Mourgab qui est bien plus beau ici, où aucun canal n'est encore venu lui dérober ses eaux, qu'il ne l'est du côté de Merw. Le coup d'œil que présente sa vallée est fort pittoresque et original. Sur toute sa superficie, nous n'apercevons qu'une mer d'immenses roseaux qui vibrent et ondulent à la moindre caresse du vent; au milieu d'eux, serpente, sur un lit de blancs cailloux, une eau d'une clarté et d'un éclat extraordinaires, et le panorama, fermé de deux côtés par les collines qui bordent le fleuve, s'ouvre au Nord-Ouest pour s'emplir des rayons de feu du soleil couchant et, au Sud-Est, pour nous montrer, resplendissant de l'éclat de leurs neiges éternelles, les hautes cimes glacées du Parapamis. Devant nous, sur la rive opposée, s'alignent une

centaine de tentes; ce sont celles de la commission anglaise de délimitation et de son escorte. Nos kibitkas se trouvent placées immédiatement en face, mais, comme le terrain sur lequel elles sont établies est précisément encore en litige, Alikhanoff se refuse, pour ne pas froisser les Anglais, à y passer la nuit, et nous remontons deux verstes plus haut où nous trouvons finalement, dans la vallée transversale d'un petit torrent qui vient de la montagne, la place d'installer un campement provisoire. Renseigné par l'expérience que j'en ai faite la veille, je reste à me chauffer jusqu'à l'arrivée des chameaux qui ne parviennent encore à nous rejoindre qu'à onze heures du soir, et ce n'est guère avant minuit que nous pouvons enfin prendre un repos bien mérité. En trois jours de temps, dans ce pays si montueux et si difficile, nous venons de faire cent soixante-dix verstes, soit presque une moyenne de soixante par jour et au moins dix heures de cheval. Aussi, dormons-nous profondément, et nous ne nous réveillons le lendemain matin qu'à neuf heures, au moment où arrive la commission russe de délimitation venue pour nous saluer.

Le capitaine Komaroff, qui en est le chef, accompagné de deux ingénieurs topographes et d'un peloton de Cosaques, a établi son campement

plus haut sur le Mourgab, et est venu nous prendre pour assister avec lui à la pose de la borne-frontière placée sur les bords de la rivière.

Depuis dix-huit jours déjà, il ne pouvait s'entendre avec les Anglais qui refusaient de laisser à la Russie le gué, situé justement au débouché du chemin que nous avons pris, et voulaient le donner à l'Afghanistan. Enfin, le cabinet de Saint-Pétersbourg, renseigné sur la valeur de ce point par les rapports précis d'Alikhanoff envoyés depuis longtemps, a tenu bon, et c'est ce matin même que, l'Angleterre ayant cédé, doit avoir lieu la pose de la borne définitive (?). Nous essayons en conséquence de nous nettoyer tant bien que mal, ce qui est bien difficile, n'ayant d'autres vêtements que ceux avec lesquels nous voyageons depuis vingt jours sans jamais les quitter, et nous montons à cheval pour nous rendre à l'endroit indiqué.

Au moment où nous y arrivons, nous nous trouvons en présence de la commission anglaise composée du colonel Yate et du major Peacok, escortés par une vingtaine de lanciers du Bengale. Nous sommes, de nôtre côté, entourés par le même nombre de Cosaques, et sommes charmés du contraste existant entre ces cavaliers du Nord et du Midi. Les uns, habillés de chaudes étoffes, por-

tent les longues jupes traînantes, le bonnet d'astrakan, le beshmet rouge et des armes étincelantes ; les autres, coiffés d'un turban blanc, dont un bout, formant écharpe, flotte sur le dos, habillés d'une chemise bleue, d'une culotte blanche et de bottes jaunes, sont armés d'une longue lance au bout de laquelle s'agite un fanion rouge et bleu. Le colonel et le major nous prennent tout d'abord, à cause de notre accoutrement, pour de jeunes officiers cosaques, et sont stupéfaits de nous entendre dire que, non seulement nous sommes Français, mais encore officiers. Ils ne peuvent en croire leurs oreilles, sachant qu'on n'a encore jamais permis à personne de venir de ce côté, et ils nous font fête, ainsi qu'à Alikhanoff, Mourawiew et Schilling, dont ils ont fait la connaissance tout d'abord.

Pendant que nous échangeons force questions, le major Peacok et le capitaine Komaroff font chacun une double visée afin de repérer exactement sur leurs cartes le point définitivement choisi, et, immédiatement après, une dizaine d'ouvriers afghans, sans même faire de fondations, bâtissent grossièrement, avec des briques et des pierres plates, une sorte de petite pyramide quadrangulaire de deux mètres de hauteur qui doit servir de borne.

Puis, nous franchissons tous ensemble le Mour-

gab à un gué situé à quelques mètres en-dessous de cet endroit, et nous arrivons au milieu du campement des Anglais. Toujours aussi pratiques, ces officiers se sont installés au cœur de l'Asie aussi confortablement que possible, et nous admirons sans réserve tout leur matériel de voyage. Autour de leur logement, se dressent les huttes en roseaux et les tentes qui abritent les lanciers du Bengale, les soldats afghans mis par l'Émir à la disposition de la commission et de nombreux domestiques : en tout près de trois cents personnes. Au pied de la grande tente, sèche une superbe peau de tigre mesurant quatre mètres cinquante de la tête à la queue, et, avant de nous mettre à table pour déjeuner, le colonel nous explique sa provenance, tout en regrettant que nous ne soyons pas arrivés la veille pour prendre part à la chasse dans laquelle il a tué ce superbe animal. Partis dans la matinée pour chasser le faisan dans les roseaux, le colonel et le major se disposaient à rentrer après avoir abattu à eux deux soixante et dix de ces volatiles, quand, à quelques pas, ils entendirent pousser des cris perçants. S'étant retournés, ils aperçurent, à dix mètres à peine, dans une clairière, un énorme tigre en train de dévorer un des cavaliers afghans qui leur servaient de rabatteurs. Heureusement, au

même moment, quelques petits chiens qu'ils avaient emmenés avec eux s'étant mis à faire cercle autour du tigre, le colonel eut juste le temps de lâcher son fusil pour prendre une carabine Martini-Henry et, à l'instant où l'animal allait s'élancer vers lui, d'une balle logée droit au milieu du front, il le tua sur place. Quoique véritablement chasseur et habitué, depuis quinze ans qu'il est dans l'armée des Indes, à tirer les grands carnassiers, il nous disait, le lendemain, que jamais il ne s'était vu si près de sa fin et qu'il ne pouvait pas encore comprendre comment il avait eu le temps matériel de changer d'arme et de tirer. Nous le félicitons bien vivement de ce merveilleux coup de fusil, et, après avoir admiré les excellentes carabines Martini-Henry que l'Angleterre met à la disposition de ses officiers chasseurs, nous entrons sous la tente-salon pour nous mettre à table.

Quelle joie c'est pour nous de boire du champagne, du bordeaux et de manger du rostbeef ! Nous en avons vraiment perdu l'habitude, et l'excellent repas que nous faisons contraste singulièrement avec les sempiternelles brochettes de chichlik que nous mangeons régulièrement depuis près de trois semaines. Le beurre, les confitures nous surprennent délicieusement, et c'est bien à

regret que nous nous voyons forcés, vers les deux heures de l'après-midi, de quitter les commissaires anglais. Ils nous font au dernier moment assister à une parade exécutée par les lanciers du Bengale, et nous les invitons à dîner pour le soir même, dans les kibitkas de la commission russe.

Pendant le déjeuner, le major Peacok me donne quelques détails intéressants sur la manière dont les officiers anglais sont traités par les Afghans et me dit entre autres choses qu'ils ne peuvent nullement circuler dans le pays sans une permission spéciale et une escorte donnée par l'Émir. Cette permission et cette escorte n'ont été accordées, jusqu'à présent, qu'aux officiers qui travaillent aux fortifications d'Hérat et aux membres de la commission de délimitation. De plus, l'Émir s'est toujours refusé à laisser installer des lignes télégraphiques ; aussi les commissaires sont-ils obligés, pour correspondre avec Londres, d'envoyer leurs dépêches par des cavaliers jusqu'à Méched, d'où seulement on peut les expédier par voie télégraphique en Angleterre. Plutôt, d'ailleurs, que de revenir par l'Afghanistan, où ils sont fort peu sûrs de ne pas être inquiétés en chemin, ces Messieurs ont demandé et obtenu du gouvernement russe l'autorisation de revenir par le chemin de fer transcaspien et le

Caucase, et il me semble qu'en comparaison de ce procédé fort galant, l'Émir est vraiment peu aimable pour un peuple qui dépense tant d'argent et remue tant de monde pour lui faire une frontière et lui construire des forteresses.

Après avoir descendu pendant quinze verstes la vallée du Mourgab, nous arrivons aux kibitkas où logent les commissaires russes. L'accueil qu'on nous y fait est aussi aimable et chaleureux qu'à la commission anglaise, mais nous sommes frappés tout d'abord de la différence qui existe entre les installations des commissions des deux pays. Les Anglais, entourés de trois cents soldats ou domestiques, avec leurs grandes tentes aménagées en logements séparés, ont tout le luxe, tout le confortable possible. Les Russes, au contraire, n'ayant qu'une escorte de vingt-cinq Cosaques du Caucase, habitent dans trois petites kibitkas, dont une est réservée comme salle commune. Les Cosaques couchent derrière, sous de petites tentes ou dans des huttes qu'ils se sont construites avec des roseaux, et sont seuls pour faire tout le service. Ce sont eux cependant qui avancent pendant que les autres reculent; ils viennent, en cette seule année, de faire un bond de vingt-cinq verstes plus au Sud le long du Mourgab, et je comprends que les populations de ce pays, quoique acceptant l'or des

uns, craignent surtout les baïonnettes des autres et soient plus frappées par la discipline et les vertus militaires des premiers que par le luxe des seconds.

A six heures et demie du soir, la commission anglaise arrive à cheval, escortée d'une vingtaine de lanciers, et nous nous mettons à table. Nous n'y sommes pas très nombreux, douze en tout, et cependant c'est un tel assemblage de langues et d'idiomes différents qu'on se croirait revenu à la tour de Babel. Alikhanoff parle alternativement russe, turcmène et quelque peu le français, avec le colonel Yate, qui, de son côté, nous adresse la parole tantôt en anglais, tantôt en allemand, pendant que Mourawiew, Schilling et les khans tékés parlent chacun leur langue. L'oreille est bizarrement frappée de ces sons, si différents et si mélangés qu'on parvient assez difficilement à se faire comprendre de celui qu'on a choisi comme interlocuteur. Cependant, c'est pour nous une vraie jouissance, après n'avoir vu depuis plus d'un mois que des Turcmènes peu civilisés, que de nous trouver tout à coup transportés au milieu d'une société composée d'officiers d'élite chargés d'une des missions les plus intéressantes, et qui, eux aussi, sont bien heureux, vivant dans la solitude, de trouver, ce qui ne leur est pas arrivé depuis

si longtemps, des voyageurs avec qui ils puissent parler de l'Europe, de ce qu'on y faisait, de ce qu'on y disait, à l'époque où ils en sont partis. Aussi, le nombre de toasts que nous nous portons est-il illimité, et nous sommes vraiment désolés, quand, après avoir assisté à des danses et écouté des chants cosaques, les commissaires anglais remontent à cheval pour regagner leur camp.

Nous passons une bonne nuit, dans une petite tente à double paroi, malgré qu'il gêle dehors à huit degrés, et le lendemain, après un déjeuner des plus cordiaux, où nous vidons, au centre de l'Asie! un nombre considérable de bouteilles de Rœderer, nous montons à cheval, escortés par la commission, pour continuer à descendre le Mourgab vers la ville de Pendeh. Après avoir cheminé pendant une dizaine de verstes, nous arrivons à hauteur de l'ancienne borne-frontière, qui, avant la pose de celle que nous avons vu bâtir, limitait les possessions russes de ce côté. Schilling, le neveu de Mengli-Khan, et quelques jeunes Turcmènes se lancent au galop de ce côté et, quelques instants après, descendus de cheval, ils réunissent leurs efforts et la jettent à terre. C'est sur les ruines de cette borne, après avoir bien vivement félicité les commissaires de leur si brillant succès, que nous leur disons adieu, et nous con-

tinuons seuls notre route vers le Nord, pendant que le capitaine Komaroff et ses deux aides redescendent vers le Sud.

La commission qu'ils composent, débris de la première commission, beaucoup plus nombreuse, a été chargée de reviser la frontière acceptée l'année dernière, pour en établir une nouvelle contenant tous les districts turcmènes qui avaient réclamé leur adjonction à la Russie. C'est ainsi que le nouveau tracé passe à mi-distance entre Kara-Tépé et le confluent du Yerra-Gek avec la Kouchka, puis il longe une crête montagneuse orientée de l'Ouest à l'Est jusqu'à sa rencontre avec le Kéchann, qu'il côtoie ensuite pendant une quarantaine de verstes, pour s'en détacher enfin et venir se terminer sur le Mourgab à hauteur de Karaoun-Kana. L'ancienne frontière au contraire descendait la Kouchka jusqu'à hauteur de Meyrouchak, qu'elle rejoignait directement sur le Mourgab; c'est donc plus de deux cents mille verstes carrées que la Russie vient d'acquérir par ce seul fait, et, sans coup férir, elle s'est avancée de vingt-cinq kilomètres dans la vallée du Mourgab. Ce fait surtout a pour elle une grande importance. D'abord, le gué qui se trouve juste en dessous de la borne frontière est le seul que l'on rencontre dans cette partie du Mourgab pen-

dant vingt à trente verstes, et on doit s'en servir pour se rendre de cet endroit au fort de Meyrouchak, situé sur la rive droite. De plus, et ceci principalement est à considérer, les eaux si fertiles du Mourgab, jadis parfaitement endiguées et bien dirigées dans l'intérieur du pays, ont besoin d'être captées de nouveau pour produire de meilleurs résultats en amenant dans les aouls la plus grande quantité de limon possible. Les digues, trop peu élevées et situées trop bas, en laissent perdre beaucoup, et c'est à peu près à hauteur de Karaoun-Kana qu'on devrait construire la première levée pour contenir les eaux du fleuve. Il en est de même pour ses principaux affluents, et c'est pourquoi la Russie a immensément gagné, en faisant un pas aussi considérable vers les sources de ces différents cours d'eau. Maîtresse incontestée de tout leur parcours, elle devra leur faire produire le maximum d'effet utile, par une juste répartition de leurs eaux, et pourra, par un système bien combiné d'écluses et de canaux, rendre à tous ces pays, si prodigieusement fertiles, leur ancienne splendeur.

Au point de vue militaire, ces vallées de rivière, qui sont les seules routes qu'on puisse suivre dans ces régions, ont aussi une importance capitale. Tandis que dans la steppe, privé d'eau

et sans ressources, un corps de troupe ne peut avancer qu'au prix de difficultés inouïes et en surmontant des obstacles incessants, il trouve le long des canaux, dans les aouls populeux qui existent sur leurs bords, toutes les provisions qui lui sont nécessaires, et peut sans peine faire avancer ses convois par les bons chemins en terre qui les relient entre eux.

C'est dans ces seuls motifs que réside la valeur d'une frontière dans ces contrées, car, entre les rivières, le pays, complètement aride et désolé, n'offre aucune ressource et n'a même aucun avenir. Aussi, ne s'est-on nullement occupé des quelques sentiers, existant parallèlement à l'ancien ou au nouveau tracé, qui s'enfoncent parfois de vingt-cinq, trente verstes, en Afghanistan, pour remonter bientôt après, en Turkestan, d'une quantité égale. De temps à autre, quand nous les suivions, nous voyions soit à droite, soit à gauche, une borne-frontière qui nous rappelait que nous sortions d'un État pour entrer dans l'autre; mais comme aucune troupe ne pourra s'en servir d'une façon efficace, et que la douane est encore inconnue de ces côtés, leur tracé, des plus capricieux, se prêtant mal à servir de frontière, on leur a préféré des points marquants, tels que sommets élevés, cols, etc., entre lesquels on a tracé des lignes

droites qui servent ainsi de limite aux deux pays.

La frontière ainsi constituée est donc essentiellement une frontière factice. Elle ne sera naturelle et rationnelle que le jour où la Russie possédera toutes les sources des rivières qui forment le Mourgab, et n'aura plus ainsi à craindre que l'État voisin puisse changer le régime ou le cours de ses eaux. La question fluviale étant la question vitale pour ces pays, il n'est que très naturel que cet Empire cherche à la régler d'une façon définitive en occupant toute la contrée jusqu'au Parapamis et aux montagnes du Darzab. C'est le but vers lequel il marche sûrement et à grands pas, et, malgré tous les efforts des Afghans, ce ne seront pas les commissions de délimitation qu'on enverra là-bas en permanence, qui pourront l'empêcher d'y parvenir.

CHAPITRE X

DESCENTE DU MOURGAB A PENDEH. — TRAVERSÉE DES AOULS. — SÉJOUR A PENDEH, TACHTA-BAZAR, UNE ANCIENNE VILLE DES PARSIS. — DÉPART DE PENDEH.

La route que nous prenons après avoir dit adieu aux membres de la commission russe suit le Mourgab dont la vallée s'élargit peu à peu et laisse à sa gauche la première digue, construite par Nadir-Schah, d'où partent plusieurs canaux qui arrosent le pays. La région dans laquelle nous nous trouvons, bien cultivée, est aussi extrêmement populeuse et, à chaque instant, nous traversons des aouls, dont les habitants, sortis de leurs kibitkas, attendent Alikhanoff sur le chemin pour le saluer. C'est dans ces occasions surtout que nous pouvons facilement nous rendre compte de l'influence que le colonel exerce sur les Turcmènes, et de la vénération qu'ils ont pour lui. Hommes de tout âge et de toute condition, vieillards et enfants, les uns à pied, les autres à cheval ou à âne, forment la haie le long de la route, quelques centai-

nes de pas avant l'entrée du village. Les plus anciens offrent, à lui d'abord, et à nous après, de grandes galettes de pain sur lesquelles se trouve placé un petit morceau de sel gemme ; nous cassons un petit bout de ce pain que nous frottons contre le sel, et nous y ajoutons quelquefois, dans les plus grandes bourgades, quelques pistaches ou quelques raisins secs qu'on nous tend sur des grands plats de cuivre. Puis les Turcomans poussent à la fois un long hourrah, et se rangent autour de nous pour écouter le colonel qui leur parle et les interroge sur leurs besoins, leurs réclamations, les impôts qu'ils ont payés, etc., etc. Ensuite, quand il a assez écouté leurs doléances et pris suffisamment de renseignements, nous nous remettons en marche, salués de nouveau par les vivats de tous, et nous traversons l'aoul où les femmes et les petites filles, à demi cachées par les kibitkas, nous regardent curieusement passer. Mais, hélas! bien rarement on en voit qui vaillent la peine de se retourner pour les considérer plus longtemps. Quand elles sont âgées, et dans ce pays elles le sont à trente ans, leur figure ridée n'a plus aucune forme; quand elles sont jeunes encore, malgré la petite calotte en argent qui leur couvre la tête et les trois ou quatre nattes graisseuses qui leur tombent dans le

dos, leur figure est toujours parfaitement insignifiante, lorsque des lèvres épatées, un nez retroussé, des yeux à peine ouverts ne la rendent pas horrible. Par ci, par là, une ou deux jeunes filles seulement font exception à la règle générale, et les autres n'en paraissent que plus repoussantes encore.

Au moment où nous allons arriver dans l'aoul où nous devons passer la nuit, le baron Schilling, voulant prendre un chemin de traverse pour visiter de plus près des ruines qui se trouvent le long du Mourgab, passe avec son cheval sur un pont qui s'effondre, et tombe avec sa monture dans un des canaux qui sillonnent la vallée. Cheval et cavalier roulent l'un sur l'autre et ne sont péniblement retirés qu'au bout de dix minutes par Casenave, aidé de quelques Turcmènes. Par un bonheur inespéré, le baron sort sain sauf de cet accident dans lequel il aurait dû se tuer vingt fois en tombant, ou être écrasé par sa monture ; il en est quitte pour une forte courbature qui lui dure cinq ou six jours, et son cheval n'est même pas endommagé.

Après avoir passé une excellente nuit dans de bonnes kibitkas, bien chauffées et couvertes de bons tapis par les soins du chef du village, nous partons au matin pour faire la dernière étape qui

nous sépare de Pendeh. De même que la veille, nous traversons continuellement des aouls considérables et nous y mangeons une telle quantité de pain et de sel que nous n'avons presque plus faim pour déjeuner. Partout, c'est la même réception enthousiaste, les même cris d'allégresse saluent l'arrivée du colonel, et, à voir l'admiration, la vénération avec laquelle tous ces Turcmènes le contemplent, on se rend compte bien vite que, sur une parole, un signe de lui, ils obéiraient avec joie, prêts à le suivre partout où il voudrait les mener. Les Afghans et les Persans de la frontière le savent si bien que, feignant d'ignorer que le colonel n'est que le délégué de l'Empereur pour lequel il a conquis toute cette région, ils n'appellent jamais autrement le Turkestan que le pays d'Alikhanoff, et il arrivait même continuellement aux hommes de notre escorte de dire, au moment où nous traversions la frontière : « tiens, nous sortons du pays d'Alikhanoff. » C'est que c'est en effet bien à lui d'abord qu'a appartenu ce pays et, s'il l'a pu donner sans coup férir à son souverain, si cette conquête pacifique, destinée à être d'un si grand rapport pour sa patrie, s'est faite aussi simplement et s'est maintenue sans difficulté, c'est bien grâce à son influence sur la population, à l'attachement, à la vénéra-

tion que tous ont pour lui. Aussi, s'il est un souhait qu'on puisse faire à ces contrées, c'est que la Russie l'y maintienne longtemps. Par sa connaissance approfondie de la langue, des habitudes du pays, des ressources et des besoins locaux, il est mieux à même que n'importe qui d'y développer rapidement le commerce et l'agriculture et d'en faire de nouveau, en un court espace de temps, une région aussi riche et aussi productive qu'elle l'était jadis.

Sur tout le parcours, nous voyons un nombre si considérable d'aigles, de vautours, de faucons, que nous nous demandons comment ces oiseaux de proie peuvent trouver assez de gibier pour se nourrir, quand, à un détour du Mourgab, nous en avons de suite l'explication. Il faut commencer par dire que presque personne, dans ces pays, n'a de fusil ; quelques Turcmènes seulement, armés de longues carabines dans le genre des fusils arabes, supportées à leur extrémité par une fourche montée au bout du canon qu'ils fichent en terre quand ils veulent tirer, vont chasser les antilopes ou les mouflons, mais sauf de très rares exceptions, ils ne tirent jamais sur le gibier d'eau qui pullule par ici. Aussi, nous trouvons-nous tout à coup en présence d'une bande de canards dont je ne peux évaluer le chiffre, même approximati-

vement, tant ils sont nombreux, qui remontent lentement le cour de la rivière. Sont-ils trois, quatre mille ? Je ne sais ; toujours est-il que Casenave et moi nous restons sur place, ébahis de voir cette masse serrée de palmipèdes, nageant entre les roseaux, sur huit, dix rangs de largeur et sur une longueur que nous ne pouvons apprécier. Au bout d'un certain temps, remis de notre émotion, nous prenons nos fusils et nous nous mettons à tirer dans le tas. Malheureusement, nous nous trouvons à plus de 80 mètres d'eux, et, quoique le plomb les couvre entièrement, nous ne faisons qu'un nombre de victimes peu considérable. Mais ce qui nous étonne encore bien plus que tout le reste, c'est, qu'ignorant du danger, les canards ne s'envolent pas ; nous sommes cinq à leur envoyer continuellement des décharges réitérées, et c'est à peine si, de temps à autre, ils daignent prendre leur vol pour raser l'eau pendant une centaine de mètres et se replonger ensuite dans la rivière. Nous nous trouvons certainement en présence d'une bande d'oiseaux qui n'a jamais été tirée, et, comme la largeur du fleuve et le manque de bateau nous empêchent d'aller chercher nos victimes, au bout d'un quart d'heure de ce spectacle si nouveau pour nous, nous nous voyons obligés de quitter cet

endroit, désolés de ne pas avoir un canot quelconque et deux heures à y passer. Nos canards français devraient bien prendre les mœurs de leurs congénères de l'Asie centrale ; je connais des gens qui, même en Sologne et en Camargue, désespérés de les voir toujours partir hors de portée, seraient bien heureux de ce changement d'habitudes. Continuellement d'ailleurs, soit à gauche du chemin que nous suivons, soit à droite, nous voyons, sur le Mourgab ou sur les étangs qui abondent de ce côté, des oies sauvages, des hérons et, sur les tours en terre, construites au bord des champs, des aigles blancs ou noirs et des faucons de la plus grande taille. Pour quelqu'un de vraiment chasseur, ce serait assurément un beau déplacement que de venir s'installer dans ce pays avec un canot démontable, quelques bons chiens et une grande provision de chevrotines et de double zéro. Malheureusement, cela n'est pas notre cas, et nous sommes obligés de quitter cette région privilégiée pour arriver dans la ville de Pendeh.

Cette expression n'est pas très exacte. Pendeh, ou pour l'appeler plus justement, comme les Russes, Tachta-Bazar, n'est pas à proprement parler une ville ; on n'y trouve encore que le logement du pristow, le colonel Tarkanoff, une caserne pour

une ssotnja de Cosaques, autour d'une fontaine, trente maisons formant une place circulaire et habitées par des marchands arméniens, et une centaine de kibitkas dans lesquelles vivent quelques familles turcmènes. Mais cette petite agglomération de maisons a déjà une assez grande importance commerciale. Placée au centre de nombreux aouls situés dans la vallée du Mourgab et dont quelques-uns comptent jusqu'à deux mille cinq cents habitants et trois cent mille moutons, cette petite ville va bientôt prendre un développement considérable. La laine et le coton qu'elle enverra à Merw, les nombreux articles d'importation russe qu'elle vendra à la population la feront croître d'une manière rapide et, depuis deux ans et demi qu'elle est fondée, les transactions qui s'y font ont déjà pris une telle extension que plus de quatre mille Turcmènes viennent une fois par semaine, le jour du marché, apporter leurs denrées et acheter des marchandises.

Au moment où nous y faisons notre entrée, tous les habitants des aouls environnants se sont réunis pour nous saluer et remplissent l'air de leurs cris. La place centrale, ornée à profusion de drapeaux russes et français (charmante attention du colonel Tarkanoff), est encombrée de monde et

c'est avec peine que nous pouvons nous y frayer un passage pour aller gagner notre logement chez le pristow où nous descendons tous afin de nous reposer quelque peu des fatigues des derniers jours.

Quelle joie de trouver enfin de quoi se rapproprier convenablement, et quelle bonne aubaine d'avoir, avec Schilling et Casenave, une chambre close de toute part, par où le vent n'entre plus en sifflant, et sur le parquet de laquelle nous pouvons étendre nos fourrures et nos tapis, sans avoir à faire balayer préalablement la neige ou la boue qui se trouvait généralement sous nos tentes ou nos kibitkas! De plus, un bureau télégraphique, reliant cette ville à Merw, vient d'être installé depuis peu de temps ; nous y courons et nous pouvons enfin expédier à nos parents, ce que nous n'avons pu faire depuis si longtemps, une dépêche pour les rassurer et leur donner de bonnes nouvelles de notre santé. Puis, nous rentrons dans la maison du pristow et, après un dîner rapidement expédié, nous nous couchons, comme les poules, au déclin du jour, pour pouvoir enfin passer une bonne nuit et enlever nos vêtements qui semblent à la longue s'être incrustés sur nous.

Le lendemain matin, nous expédions notre interprète, Jérôme, à Merw, pour chercher les let-

tres et les journaux qui nous y attendent, et nous lui donnons rendez-vous sur le Mourgab, à Sultan-Bend, où nous comptons nous arrêter en revenant, pour voir les travaux d'une nouvelle digue qu'on veut y bâtir. Puis, nous montons à cheval pour aller visiter, à quatre verstes de Pendeh, dans la montagne, une ancienne ville construite et habitée jadis par les Parsis, adorateurs du feu. Après avoir traversé à gué, et non sans peine, plusieurs canaux, nous arrivons au pied d'une muraille presque à pic, haute d'une centaine de mètres, et au sommet de laquelle nous apercevons quelques excavations circulaires qui sont les entrées de la ville souterraine que nous cherchons. Il nous faut descendre de cheval et, avec de grands efforts, nous gravissons des éboulis et des débris de rochers et franchissons ainsi la distance qui nous en sépare. Mais, peine inutile, quand nous sommes arrivés juste au pied de ces excavations, nous constatons que, faute d'une échelle, nous ne pouvons les atteindre, et nous continuons notre marche périlleuse au sommet des éboulis jusqu'à ce que nous nous trouvions enfin en présence d'une ouverture située assez bas pour que nous puissions y pénétrer. Nous allumons alors nos torches et nous nous engageons dans une sorte de long corridor central, sur lequel s'ouvrent, à

droite et à gauche, une vingtaine de chambres séparées. Chacune d'elles, donnant directement par une porte dans le corridor, possède en arrière une deuxième chambre, creusée comme la première dans le roc, et munie d'une sorte de puits qui la met en communication avec les étages supérieurs et inférieurs. La superficie de ces chambres est d'à peu près quatre mètres sur cinq et leur hauteur de trois mètres cinquante; néanmoins le sable fin, qui s'est, à la longue, accumulé sur le sol, produit une telle poussière, que nous ne parvenons à respirer que difficilement. L'obscurité est complète, et je plains les pauvres sectateurs de Zoroastre qui n'avaient pour logement que ces misérables terriers. Après avoir constaté que toutes les chambres sont absolument identiques, nous gravissons un petit escalier aux marches à demi détruites qui nous mène à un étage supérieur, complètement pareil à celui que nous venons de visiter. Une fenêtre placée au bout du corridor, conjointement avec deux ou trois cheminées ménagées dans le rocher, y donne tout juste assez d'air pour y pouvoir rester quelque temps. Puis, comme nous commençons à étouffer, et que quelques fissures qui s'aperçoivent au plafond ne nous donnent qu'une sécurité relative, nous sortons tant bien que mal de cette véritable tanière, et

sommes tout heureux de nous retrouver au grand jour. Pendant que, par un chemin heureusement plus facile qu'à l'aller, nous redescendons dans la vallée, nos djiguites nous montrent quelques objets ramassés pendant le parcours; ce sont des débris de verre irisé par le temps, ayant appartenu à des vases, une petite amphore en bronze et un chandelier en fer, le tout assez grossièrement travaillé. Les pauvres Parsis qui ont construit cette ville, chassés et persécutés par les autres peuplades, avaient été réduits à se loger ainsi dans les flancs de la montagne, et vraiment, je me figure avec peine l'existence qu'ils pouvaient mener dans ces cavernes sans air et sans lumière. Plus de cinquante rues superposées, pareilles à celle que nous avons visitée, existent aux environs, mais aucune fouille n'y a encore été faite, et il faut espérer que, d'ici peu, on commencera les travaux, car, s'il faut en croire les habitants du pays, on pourrait y faire de nombreuses et intéressantes découvertes, et trouver dans le sol un grand nombre de monnaies, médailles et ornements datant de cette époque si reculée.

En revenant à Pendeh, nous passons chez Gouzil-Khan qui habite dans l'aoul entourant la ville, et nous allons voir ses femmes confectionner des tapis. Accroupies par terre, trois d'entre elles pas-

sent entre les fils de la trame assujettie sur le sol les laines de couleur qui doivent former les dessins si fins de ces merveilleux tapis qui, même sur place, se vendent si cher, et, à chaque rangée gagnée en hauteur, elles frappent longuement avec un peigne en fer, pour aplatir et serrer les uns contre les autres les bouts de laine qu'elles coupent ensuite avec d'énormes ciseaux à la hauteur voulue.

Il est vraiment étonnant de voir ces femmes travailler de la sorte pendant huit, dix heures par jour, et de penser que, malgré ce labeur acharné, des tapis de quatre mètres sur trois demandent au minimun cinq, six mois pour être achevés. Aussi, les paye-t-on sur place six cents à sept cents roubles, et on fait cependant encore une bonne acquisition, car, inusables, ils durent éternellement, et sont par leur moelleux, leur velouté et la richesse de leur coloris, à cent pieds au-dessus des autres tapis de l'Asie, ceux de Perse exceptés.

Le lendemain, après avoir rendu la justice pendant plus de cinq heures, le colonel nous emmène dans la ville où tous les marchands se sont réunis pour nous offrir un grand banquet. Avant d'entrer dans la maison que Gouzil-Khan s'est fait bâtir sur la place et où nous devons déjeuner,

nous faisons un tour au bazar. Comme c'est jour de marché, plus de quatre mille Turcmènes des environs sont venus faire leurs emplettes, et nous avons peine à avancer au milieu de leur foule compacte. Les Arméniens, qui ont établi des boutiques à Tachta-Bazar, vendent aux habitants du pays des cotonnades aux couleurs voyantes, des bottes en cuir de Russie, des fouets, des bonnets en peau de mouton, ainsi que des conserves, du vin du Caucase et du vodki. Les marchands indigènes, installés par terre, débitent de l'indigo, de la laine, des mors, des brides, des selles de fabrication turcmène, et surtout une énorme quantité de figues, de raisins secs, d'amandes, de pistaches et de safran. Souvent, le vendeur et l'acheteur, accroupis, l'un devant l'autre, discutent longuement le prix des denrées, et, de temps à autre, passent au milieu d'eux sans les déranger des caravanes de dix, douze chameaux, chargés de bois ou de tapis, qui glissent silencieusement au travers de cette foule si compacte. Les chevaux, abandonnés en liberté, restent dans la steppe aux environs de la ville, et les Turcmènes, une fois leurs achats terminés, se pressent autour d'une sorte de restaurant où cuit, dans d'énormes marmites, le pilaf traditionnel, pendant que de longues brochettes de chichlik, emmanchées sur des tringles d'a-

cier, rôtissent au-dessus de charbons ardents.

Après avoir longuement examiné et reconnu la bonne qualité des marchandises, Alikhanoff nous emmène dans la salle du banquet. Tous les marchands arméniens, tous les khans du pays sont réunis autour de nous, et, après une sakouska qui aurait déjà suffi à nous rassasier, nous nous asseyons à table où nous sommes forcés de goûter à un nombre de plats illimité. Malheureusement, comme tout le monde tient à placer son toast et son petit discours, pendant trois heures de temps, nous sommes obligés d'absorber une quantité incommensurable de verres de Moukransky et de Kakhétie noir, agrémentés de vin de Samarcande. Aussi, sortons-nous de ce repas pantagruélique complètement brisés, et nous n'avons d'autres ressources, pour terminer la journée, que d'aller nous reposer chez nous, où de jeunes Cosaques viennent, après dîner, chanter et danser. Nous aimons beaucoup ces danses si gracieuses dans lesquelles les Caucasiens excellent; la lesghienne nous plaît surtout infiniment, avec ses mouvements si vifs et si rapides, son rythme entraînant, et, à la fin de la soirée, tout le monde se met de la partie. Alikhanoff lui-même esquisse quelques pas, et deux sous-officiers, excités par nos compliments, se mettent à danser

en tenant sous leurs yeux la pointe de deux kindjals. C'est vraiment effrayant à voir. Le moindre faux mouvement, le moindre heurt les aveuglerait, et cependant ils ne dansent qu'avec plus de furie et ne s'arrêtent que lorsque leurs jambes épuisées refusent tout service.

Pour notre dernière journée à Pendeh, nous allons déjeuner chez Gouzil-Khan. Le menu, toujours le même, commence, à la longue, à nous paraître un peu fastidieux, mais il est heureusement agrémenté par un petit concert que nous donnent deux guitaristes dont l'un surtout est vraiment assez bon. Puis, après une longue promenade dans l'aoul, nous rentrons faire nos paquets et nous préparer à quitter la ville. Nous en emportons une bonne impression, atténuée cependant par l'aspect horrible qu'offrent, sur la figure de la plupart des habitants, de gros boutons, appelés « boutons de Pendeh ». L'eau du Mourgab, quoique bien claire et bien belle en cet endroit, entraîne dans l'intérieur du corps une espèce particulière de petits animaux, analogues comme aspect au rechta de Bokhara, mais plus petits que lui, qui, après être restés un certain temps sous la peau à l'état de larves, arrivent à terme, cinq ou six mois après leur introduction dans l'organisme, et s'y développent au même endroit en y

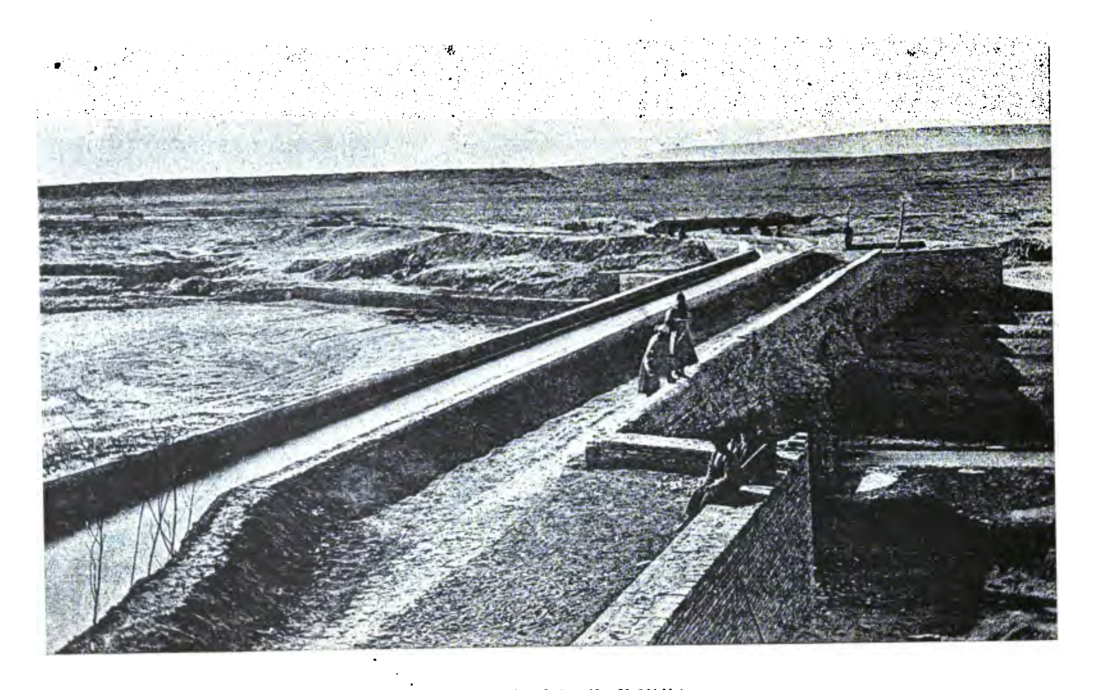
amenant une grande inflammation et en y faisant surgir un énorme bouton. On n'a encore trouvé aucun moyen de se débarrasser de ces microbes, et, quand le bouton est formé, le meilleur remède consiste à le laisser durcir et sécher de lui-même, ce qui dure parfois plus d'un an. De la sorte, la peau redevient après telle qu'elle était avant ; si l'on emploie, au contraire, des fondants, ou qu'on ouvre la plaie d'un coup de bistouri, on conserve pour toujours une horrible cicatrice. Bien peu d'habitants échappent à ce mal désagréable et le seul moyen de l'éviter, surtout par les grandes chaleurs, est de ne se servir jamais que d'eau préalablement bouillie, ce qui suffit à détruire les germes malsains qu'elle contient.

Le trente et un décembre, après avoir empaqueté nos affaires que nous chargeons sur une araba du pays, sorte de voiture juchée sur deux roues de deux mètres cinquante à trois mètres de diamètre et attelée d'un seul cheval, nous abandonnons nos chameaux et notre caravane, qui ne nous sont plus d'aucune utilité, et nous nous mettons en route pour continuer à descendre le Mourgab dans la direction de Sultan-Bend. Au sortir de la ville, la vallée s'élargit davantage; partout, nous sommes environnés de champs cultivés et nous traversons sans cesse de populeux

aouls qui nous reçoivent toujours d'une manière aussi enthousiaste. Les habitants de cette région sont beaucoup mieux habillés et montés sur de bien plus jolis chevaux que ceux que nous avons vus jusqu'à présent. C'est que nous sommes au centre de la production de la laine en Turkestan et que les immenses troupeaux de moutons que possèdent les Turcmènes de cette contrée sont pour eux une source de gros revenus. La laine, coupée généralement dans la steppe, là où sont les moutons, est amenée dans les villages à dos de chameau; on l'y décrasse et on la met en ballots, puis elle est expédiée de la même manière sur Merw ou Askabad et, de là, en Russie ou au Caucase.

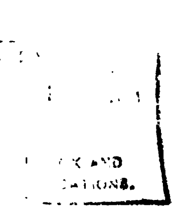
Le soir, à dîner, nous fêtons la nouvelle année en offrant aux khans turcmènes quelques bouteilles d'une bonne eau-de-vie que nous avons emportée avec nous. Quoique déjà un peu habitués au vodki, ils ne peuvent supporter cette liqueur plus forte et font, en la buvant, des grimaces horribles qui ont le don, d'ailleurs, d'exciter non seulement notre hilarité, mais la leur. Puis, comme tous les gamins de l'aoul où sont placées nos kibitkas se sont rassemblés autour de nous pour nous regarder manger, nous leur lançons, pour nous en débarrasser, quelques kopecks, et

les voyons immédiatement nous quitter pour chercher à s'en emparer en se roulant tous ensemble dans la poussière pendant le restant de la soirée. Après une bonne nuit passée dans cet aoul, où nous sommes installés comme de véritables Turcmènes au milieu des poules, des moutons, des chiens, des chevaux et des chameaux, le premier janvier, de bonne heure, nous montons à cheval et nous partons pour aller visiter le champ de bataille de la Kouchka.



PONT SUR LA KOUCHKA

OU EUT LIEU L'ENGAGEMENT DE 1884.



CHAPITRE XI

LE CHAMP DE BATAILLE DE LA KOUCHKA. — EN TARANTASS JUSQU'A SARIASIS, PUIS DE SARIASIS A KAZILI-BEND. — A CHEVAL DE KAZILI-BEND A SULTAN-BEND. — SULTAN-BEND : LA DIGUE DE L'EMPEREUR. — JOLATHAN. — RETOUR A MERW. — DE MERW A TCHARDJOUÏ.

Après deux heures de marche sur la rive gauche du Mourgab, nous arrivons au confluent de la Kouchka avec cette rivière, à l'endroit où se trouve le pont-aqueduc devenu célèbre dans ces contrées depuis la rencontre qui y eut lieu entre les Russes et les Afghans, il y a quatre ans. Ces derniers, mécontents de voir les aouls de Pendeh échapper à leur domination et surtout à leurs incessantes rapines, surexcités de plus par la présence du général anglais Lumsden sur leur territoire avec une forte escorte militaire, réunirent cinq à six mille hommes et envahirent le pays. Le général Komaroff, gouverneur général de la province, renseigné par Alikhanoff qui commandait l'avant-garde, composée d'un régiment de Cosaques et de trois cents Turcmènes, remonta le

Mourgab avec deux bataillons de chasseurs, pour repousser l'envahisseur. A l'approche des Russes, les Afghans, dirigés d'une manière occulte par le colonel anglais Yate, s'établirent au confluent des deux rivières, dans une superbe position. Leur ligne de bataille, appuyée à droite et à gauche à de hautes collines, sur lesquelles ils avaient eu le temps de construire des redoutes armées de canons de fabrication anglaise, de plus, défendue en avant par la Kouchka débordée, se composait de deux crêtes parallèles étagées de telle sorte que, même après avoir perdu la première, ils pouvaient empêcher l'assaillant de s'y maintenir et gardaient, derrière la seconde, une ligne de retraite assurée. Pour arriver jusqu'à eux et traverser la Kouchka, les Russes n'avaient qu'un seul pont, rendu plus étroit encore par le passage d'un canal qui en occupait la moitié sur toute sa longueur. Si les Afghans, fort bien conseillés par le colonel anglais, étaient restés dans ces positions et y eussent attendu l'attaque de leurs adversaires, ceux-ci, manquant déjà de vivres et de munitions, n'auraient probablement pas osé s'avancer ou auraient certainement subi, au moment décisif, des pertes considérables. Au lieu de cela, agissant d'une façon stupide, ils passèrent la Kouchka et établirent de l'autre côté de la rivière une avant-ligne

composée de tranchées et de canaux mis en état de défense et s'appuyant sur une redoute, située à gauche, armée de quatre canons. Le résultat de cette faute ne se fit pas attendre. Le général Komaroff, envoyant un bataillon sur la gauche pour tourner l'ennemi par les hauteurs qui bordent le Mourgab, commençait avec l'autre une attaque de front. Mais, au même moment, Alikhanoff, avec tous ses cavaliers, passant au grand galop derrière la colline qui formait l'extrême gauche des ennemis, les chargeait sur leurs derrières. Pris d'une panique terrible, les Afghans s'enfuirent en désordre, se pressant, s'écrasant pour parvenir à franchir la Kouchka sur le pont qui était leur seul passage. Les Cosaques, mettant pied à terre, et le bataillon qui était déployé, profitaient de cet instant, pour exécuter, sur cette masse d'hommes engagés dans cet étroit défilé, une succession de feux rapides qui y causaient d'effrayants ravages. Puis, pendant que les chasseurs, poursuivant les fuyards à la baïonnette, passaient le pont à leur tour et s'établissaient en face des positions sur lesquelles les Afghans essayaient de se reformer à la hâte, Alikhanoff, par un coup de maître, faisait franchir à sa cavalerie, malgré le danger, moitié à gué, moitié à la nage, la Kouchka débordée, et tournait la gauche ennemie sur laquelle il se jetait avec furie.

Décimés au centre par les balles des chasseurs, écrasés à gauche par les cavaliers cosaques et turcmènes qui, gravissant avec leurs chevaux les talus des retranchements, en sabraient les défenseurs, les Afghans ne purent même pas faire un simulacre de résistance et leur déroute fut complète. Poursuivis vigoureusement par la cavalerie, ils abandonnèrent tout et leur camp fut mis au pillage. On y trouva une foule d'objets appartenant à des officiers anglais, entre autres, une superbe paire de bottes vernies qu'Alikhanoff se fit un malin plaisir de renvoyer le soir même au colonel anglais, qui s'était vu entraîner, dans la défaite des Afghans, à une vingtaine de verstes plus au Sud.

Pendant toute la durée de l'action, le troisième bataillon de chasseurs, celui qui avait été envoyé sur la gauche, n'avait pas paru ; il s'était perdu dans la montagne, et c'est avec un seul bataillon, quelques Cosaques et quelques Turcmènes, que le général Komaroff et, surtout, le colonel Alikhanoff remportèrent la victoire. L'Empereur, pour bien marquer aux yeux de l'Europe qu'il avait complètement approuvé, en cette circonstance, la conduite du gouverneur général, lui donna un sabre d'honneur enrichi de brillants, et Alikhanoff obtint la croix d'officier de l'ordre de Saint-Georges, dont il avait déjà la croix de soldat.

Bien des personnes se sont étonnées qu'à ce moment les troupes victorieuses n'aient pas continué leur marche en avant et fait payer plus cher encore à l'Émir, en s'emparant d'Hérat, la mauvaise foi qu'il avait montrée en envoyant son armée sur le territoire turcoman. La chose était facile; la ville, complètement dégarnie de troupes (il y restait à peine quatre cents soldats), ne pouvait offrir aucune résistance, et les chemins en étaient ouverts; mais d'abord l'Empereur, craignant des complications plus graves avec l'Angleterre, envoya au général Komaroff l'ordre formel de s'arrêter dans sa marche en avant et, de plus, la petite colonne expéditionnaire manquait déjà de vivres et de munitions. Le convoi n'avait plus que six jours de pain et les Cosaques, qui, pendant les feux rapides de la veille, avaient tiré chacun cent vingt cartouches, n'en avaient plus que vingt, ce qui était vraiment insuffisant pour aller de l'avant. Aussi, la colonne, s'arrêtant sur place, y passa quelques jours et les bataillons regagnèrent ensuite leurs garnisons respectives, pendant que les Turcmènes auxiliaires qui s'étaient si bien conduits recevaient des décorations russes et des médailles, suivant leur courage et leurs exploits.

Pendant que nous considérons le champ de bataille, on prépare notre déjeuner d'adieu aux ha-

bitants de Pendeh, qui, le pristow en tête, nous ont accompagnés jusqu'ici. La manière vraiment remarquable dont il administre cette région vaut au colonel Tarkhanoff les compliments les plus flatteurs d'Alikhanoff et, après avoir serré la main et dit adieu à tous les khans turcmènes : Mengli-Khan, son neveu, Maollah-Sat, Gouzil-Khan, etc., qui ont vécu avec nous depuis un mois, nous montons dans les deux tarantass qui sont venus nous attendre, et nous prenons la route qui descend vers Merw en suivant la rive gauche du Mourgab. Alikhanoff et Schilling sont dans une voiture, Casenave et moi dans l'autre, et nous commençons à nous habituer à ce mode de locomotion. Avec nos pelisses, nos couvertures, nos gourgines, nous organisons une sorte de coussin sur lequel nous arrivons, non seulement à nous tenir en équilibre, mais encore à dormir quand nous sommes fatigués, malgré les cahots incessants de la voiture, qui, tantôt tombe dans une profonde ornière, tantôt saute un fossé, descend un talus à pic, ou s'arrête net dans le sable.

A la tombée de la nuit, nous arrivons à Sariasis, première garnison importante des Russes dans la vallée du Mourgab (le fort de Meyrouchak n'est habité que par une compagnie). Le colonel qui commande le bataillon de chasseurs qui y tient

garnison est malheureusement absent ; néanmoins, il a donné l'ordre de nous ouvrir sa maison et nous y passons une exellente nuit, puis, le lendemain matin, nous remontons en troïka et continuons à longer le Mourgab. Nous traversons, après une vingtaine de verstes, le poste militaire d'Iman-Baba, où se trouvent installées une compagnie de chasseurs et une ssotnja de Cosaques, et, à cinq heures du soir, nous arrivons en face de Kazili-Bend, à un gué du Mourgab, où nous trouvons le pristow de Jolathan, Saryk-Khan, et une nouvelle escorte de Turcmènes qui nous attendent avec de superbes chevaux. Nous nous en servons pour traverser la rivière, et bientôt nous sommes installés au milieu de l'aoul dans d'excellentes kibitkas situées juste à l'endroit où le Mourgab déverse, par une cascade ravissante, une partie de ses eaux qui forment le canal de Jolathan et fertilisent toute cette contrée.

A peine descendus de cheval, nous trouvons notre interprète de retour de Merw, qui nous apporte les dépêches, lettres et journaux que nous n'avons pu recevoir depuis six semaines. C'est la première fois que nous sommes restés aussi longtemps sans nouvelles des nôtres et, jusqu'à une heure avancée de la nuit, nous ne faisons,

Casenave et moi, que dépouiller notre courrier. Toutes les nouvelles que nous avons reçues sont excellentes; aussi, quand, le deux janvier au matin, nous montons à cheval pour nous rendre à Sultan-Bend par la rive droite de la rivière, sommes-nous complètement heureux. D'ailleurs, tout ce qui nous entoure contribue à nous procurer des sensations agréables : les chevaux qu'on nous a donnés, fort beaux et ornés d'énormes colliers en plaques d'argent, sont excellents ; le pays, aussi curieux que possible, abonde en ruines du plus pittoresque aspect, et le Mourgab, que nous suivons de près, encaissé entre deux berges escarpées, hautes de vingt à vingt-cinq mètres, franchit, en écumant, les étroits passages et les cascades qui abondent dans cette partie de son cours. Une battue aux antilopes, que nous organisons avec les Turcmènes de l'escorte, ne nous donne malheureusement que peu de résultat, la grande majorité de ces animaux parvenant à forcer la ligne des rabatteurs, et, à trois heures et demie du soir, nous arrivons à Sultan-Bend où nous descendons dans la maison que M. Poklewski a fait bâtir pour s'y loger, ainsi que son fils, qui commande le détachement de sapeurs du génie, et les ingénieurs topographes et hydrographes qu'il emploie actuellement.

Nous sommes reçus de la façon la plus charmante, et, après avoir dormi dans des lits, la première fois depuis notre départ de Merw, nous allons visiter la place où se construira la nouvelle digue bâtie par ordre de l'Empereur. Comme je l'ai expliqué précédemment, la richesse du pays dépend, avant tout, du volume d'eau qu'on peut lui fournir, et le limon si fertile qui compose partout le sol de la région ne produit ses merveilleuses récoltes qu'à condition d'être inondé deux fois par an. Aussi, les digues actuelles étant très insuffisantes, l'Empereur a jugé que, non seulement pour augmenter la valeur des terres des habitants, mais aussi pour pouvoir faire cultiver les siennes, il était nécessaire de faire élever un nouveau barrage. On a choisi pour cela l'emplacement d'une ancienne digue construite par un sultan arabe (d'où son nom de Sultan-Bend : digue du Sultan), d'où partaient les différents canaux qui arrosaient l'oasis de Merw. Près de quatre cent mille hectares de terre étaient irrigués à cette époque ; actuellement, il n'y en a pas plus de quatre-vingt-dix mille ; aussi, la nouvelle digue est-elle destinée à augmenter considérablement la superficie des terres pouvant être inondées, et doit la porter, au moins, à six cent mille hectares. Rien n'est plus simple que les

moyens employés. Une digue en béton, de dix-huit mètres de hauteur, formant déversoir, barrera complètement le cours de la rivière entre ses deux berges. Ses eaux, ainsi refoulées, formeront alors un vaste lac de cent cinquante hectares environ de superficie, où seront placées, à une hauteur exactement calculée d'avance, quatre écluses, leur permettant de se répandre dans de grands canaux qui les porteront à l'intérieur du pays. Des dragues spéciales, inventées par M. Poklewski, remuant continuellement les eaux du lac, ne permettront pas au limon de se déposer, et la poussée, au moment de l'ouverture des écluses, étant plus forte encore que ne l'est le courant actuel, il ne pourra s'en perdre qu'une quantité insignifiante au fond des canaux. Ceux-ci, coupés aussi d'écluses dans leurs parcours et maintenus à une pente constante, se diviseront peu à peu en canaux de plus en plus petits, qui apporteront aux Turcomans, bien au delà de Merw, la fertilité et la richesse. S'il survient une crue, la hauteur de la digue étant calculée bien au-dessus du niveau habituel de la rivière, il ne passera jamais qu'une quantité d'eau relativement insignifiante. Le lac seul croîtra dans des proportions considérables, mais ceci sans conséquences, puisqu'il sera enserré entre les collines qui,

bordant le Mourgab à droite et à gauche à une distance de plusieurs verstes, se réunissent justement en ce point pour ne laisser subsister qu'un étroit défilé justement barré par la digue. Le peu d'eau qui passera au-dessus du déversoir tombera dans l'ancien lit de la rivière et, endigué par le fait même entre ses berges, ne pourra faire au pays le tort considérable que lui fit l'inondation d'il y a deux ans, qui faillit emporter la nouvelle ville de Merw et détruire, à ses débuts, la belle œuvre d'Alikhanoff. De petites digues, construites seulement en fascines et en sacs à terre, parce qu'elles n'auront à supporter qu'une poussée minime, barreront ceux des anciens canaux dont on ne voudra plus se servir, et toutes les autres constructions (digues ou écluses) seront bâties en béton fait et damé sur place. D'ici deux ans, l'ensemble de ce travail, dirigé par un homme aussi compétent que M. Poklewski, sera terminé, et chaque aoul, chaque hameau, chaque propriétaire même, sachant exactement les époques de l'année où il pourra arroser ses terres, la superficie des champs arables étant de plus presque décuplée, le pays tout entier se couvrira de merveilleuses récoltes, et le marché de Merw pourra envoyer en Russie et au Caucase une immense quantité d'excellent coton qui, n'ayant rien coûté à produire et n'étant

soumis à aucun droit, pourra se vendre à des prix vraiment extraordinaires de bon marché. Déjà, les quelques personnes qui, par permission spéciale et sur une petite étendue, en ont pu commencer la culture, ont eu, l'année dernière, deux cents roubles de bénéfice net par hectare, après y avoir seulement dépensé cent roubles pour l'ensemencement, les soins et la récolte. Dans peu de temps, six cent mille hectares, dont les deux tiers au moins appartiennent à l'Empereur, donneront de semblables revenus, et c'est alors qu'on commencera à construire, pour le Tendjend, l'Atrek et même l'Amou-Daria, les mêmes endiguements et les mêmes écluses, ce qui rendra bientôt à tout ce pays son ancienne splendeur et en fera la plus riche province de l'Empire.

Après avoir passé à Sultan-Bend deux bonnes journées pendant lesquelles nous sommes bien vivement intéressés par les plans de détail que nous montrent les ingénieurs et les explications qu'ils veulent bien nous donner, nous remontons à cheval et nous nous dirigeons vers la station de poste la plus voisine pour y trouver les troïkas qui nous attendent et doivent nous mener à Jolathan. Arrivés à l'aoul qui entoure la maison de poste, nous entrons pour déjeuner dans les kibitkas du fils du khan de Pendeh, tué à la bataille de la

Kouchka, et voyons tout à coup, au milieu du repas, la figure du fils de M. Poklewski devenir toute jaune, puis ses traits se tirer, ses mains, ses pieds trembler, et bientôt nous sommes obligés de le coucher dans une tente voisine, en proie à un violent accès de fièvre. Demain ou après-demain, ce sera passé, et il pourra, bien portant, rejoindre son poste; mais néanmoins, ce spectacle nous a vivement impressionnés et nous ne pouvons nous empêcher de plaindre bien sincèrement ce jeune homme qui, comme la presque totalité des Européens habitant ce pays, empoisonné par les miasmes délétères que le soleil fait, pendant l'été, sortir de tous les marais et de toutes les rivières de cette région, sera, sa vie durant, soumis à de pareilles crises, si l'une d'entre elles, plus forte, ne l'emporte pas avant qu'il ait quitté le Turkestan.

Nos tarantass n'étant pas encore arrivés, nous continuons notre route à cheval, et, après avoir traversé des aouls fort populeux, dont les habitants nous font toujours une réception aussi enthousiaste, nous arrivons à Jolathan, où nous descendons chez le pristow. Homme intelligent et pratique, il s'est fait bâtir la maison la plus confortable que nous ayons vue dans toute l'Asie centrale. Un corps de logis, composé de cinq grandes pièces au rez-de-chaussée, contient les appar-

tements de réception; à côté, une autre construction, lui servant de gynécée, renferme les appartements plus intimes, et derrière s'étendent de grandes dépendances, abritant les chevaux, les voitures, ainsi que les provisions qui viennent de Merw. Une vaste piscine, ombragée par des platanes, et une autre plus petite, construite dans l'intérieur de la maison, permettent, l'été. de se rafraîchir des brûlantes ardeurs du soleil, pendant que s'élève une tour, haute de quinze mètres, sur laquelle on couchera pendant les chaleurs, afin d'éviter les moustiques, véritable fléau du pays, mais qui ne montent pas à cette hauteur.

Après dîner, malgré quelques difficultés suggérées par le pristow qui veut nous garder, les voitures étant prêtes, nous partons pour Merw. Mais, à la dernière station, avant de traverser les marais, nous ne trouvons plus de chevaux et nous sommes encore forcés d'attendre jusqu'à une heure du matin. Enfin, nous pouvons partir, et c'est avec un véritable plaisir qu'à trois heures et demie nous rentrons à l'hôtel du Caucase où nous retrouvons nos chambres et nos malles dans l'état où nous les avons laissées, et y arrivons sains et saufs, après une si longue pérégrination dans des contrées dangereuses et peu explorées.

Avant de partir pour Tchardjouï, où le général

Annenkoff a l'amabilité de nous attendre, nous passons encore quelques jours à Merw, pour nous reposer et nous refaire un peu aux habitudes européennes. Il y en a quelques-unes que nous avons complètement oubliées, entre autres, celle de nous asseoir pour manger. Depuis plus d'un mois que nous ne prenons jamais nos repas autrement que couchés sur nos tapis, nous y sommes si bien habitués que la première fois que nous mangeons assis sur des chaises, nous sommes tout gênés et mal à notre aise. Nos habits nous étonnent bien un peu aussi ; mais, au bout de deux jours, nous sommes complètement reposés et rentrés dans nos habitudes, aussi en profitons-nous pour faire dans la ville nos dernières visites. L'avant-veille du jour où nous devons prendre le train, nous nous rendons à un bal costumé qui se donne dans un hôtel de la ville, et nous y sommes témoins d'un fait qui donne bien une idée des mœurs des habitants du pays.

Pendant que nous soupons tranquillement dans un grand salon, loué pour nous d'avance, entrent plusieurs officiers cosaques de la garnison, déjà quelque peu éméchés par la fête, qui, nous voyant en habits civils et nous prenant pour quelques voyageurs ou quelques marchands, imaginent de nous faire quitter la salle pour en profiter. Ils y font venir

successivement un trompette, puis un tambour, et leur ordonnent de sonner et de battre sans s'arrêter. Au moins aussi habitués que ces Messieurs à pareille musique, nous écoutons sans sourciller et blâmons même le tambour qui s'acquitte mollement de sa tâche. Les officiers Cosaques commencent à hésiter et paraissent étonnés que de simples commerçants, dans un pays où les désirs des militaires sont des ordres, s'obstinent à rester si longtemps. Ils nous dépêchent alors leur chef de musique qui nous demande en allemand qui nous sommes et si nous avons loué le salon. Quand nous lui répondons que nous sommes officiers français et que, comme tels, nous serons toujours heureux de voir dans l'endroit où nous nous trouvons des officiers russes, leur attitude change immédiatement. Ils se confondent en excuses pour le petit charivari qu'ils nous ont offert, font venir leur musique qui nous régale de ses plus beaux airs, nous portent en triomphe, nous font souper de nouveau, dansent devant nous, font mille folies, et nous donnent finalement une si jolie fête que ce n'est qu'à huit heures du matin qu'ils nous reconduisent, musique en tête, à notre hôtel.

Nos dernières heures sont occupées par une visite que nous faisons à Alikhanoff, revenu seu-

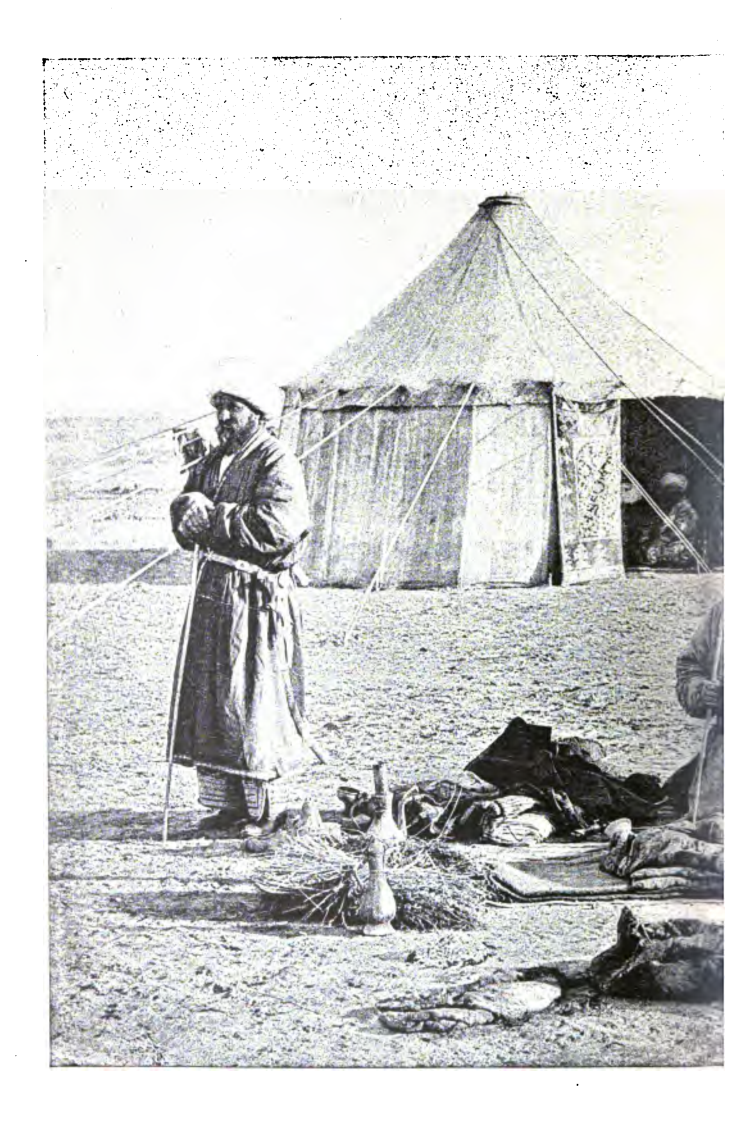
lement depuis quelques heures de Jolathan. Il met le comble à ses gracieusetés pour nous, en nous donnant des lettres destinées à nous faire voir l'Émir de Bokhara, et, le onze janvier au soir, accompagnés bien aimablement jusqu'à la gare par le colonel, Mourawiew, Schilling, Denisoff, etc., nous montons dans le train qui nous emporte vers Tchardjouï, où nous devons arriver dans la matinée.

Les soldats russes qui font le service du chemin de fer, habitués à chauffer les wagons en Russie, nous font presque étouffer pendant la nuit, en allumant dans les deux poëles du nôtre un feu d'enfer, et nous sommes obligés de sortir pour pouvoir respirer. De la passerelle, sur laquelle nous nous installons, nous voyons défiler tout le pays, qui ne commence d'ailleurs à être intéressant qu'en arrivant dans l'oasis de Tchardjouï. Auparavant, on traverse d'abord la steppe, puis trente verstes de sables mouvants, qui n'ont pu être franchis, lors de la construction du chemin de fer, qu'avec la plus grande difficulté; immédiatement à leur sortie, le pays prend un aspect fertile et bien cultivé. De grands arbres, réunis généralement par groupes, forment de petites futaies qui réjouissent nos yeux privés de ce spectacle depuis le Caucase, et le nombre considérable

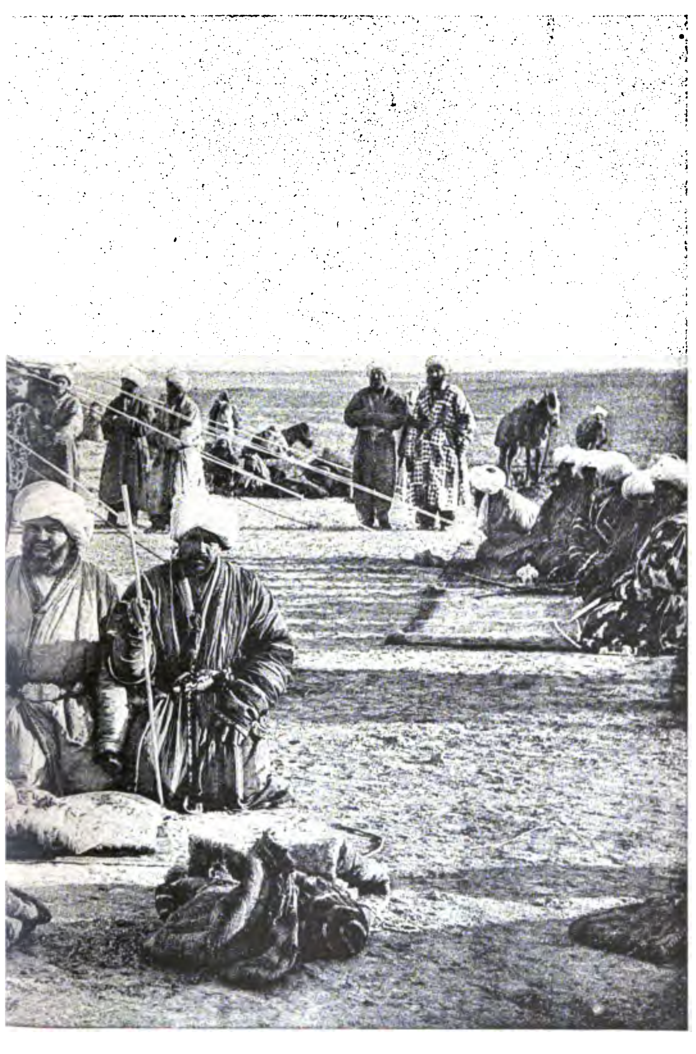
de caravanes, d'hommes à cheval ou à âne, et d'arabas qui circulent dans la région témoignent de sa richesse.

Nous sommes sur le territoire du khanat de Bokhara, dont la première grande ville est Tchardjouï, que nous laissons à quelques kilomètres à droite. Bientôt, nous débarquons, malheureusement par un bien mauvais temps et une boue épouvantable, dans la nouvelle gare de la ville russe de Tchardjouï, bâtie à neuf verstes de la ville bokhariote et fondée par le général Annenkoff. C'est là qu'il a habité, ainsi que ses officiers et soldats, pendant toute la durée de la construction du pont qui traverse l'Amou-Daria.

Le général nous a envoyé chercher à la gare par un de ses neveux, M. Starlypine, homme charmant, fils du général commandant le corps d'armée de Moscou et venu ici pour un an. Nous descendons chez lui et, au bout de quelques instants, nous nous rendons à la maison du général pour lui annoncer nous-mêmes notre heureuse arrivée et lui présenter nos respects.



BOKHARIOTES



Chapitre XII.

EN VOYAGE.

CHAPITRE XII

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES. — HISTORIQUE DES PROGRÈS DES RUSSES DANS L'ASIE CENTRALE. — CONQUÊTE DE KHIVA, DU TURKESTAN, D'ASKABAD, DE MERW.—IMPORTANCE DE CES PROVINCES AU POINT DE VUE COMMERCIAL ET MILITAIRE — LEURS FRONTIÈRES. — LA LUTTE FUTURE.

Avant de parler du charmant accueil que nous réservait le fameux constructeur du chemin de fer transcaspien, je voudrais résumer en quelques pages les impressions que nous a laissées le voyage que nous venons de faire sur la frontière et exposer brièvement le résultat des nombreuses conversations que nous avons eues avec des hommes qui, comme le général Komaroff, Alikhanoff et le colonel Tarkanoff, sont mieux à même que qui que ce soit pour connaître ces pays.

Mais, pour mieux juger l'état actuel de ces régions, jetons d'abord un coup d'œil en arrière et repassons sommairement la suite ininterrompue

des campagnes et des victoires des Russes en Asie centrale (1).

C'est avec une régularité parfaite, un ensemble merveilleux, que leurs généraux se sont avancés peu à peu jusqu'aux frontières de l'Afghanistan, s'assimilant, avec un rare talent, les peuplades conquises. On reste vraiment stupéfait en considérant avec quelle rapidité ces hordes féroces et indomptées se sont laissé asservir et englober dans l'empire du Tzar blanc. Aussi comprend-t-on qu'à l'aspect de la mince bande de terrain qui sépare maintenant la Russie de l'Angleterre, bien des personnes s'effrayent et craignent, dans un avenir rapproché, une collision terrible.

Ce fut par le Nord et en s'emparant du Turkestan que les Russes entrèrent d'abord dans l'Asie centrale. Leur première expédition n'y fut pas heureuse : le prince Tcherkasky, chargé par Pierre le Grand, en 1717, de chercher une route menant aux Indcs, fut massacré avec toute sa colonne par l'armée khivaine, après avoir été égaré dans le désert et abusé par de fallacieuses promesses. Les Bokhariotes et les Khivains, enhardis

(1) Les renseignements généraux sur les conquêtes des Russes en Asie ont été tirés de plusieurs livres russes et allemands, mais plus particulièrement du si intéressant et si exact « Voyage à travers l'Asie centrale », de H[t] Moser (Plon, 1885).

par ce premier succès, ne cessèrent alors d'envahir et de piller les provinces orientales de l'Empire, et ce ne fut qu'en 1839 que l'empereur Nicolas chargea enfin le général Perofsky de mettre fin à cet état de choses en donnant la chasse aux bandes de pillards et en établissant quelques forts d'arrêt qui empêcheraient leurs incursions futures.

Le général ne fut pas heureux dans sa première campagne contre les Khivains; il y perdit mille hommes et plus de huit mille chameaux, et, vaincu par le froid et la faim, au milieu de la steppe, dut revenir sur ses pas.

La deuxième expédition, en 1847, mieux comprise et appuyée sur une base d'opérations sérieuse, lui réussit, au contraire, à merveille. Après avoir réuni de grands approvisionnements à Orenbourg et, de plus, organisé un service complet de ravitaillement au moyen d'une flottille qui, partie de la mer d'Aral, remontait le Sir-Daria, il put s'avancer lentement, mais sûrement, en faisant bâtir des forts sur les rives du fleuve. Le but de l'invasion était de s'emparer du khanat de Kokhan, dont le souverain avait été tué et dépossédé par Nasr-Oullah, émir de Bokhara. Pour arriver à ce but, Perofsky continua à progresser le long du Sir, tout en bâtissant des redoutes qui lui

assuraient la complète possession du pays. Enfin, six ans après le commencement de la campagne, il se présenta sous la première place forte kokhanienne, appelée Ak-Mesdjet, et, après une défense énergique, parvint à s'en emparer; les Russes donnèrent à ce poste le nom de fort Perofsky et la ligne de redoutes qui, partant de la mer d'Aral, aboutissait à ce point, fut nommée la ligne du Sir. Elle présentait l'immense avantage de fournir aux colonnes qui devaient plus tard descendre vers le Sud une excellente route le long d'un grand fleuve. De plus, elle permettait au commandant en chef de réunir longtemps à l'avance et au cœur même du pays les approvisionnements considérables nécessaires pour faire campagne, approvisionnements qu'il fallait auparavant amener d'Orenbourg. Le khan de Kokhan essaya d'ailleurs inutilement, dans le courant de la même année (1853), de la forcer, et, ne pouvant y parvenir, rentra dans ses États.

Pendant la révolution de la Pologne et la guerre de Crimée, la marche en avant fut sensiblement ralentie et le seul acte important fut, en 1854, la fondation de Vernoïé.

Plus tard, éclata dans le Kokhan une guerre civile. Mozaffar-ed-Din, venu de Bokhara et vainqueur des rebelles, réinstalla sur son trône Khou-

dayar-Khan, mais lui prit, comme suzerain, la moitié de son khanat. Cela devait l'entraîner bien loin, car, obligé de protéger son vassal contre la marche envahissante des Russes, il fut mis immédiatement en contact avec eux et y perdit, en peu de temps, son indépendance. En 1851, la ville de Djoulek fut occupée ; en juin 1864, ce fut celle de Turkestan, et enfin, en 1865, le général Tchernaïeff s'empara de Tchimkent et de Tachkent, donnant ainsi à l'armée une excellente base d'opérations pour agir, soit vers Kokhan, soit vers Bokhara.

L'occasion ne s'en fit pas longtemps attendre. Le général Romanofsky, remplaçant du général Tchernaïeff et chargé par l'Empereur de venger l'affront fait à la Russie par l'emprisonnement de Struve, son ambassadeur à Bokhara, battit complètement, avec sa colonne de trois mille six cents hommes, les quarante mille soldats de Mozaffar (mai 1866). L'Émir, obligé de fuir, se retira sur Samarcande qu'il fortifia autant que possible pendant que les oulémas prêchaient la guerre sainte.

En 1868, le général Kauffmann, nommé gouverneur général du Turkestan, continua l'œuvre si brillamment commencée par ses prédécesseurs. Maître de toute la vallée du Sir, ce qui lui permettait d'agir sans crainte pour ses derrières, il lui

restait à s'emparer de la vallée du Zéravchan qui, passant par Samarcande et Bokhara, lui donnerait la possession de tout le khanat. Aussi, au mois de mai, s'avança-t-il directement sur la première de ces deux villes; ses troupes passèrent la rivière à gué sous le feu des Bokhariotes stupéfaits, et, après une charge générale à la baïonnette, les mirent en pleine déroute et les repoussèrent sur la place. Le jour suivant, les Russes occupaient la citadelle de Samarcande et la mettaient en état de défense.

Bien leur en prit, car, à peine le général Kaufmann l'avait-il quittée pour poursuivre les débris de l'armée de l'Émir, que le major Von Tempel, qui commandait les sept cents hommes qu'on y avait laissés, se vit entouré par neuf ou dix mille montagnards que les habitants de Samarcande avaient appelés à l'aide. Pendant six jours entiers, leurs attaques réitérées vinrent échouer contre la bravoure de la garnison et, lorsque le général, heureusement prévenu à temps, fût revenu et eût dégagé la citadelle, il livra la ville, pour la punir, pendant trois jours à ses soldats. La leçon fut terrible, mais ternit un peu la gloire des soldats russes qui se conduisirent comme de véritables Bachi-Bozouks, violant, tuant, pillant ; néanmoins, elle porta ses fruits: Samarcande ap-

partenait définitivement à la Russie et ne tenta plus jamais de se révolter.

Quant à l'Émir il fut heureux d'acheter la paix moyennant deux millions, et abandonna aux envahisseurs le cours moyen du Zéravchan. Le traité portait que les marchands russes, sous la responsabilité directe de Sa Hautesse, auraient le droit de faire le commerce sur toute l'étendue de son territoire, et que leurs marchandises ne pourraient être frappées d'un droit de plus de deux et demi pour cent. Ils pourraient, en outre, circuler toujours librement dans le khanat, soit pour s'y rendre de ville en ville, soit pour gagner les pays voisins. Quelque temps après, le khanat de Kokhan fut réuni à l'Empire sous le nom de province de Ferghana, après une campagne de Skobeleff, en 1875-76. Koudayar-Khan fut dépossédé, et le Turkestan russe fut définitivement formé de quatre subdivisions : celles de Ferghana, du Zeravchan, du Sir-Daria et de l'Amou-Daria.

Le khanat de Bokhara, dans lequel, malgré le traité, bien peu de commerçants ou de voyageurs osaient s'engager au début, et où ils étaient généralement fort mal reçus, se civilisa de jour en jour davantage, et est en passe maintenant de devenir bientôt une contrée complètement russifiée. C'est en 1885 que le télégraphe y a fait sa première

apparition; le chemin de fer l'a suivi de près, et, déjà cette année, en avril 1888, on inaugurait la gare de Bokhara, et en juin celle de Samarcande.

Il est peu probable que, dans la suite, les Russes replacent sur le trône un nouvel émir à la mort de celui qui règne actuellement et qui, d'ailleurs, est entièrement à leur dévotion; mais ils profiteront peut-être encore longtemps de l'organisation assez bonne existant dans le pays, et n'y substitueront la leur que lorsque le fanatisme et les sentiments de haine, si violents il y a quelques années, auront eu le temps de s'atténuer.

Au nord de ces provinces, se trouvait le khanat de Khiva qui, depuis longtemps, servait de refuge aux Kirghiz pillards qui envahissaient continuellement le territoire russe. En 1872, malgré de nombreuses réclamations venues de Pétersbourg, Seid-Mohammed-Rahim-Bahadour, khan de ces contrées, fier des sept cent cinquante mille Turkomans, Kirghiz et Karakalpaks auxquels il commandait, et confiant dans l'immensité des déserts qui entouraient son oasis, refusa une fois de plus de libérer les esclaves de nationalité russe, dont il détenait une quantité considérable. Aussitôt une expédition fut organisée contre lui et des détachements, partant d'Orenbourg, du Caucase et du Turkestan, durent marcher simultanément

dans la direction de sa capitale. Soixante-cinq compagnies d'infanterie, neuf batteries d'artillerie et une trentaine de ssotnjas de Cosaques, sous le commandement en chef du général Kauffmann, s'enfoncèrent en même temps dans le désert.

Le détachement du Caucase partit en trois colonnes de Tchikichliar, Krasnovodsk et Kinderlinsk, sur les bords de la Caspienne; celui du Turkestan, en deux colonnes, l'une de Kazalinsk, sur le Sir, commandée par le général Golovatcheff, et l'autre de Djizak, sous les ordres du colonel Goloff. Quant au détachement d'Orenbourg, dirigé par le lieutenant-général Verevkin, il devait se concentrer au nord de l'Oust-Ourt, au fort de l'Emba.

L'objectif général était la ville de Khiva; mais, dès les premiers jours, les soldats eurent à endurer des souffrances effroyables. La colonne de Djizak ayant rejoint celle de Kazalinsk au pied du Boukan-Taou, au milieu du désert de Kizil-Koum, se vit exposée à une telle chaleur et à de si furieux ouragans de sable que sept mille chameaux moururent sur les dix mille qu'elle avait emmenés. De plus, les Turcomans, par des alertes, des attaques continuelles, rendaient plus fatigante encore la marche au travers des sables, sans eau pour se rafraîchir, sans arbres pour s'a-

briter. Onze cents chameaux restaient à peine au convoi, quand, le 10 mai, au pied de petites montagnes appelées Outch-Outchak, ce détachement se trouva en présence d'une grande masse de Turcomans. L'attaque des Russes, exaspérés par les souffrances qu'ils venaient d'endurer, fut si impétueuse qu'en un clin d'œil leurs ennemis furent mis en fuite, et le général Kauffmann s'installa à Ak-Kamish, la première ville khivaine sur l'Amou, qui commandait la route de la capitale. Il fit ensuite passer le fleuve à ses troupes et établit son campement à Pitniak.

Le détachement venu de Krasnovodsk, sous les ordres de Markozoff, ne pouvant se procurer ni vivres ni chameaux, ne put aller aussi loin, et, arrivé au puits de Bala-Ichem, dans l'impossibilité absolue de continuer sa marche en avant, dut revenir sur ses pas.

Au Nord, au contraire, les troupes venues d'Orenbourg et de Kinderlinsk, après s'être rencontrées à Koungrad, marchèrent ensemble sur Khiva en remontant le fleuve. Sans nouvelles du général en chef, le général Verevkin fit, aussitôt arrivé sous les murs de la ville, commencer un bombardement en règle et se disposa à donner l'assaut, mais, terrorisé par les effets des nouveaux projectiles, Seid-Mohammed-Khan avait quitté

précipitamment sa capitale avec son Divan-Bégui, Mat-Mourat et, dès le lendemain, son frère, Ata-Djann-Tioura, porta au général Kauffmann les clefs de la place.

Tout le pays était conquis, et le traité qui termina la campagne laissa à l'ancien khan l'autorité nominale et le droit de nommer les begs, ainsi que celui de haute justice ; mais il lui fit, en même temps, payer une contribution de 2.200.000 roubles et lui fit reconnaître la suzeraineté de l'Empereur. De plus, tous les esclaves, au nombre, suivant les uns, de quarante mille, suivant les autres de vingt-cinq mille, furent libérés et rentrèrent dans leurs patries respectives. C'était là un beau succès et digne de couronner une campagne aussi bien menée, quoique si difficile, et, par l'énergie, le courage, la force de résistance surtout qu'elle montra dans la traversée si pénible de ces immenses déserts, l'armée russe ajouta un fleuron de plus à sa couronne déjà si glorieuse et asservit pour toujours les nomades pillards qui habitaient ces régions.

Nous venons de voir avec quelle rapidité les khanats de Kokhan, de Bokhara et de Khiva furent pris. Quant à l'immense étendue de pays qui sépare ces contrées de la mer Caspienne, elle fut conquise aussi avec une merveilleuse célérité. Ce

fut en 1869 que, pour la première fois, les soldats russes mirent le pied sur la rive orientale de cette mer, devenue maintenant, sauf au Sud, un véritable lac russe. Le général Soliétoff fonda le poste militaire de Krasnovodsk et, deux années après, en 1871, s'empara de Tchikichliar d'où le général Lazarew partit, en 1878, pour châtier les Turcomans Tékés dont les brigandages incessants s'exerçaient surtout au détriment des pêcheurs instal lés sur la côte. Réunis en grand nombre derrière leurs retranchements de Géok-Tépé, ils infligèrent à la petite colonne russe, harassée par des marches interminables et manquant de tout, un sanglant échec. Ce fut Skobeleff qui fut chargé de le réparer. Il divisa ses troupes en deux colonnes venant, l'une de Mikhailovsk, l'autre de Tchikichliar, et les réunit au fort de Bami, à l'entrée de l'oasis d'Akhal-Téké; puis, au mois de juin 1880, avec cinquante-huit canons et huit mille hommes, il s'empara, comme nous l'avons vu plus haut, du camp retranché des Turcmènes et y fit un épouvantable massacre.

Les Tékés cessèrent aussitôt toute résistance et cédèrent tout leur territoire à l'Empereur qui en confia le commandement au général Komaroff installé à Askabad. Bientôt, comme nous en avons déjà parlé, ce furent les Merwiens et tous les

autres Turcomans qui, grâce au courage et à la si grande habileté d'Alikhanoff, firent leur soumission, et le monde étonné put constater que, sans bruit, la Russie venait de conquérir des milliers et des milliers de lieues au centre de l'Asie et que, de la Caspienne et de la Perse, aux Indes, au Thibet et à la Chine, tous les pays étaient ouverts à son commerce et gardés par ses troupes.

Une fois établis, les Russes, avec leur si grande facilité à s'accoutumer aux mœurs, aux habitudes de leurs nouveaux sujets, n'eurent aucune peine à entretenir avec eux des relations de jour en jour meilleures, mais cela ne leur suffisait pas ; ils voulaient, de plus, relever tout le Turkestan de la ruine dans laquelle les pillages et les brigandages incessants des Turcomans et des Kirghiz l'avaient fait tomber. Pour ce faire, ils commencèrent, aussitôt après la conquête, à bâtir sur les points les plus importants des villes qui ont déjà pris maintenant un développement extraordinaire. Les cités russes de Tachkent, de Kizil-Arvat, d'Askabad sont, dès à présent, des centres populeux considérables, et, avant tout, des marchés très courus par les indigènes qui viennent y acheter les objets d'exportation, tandis que Samarcande, Bokhara, Tchardjouï, loin de perdre par l'accroissement des villes voisines, ont vu augmenter

leur commerce et sont restées les grands entrepôts des marchandises du pays : coton, soie, laine, etc. En outre, la circulation, jadis assez difficile et périlleuse au travers de ces différentes régions, se fait maintenant, non seulement sans danger, mais encore aussi aisément que possible, grâce à une bonne route reliant Tachkent à Samarcande et surtout au merveillleux chemin de fer du général Annenkoff. On dirait vraiment, surtout en considérant cet ouvrage si important, exécuté aussi vite et aussi parfaitement, que les Russes sont, comme les végétaux, soumis à l'influence directe du climat à partir du moment où ils arrivent en Turkestan. Qu'on plante, en effet, une branche encore verte dans ces régions favorisées, et on aura, cinq ou six ans après, un arbre à l'ombre duquel on pourra s'abriter et dont la tête dépassera les toits des maisons avoisinantes. Qu'on gratte légèrement le sol, qu'on y jette quelques grains et, trois mois plus tard, la première récolte sera déjà faite ; elle sera bientôt suivie d'une seconde et souvent d'une troisième, tant est vraiment fantastique la rapidité avec laquelle tout y croît et s'y développe. De même, les Russes, d'habitude assez lents et routiniers chez eux, ont accompli, en Asie centrale, des tours de force assurément prodigieux de vitesse, et, agissant avec

une incroyable activité, ont déjà établi, en quelques années, sur des ruines et des déserts, un florissant empire.

L'industrie ne s'y est pas implantée encore, mais l'agriculture et le commerce y ont déjà pris une extension considérable. Par la force même des choses, ces pays qui produisent, presque sans travail, de splendides récoltes, où la main-d'œuvre atteint souvent le prix infime de trente kopeks (70 centimes) par jour, où la régularité du climat est constante. ne peuvent que profiter de tous les travaux que la Russie y a si intelligemment entrepris et si vigoureusement menés à bonne fin. Encore quelques routes, quelques verstes de chemin de fer (bien moins difficiles à faire ceux-là que les premiers), et l'Asie centrale, traversée, du Pacifique à la Caspienne, par une voie ferrée, reliée à l'Afghanistan par une bifurcation partant de Merw ou de Karibend, sillonnée de canaux dirigés et entretenus avec plus de soin, sera, comme jadis, le grenier du monde.

Malheureusement, par un sentiment au fond bien compréhensible, la Russie s'oppose à ce que des sociétés étrangères viennent s'installer sur ces territoires pour les cultiver et bénéficier, au plus vite, du merveilleux parti qu'on en peut tirer. Elle aime mieux attendre un peu plus longtemps

les résultats définitifs, reculer légèrement la date de la colonisation complète de ses nouvelles provinces afin d'en garder pour elle seule tous les avantages. Dans la grande exploitation de Sultan-Bend, sur laquelle seront ensuite copiées toutes les autres, les nationaux seuls seront admis comme fermiers pour le compte de l'Empereur, et cependant déjà bien des offres ont été faites et bien des gens tentés, en passant à côté des eaux limoneuses du Tendjend, du Mourgab, à l'idée de ce qu'on pourrait faire de suite de ces contrées avec quelques capitaux. A la foire de Nijni, on vend beaucoup de coton de Bokhara et il y fait prime, mais ce n'est rien en comparaison des quantités immenses qu'on y expédiera aussitôt que l'Amou-Daria et le Tendjend, canalisés comme le Mourgab, fertiliseront presque tout l'intérieur du pays. Alors la Russie aura l'immense avantage de pouvoir se fournir entièrement elle-même de soie et de coton, et ses nombreux commerçants d'étoffes et de velours ne seront plus comme maintenant forcés d'acheter leurs matières premières en Amérique et en Égypte.

D'ailleurs, la canalisation complète du pays et la stricte surveillance de l'arrosage des champs est une question vitale pour toutes ces régions. Aussitôt que la culture cesse sur un point et que

l'eau vient à manquer. toute végétation s'arrête et le sable du désert, poussé par les vents du Nord, envahit et couvre tout. Il en est un exemple très frappant sur la route de Tchardjouï à Bokhara. Depuis que les Russes, maîtres du cours supérieur du Zéravchan, l'ont canalisé à nouveau et s'en sont approprié une grande partie, les environs de Kara-Kouli, jadis très florissants et habités par une nombreuse population, sont devenus incultes et déserts. L'eau n'arrivant plus en quantité suffisante dans leurs canaux, les Bokhariotes ont renoncé à cultiver leurs champs et ont émigré ; mais, sitôt après leur départ, le sable venu du Kara-Koum s'est avancé progressivement et couvre déjà de ses dunes des parties de terre florissantes il y a quelques années à peine. Peut-être une nouvelle organisation changera-t-elle le régime des eaux et les rendra-t-elle aussi abondantes qu'autrefois. Depuis la disparition de l'Oxus, bien d'autres fleuves ou rivières se sont desséchés et, à voir les ruines qui existént partout, les canaux qui sillonnent tous ces pays, on ne peut douter que tous les cours d'eau y aient eu jadis un volume beaucoup plus considérable. Leur état semble stationnaire actuellement et, tels qu'ils sont, la plus grande partie de leur liquide, sagement employée, pourra encore fertiliser une quantité immense de

terrains; mais combien plus brillant encore serait le résultat si, non contents de cultiver les parties du sol qui en sont déjà susceptibles, les Russes, parvenant à augmenter la superficie des inondations, arrivaient à refouler le désert vers le Nord et à lui reprendre ces splendides provinces qui ont fait, pendant l'antiquité, l'envie de tous les conquérants !

Au point de vue militaire, les dernières acquisitions des Russes en Asie sont pour eux d'une importance capitale. Alors qu'ils n'y possédaient que le haut du Turkestan, leurs soldats, obligés, pour se rendre à Tachkent, de faire à pied l'interminable route qui vient d'Orenbourg, mettaient plusieurs mois à arriver en cas de besoin et ne pouvaient nullement s'appuyer sur les corps d'armée du Caucase. Maintenant, au contraire, que les khanats de Bokhara, de Kokhan, de Khiva, les pays des Merwiens, des Saryks, des Tékés sont complètement asservis et traversés par une voie ferrée de Samarcande à la Caspienne, les gouverneurs généraux peuvent, en un instant, déplacer leurs troupes et les porter vers le point menacé. De plus, grâce au grand avantage d'une ligne parallèle à la frontière, il leur est loisible, s'ils veulent attaquer, de les concentrer rapidement sur un endroit donné sans attirer l'attention de

l'adversaire qui doitsurveiller également les routes qui viennent d'Askabad, de Kari-Bend, de Merw, de Tchardjouï et de Bokhara. Leurs approvisionnements sont assurés et les renforts qu'on leur envoie leur parviennent du Caucase avec une grande facilité, transportés de Bakou par les vapeurs de la Caspienne et embarqués, aussitôt arrivés à Ouzoun-Ada, dans les nombreux wagons existant déjà sur la ligne.

Si nous considérons maintenant la frontière, nous voyons que, du côté nord de la Perse, elle est formée par une chaîne de montagnes élevées, mais traversées par deux bonnes routes qui mènent, l'une à Askabad, l'autre à Méched, les deux grands centres populeux de cette partie de l'empire du schah. D'ailleurs, étant donnée la sujétion dans laquelle vit ce souverain par rapport à son puissant voisin, et l'état lamentable dans lequel se trouve son armée, il paraît problématique qu'une guerre éclate jamais de ce côté. La Russie entretient donc des garnisons assez fortes à Askabad et à Kizil-Arvat, bien plutôt pour surveiller et contenir les Tékés récemment vaincus, que pour s'avancer vers le Sud. Ce serait cependant certainement par la Perse qu'il lui serait le plus aisé d'arriver aux Indes, mais alors ses troupes descendraient par Saraks et Poli-Hatoum, d'où

elles gagneraient Méched. Arrivées à cette ville, elles n'auraient plus qu'à continuer vers Hayderhabad par le Kohistan et le Béloutchistan et entreraient ainsi dans les possessions britanniques sans avoir à franchir les pays si montagneux et d'une traversée si difficile qui les défendent au Nord. La frontière orientale de la Perse est justement complètement ouverte, et ce serait sans la moindre difficulté que l'armée y entrerait après avoir été concentrée dans la vallée du Tendjend.

Il n'en est pas de même de la frontière factice établie cette année entre l'Afghanistan et les provinces russes limitrophes de Saraks et de Pendeh. Elle n'est franchissable que sur trois points : 1° par les différents sentiers, presque impraticables, ouverts par les sources du Mourgab et qui aboutissent dans la vallée de l'Héri-Roudde; 2° par la route qui part de Kouchka et arrive directement au-dessus d'Hérat ; 3° par les deux chemins qui suivent les rives du Tendjend et mènent aussi à cette ville. Ces derniers sont de beaucoup les meilleurs. Ils joignent à l'avantage très considérable de ne pas avoir à traverser des contrées montagneuses, puisqu'ils restent toujours dans la vallée, celui de côtoyer continuellement un cours d'eau, ce qui est inappréciable dans un pays où la soif est le pire ennemi contre lequel une armée ait à lut-

ter. Le chemin de droite est, paraît-il, plus commode à suivre, à partir de Zulfu-Kar ; jusqu'à ce point, nous nous sommes servis de celui de gauche et l'avons trouvé très convenable pour l'infanterie, la cavalerie et l'artillerie de montagne; cependant,des hommes du pays qui avaient suivi l'autre le prétendaient meilleur encore. Quoi qu'il en soit, en cas d'invasion russe en Afghanistan, c'est là que se portera probablement l'effort principal, et c'est par ces chemins que descendront les troupes qui devront remonter la rivière jusqu'à Hérat.

Quand on interroge, sur ce sujet, un gouverneur, un général, un chef d'administration du pays ou tout autre fonctionnaire bien placé pour juger sainement des choses, tous se défendent unanimement d'avoir la moindre pensée de descendre plus au Sud et prétendent ne jamais devoir franchir leurs nouvelles frontières qui, disent-ils, les satisfont pleinement.

Mais qui peut, surtout dans ces contrées, répondre de l'avenir? On y vit toujours dans l'imprévu, et, plus que partout ailleurs, les plus grands résultats dérivent genéralement des moindres événements. C'est en voulant châtier des hordes de brigands et de pillards et délivrer leurs compatriotes prisonniers des Khivains, des Bokhariotes et des Turcmènes que les généraux russes se sont

vus amenés peu à peu à conquérir le centre de l'Asie. Avec leurs merveilleux talents de colonisateurs, ils ont, il est vrai, complètement calmé l'effervescence terrible qui jadis régnait dans ces pays et leur domination semble devoir s'y maintenir sans la moindre secousse. Mais qui dit qu'un nouvel incident, tel que celui qui se produisit à la Kouchka, ou une nouvelle révolution en Afghanistan, ne viendra pas détruire les projets les plus pacifiques et entraîner les soldats russes vers le Sud, ce que l'Angleterre a déclaré qu'elle ne pourrait tolérer ?

Ces deux grands peuples, d'essence et de mœurs si dissembables, possesseurs tous deux d'un immense empire colonial et séparés par une mince bande de terrain sur laquelle ils cherchent tous deux à maintenir leur influence, vont-ils se heurter un jour ? Continueront-ils au contraire à se développer en paix, l'un au Nord, l'autre au Sud de l'Himalaya, se réservant une sphère d'action toute différente ? Qui saurait le prévoir ?

Peut-être pourront-ils arriver, en partageant, à l'amiable, les pays qui les séparent, à avoir une frontière commune qui leur permettrait de développer le commerce respectif de leurs colonies, et de créer un transit direct et par terre des marchandises de l'Inde vers l'Europe. Cela peut

se faire, et c'est là l'idée du général Annenkoff.

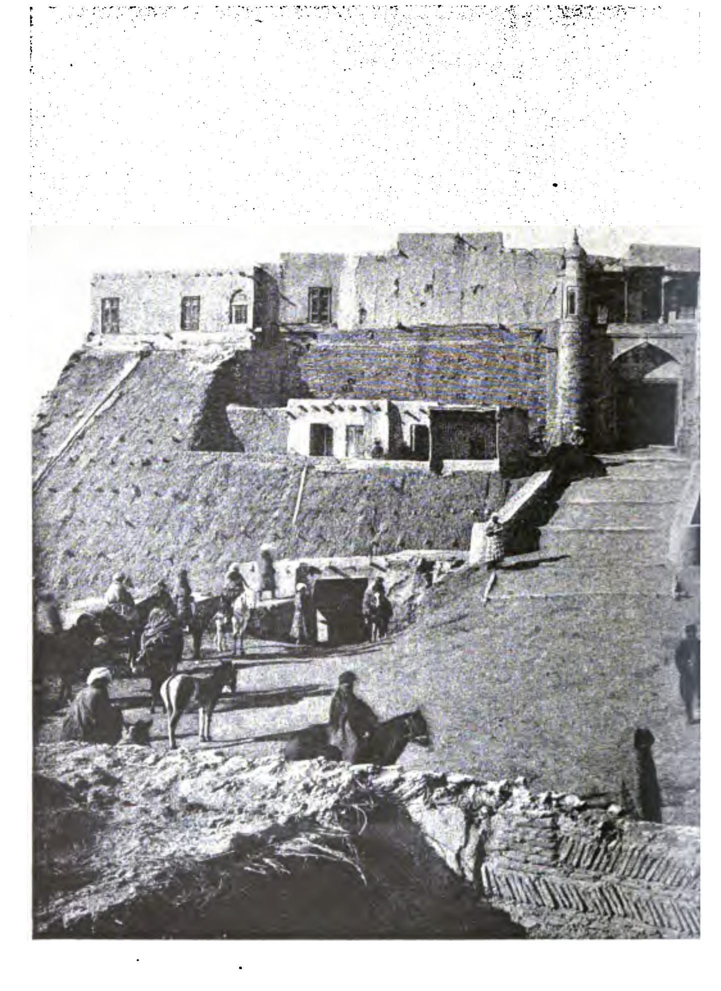
Mais, pour le moment, ce ne sont encore que de beaux rêves, et, d'après l'avis de toutes les personnes compétentes que nous avons consultées sur place à ce sujet, on ne peut encore répondre de la paix dans l'avenir. De loin, disent-elles, à Pétersbourg et à Londres, on traite ces questions tranquillement et de sang-froid, et vraisemblablement aucun des deux gouvernements ne voudrait, sans une provocation formelle, donner l'ordre de commencer les hostilités. Mais, dans le pays même, les généraux ou les gouverneurs, excités par les haines réciproques de peuplades journellement en contact, bien vivement sollicités par l'espoir de remporter quelque nouveau succès, et entraînés par leurs officiers, leurs soldats, peuvent agir avec moins de prudence. Les occasions peuvent être quelquefois bien tentantes, et, une fois la lutte commencée, le premier pas fait en avant, qui sait s'il plairait à la métropole d'arrêter la marche de ses troupes victorieuses ?

Comment alors oser prévoir l'issue de la lutte? L'Angleterre possède aux Indes une armée nombreuse et aguerrie, un important réseau de chemins de fer qui permet de la concentrer facilement et de solides forts d'arrêt bien armés. Mais, en re-

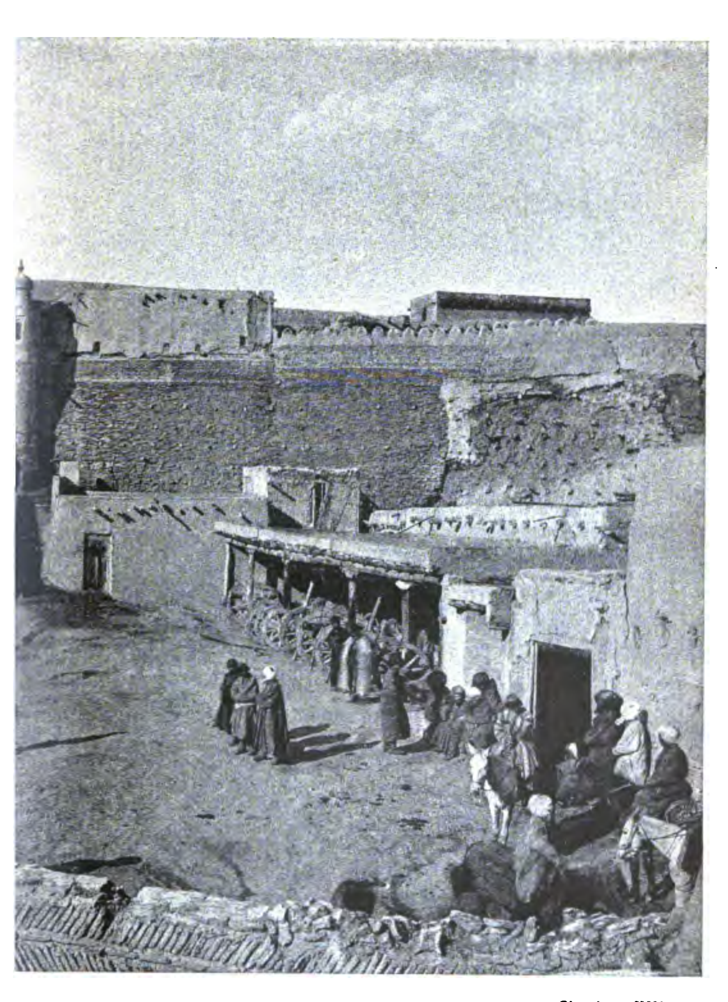
vanche, elle ne peut guère compter sur la fidélité de ses vassaux, et la situation serait pour elle bien critique s'il lui fallait à la fois repousser l'envahisseur et lutter contre une de ces terribles révoltes qu'elle a toujours eu tant de mal à réprimer.

De leur côté, les Russes n'ont sur place que des avant-postes, pouvant former, il est vrai, une merveilleuse avant-garde ou un corps expéditionnaire exellent, mais incapables, même avec le secours des gens du pays, d'entreprendre seuls une campagne aussi gigantesque. Il leur faudrait certainement plusieurs mois pour concentrer sur la frontière afghane un nombre de corps d'armée suffisant ponr entamer sérieusement les hostilités, et, pendant ce temps, il faut espérer que l'effervescence du premier moment pourrait se calmer et les gouvernements revenir à des idées plus pacifiques.

En tout cas, ce qu'il est permis d'affirmer, c'est que l'armée russe en Asie est remarquablement composée, et qu'après les splendides exemples de courage et d'endurance qu'elle y a donnés depuis un siècle, ses chefs peuvent, en cas de besoin, avoir en elle une absolue confiance.

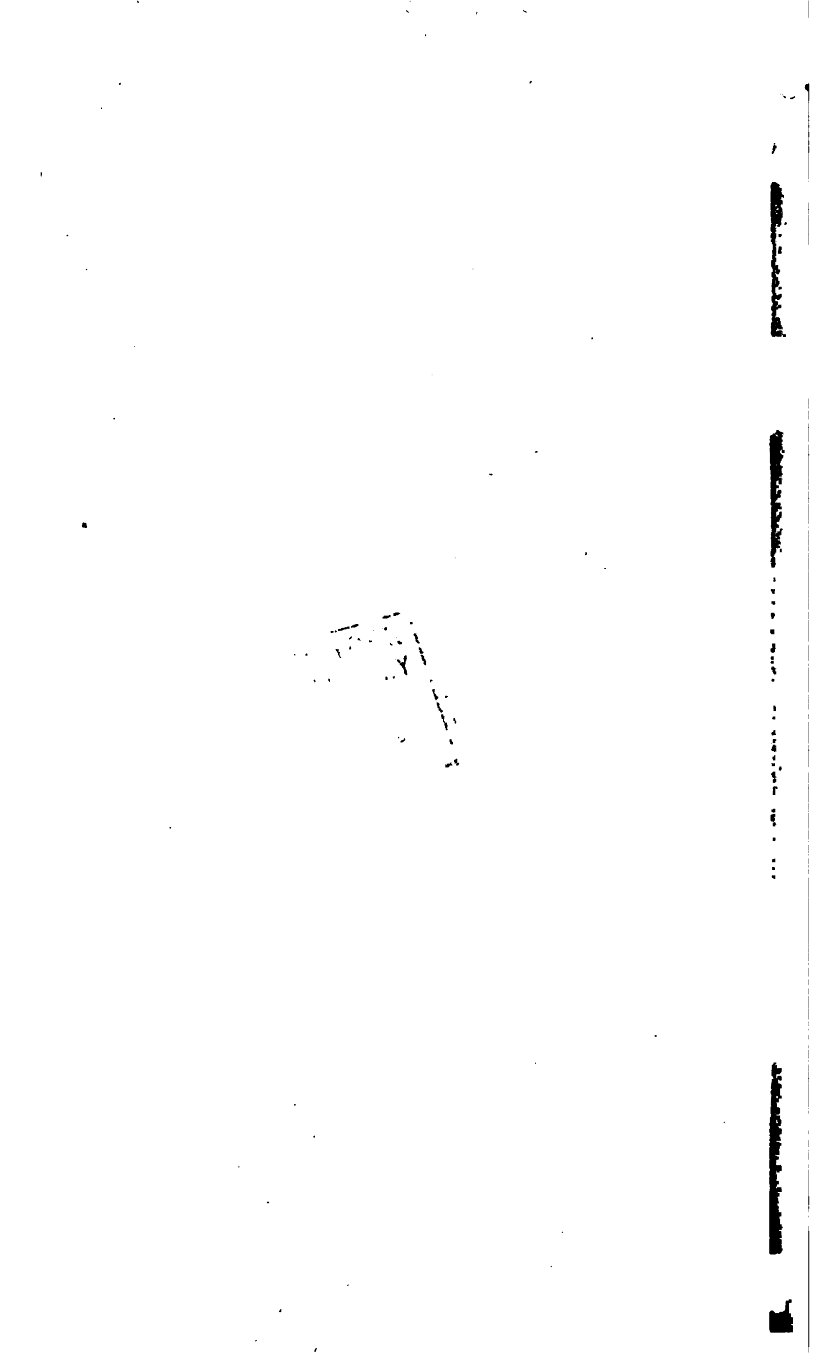


ENTRÉE DU PALAIS I



Chapitre XIII.

U BEG DE TCHARDJOUÏ



CHAPITRE XIII

TCHARDJOUÏ. — LE PONT SUR L'AMOU-DARIA. — LA VILLE BOKHARIOTE. — DÉJEUNER CHEZ LE BEG. — DÉPART POUR BOKHARA. — LES SABLES. — KARA-KOULI. — SÉJOUR A BOKHARA ET RETOUR A TCHARDJOUÏ.

Accueillis par le général Annenkoff avec la plus grande amabilité, nous devenons ses convives pour tout le temps que nous devons passer à Tchardjouï, et avons ainsi le plaisir de faire la connaissance de son nombreux et brillant état-major. Inutile de dire que tous ces Messieurs parlent français ou allemand; aussi la conversation ne souffre aucune difficulté. Elle roule toujours, d'ailleurs, d'une façon constante, sur les deux mêmes sujet : nous répondons aux questions du général et des officiers sur Paris, Nice, Biarritz, etc., dont ils ont tous gardé le plus charmant souvenir et où ils pensent tous revenir au plus vite, et les questionnons, à notre tour, sur le pays dans lequel ils viennent de terminer un si beau travail,

sur la manière dont ils ont dirigé leurs ouvriers, les difficultés qu'ils ont eu à vaincre, etc.

Pendant les six mois qu'il a passés sur les bords de l'Amou-Daria, le général a fondé une petite ville, qui, non seulement subsistera, mais croîtra avec rapidité. Placée sur les bords du fleuve, elle se compose, dès à présent, des logements de tous les officiers et d'une sorte de bazar, dans lequel habitent, avec leurs femmes et leurs enfants, mille ou douze cents commerçants ou ouvriers. La gare n'est pas encore achevée, et les quais où sont amarrés les bateaux à fond plat, construits par ordre du général, sont encore à l'état rudimentaire; mais tout cela va se faire bien vite, et il n'existera pas, dans toutes ces contrées, pour y faire du commerce et des échanges, un meilleur endroit que cette ville, située justement à l'intersection des deux grandes routes que suivront les marchandises transportées les unes d'Ouzoun-Ada, Askabad, Merw, Bokhara et Samarcande par le chemin de fer, et les autres, de Khiva ou du sud du khanat de Bokhara, par les bateaux qui feront un service régulier sur l'Amou-Daria.

Ce fleuve, le plus grand obstacle avec les sables mouvants qui s'opposât à la construction du chemin de fer, est traversé maintenant par un pont d'une longueur totale de trois verstes et

demie, bâti en bois et composé de trois tronçons distincts. Le premier, long de dix-huit cents mètres environ, aboutit à une petite île sur laquelle on a élevé un remblai et traverse le bras le plus large du fleuve; les deux autres, longs seulement de quatre cents et cent cinquante mètres, traversent des bras secondaires. Cependant, comme au moment des crues annuelles les eaux recouvrent complètement les deux îles sur lesquelles s'élèvent les remblais, on peut dire que l'ensemble du pont est de trois verstes et demie, et que cet ouvrage d'art est certainement un des plus grands de ce genre qui existent actuellement dans le monde. La hauteur ordinaire du fleuve, pendant les travaux, n'ayant guère dépassé deux mètres, et le sol ayant été bon presque partout, on a pu enfoncer les pilotis sans trop de difficultés et comme, au moment des plus grandes eaux, le fleuve inonde tout le pays environnant et monte à peine d'un ou deux mètres, on n'a pas eu à se préoccuper de résister à une poussée considérable, et on a construit un simple pont en bois avec une portière au milieu, afin de laisser passer les bateaux.

L'inauguration devait en avoir lieu le 18 janvier et, comme nous voulions y assister après être allés préalablement à Bokhara, nous nous dé-

cidâmes à ne passer à Tchardjouï que vingt-quatre heures et à fixer notre départ au 13, au matin.

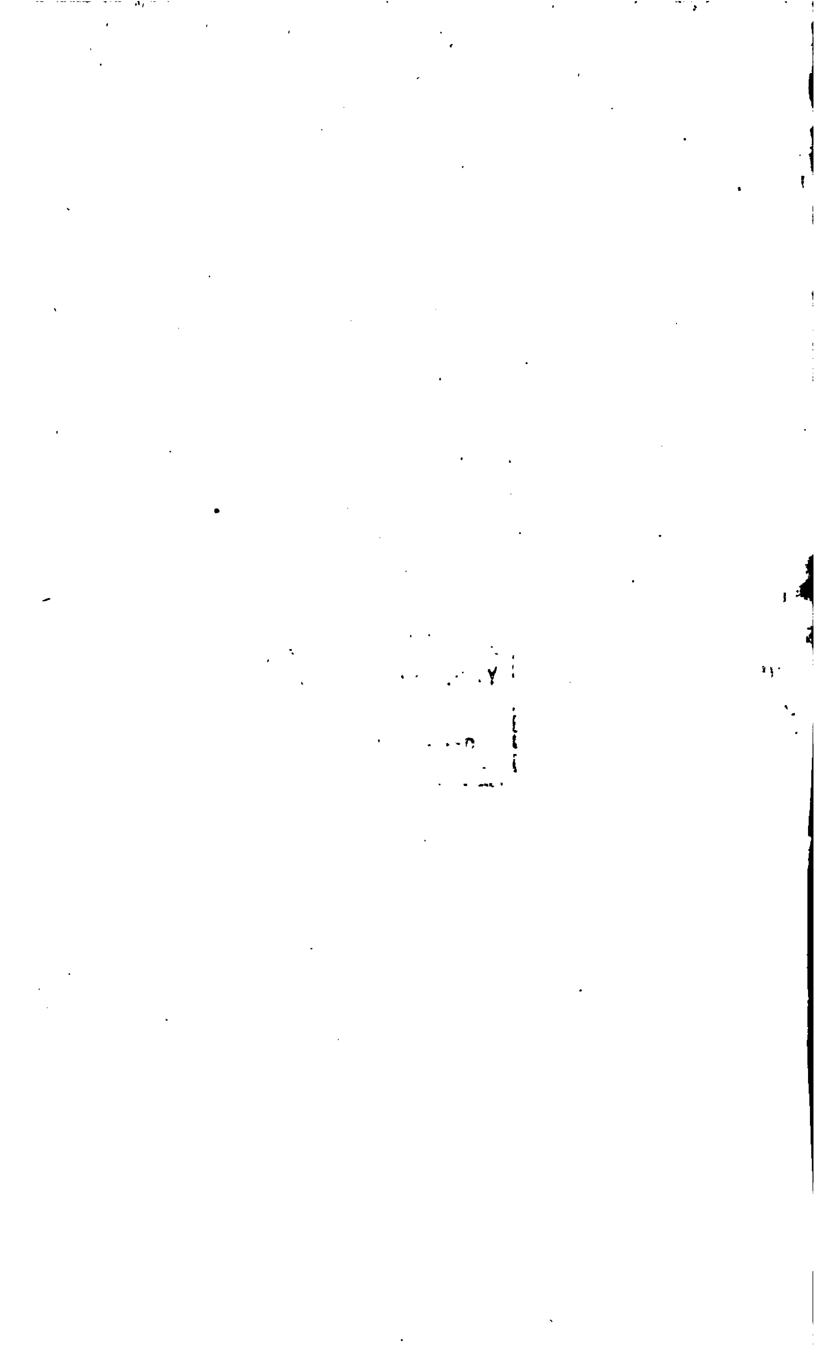
Quoique bien court, ce séjour nous permit de voir des choses fort intéressantes et de passer une journée charmante. Aussitôt après déjeuner, nous partîmes dans une victoria du général attelée de trois petits chevaux noirs kirghiz, pleins de fond et d'une vitesse incroyable, avec Starlypine et le prince Gagarine, officier du génie, pour visiter la ville bokhariote de Tchardjouï et voir le beg ou gouverneur général qui y habite. La route suivie, détrempée par la neige et les pluies des derniers jours, était complètement défoncée et, de plus, coupée par un nombre incroyable de canaux. Nous les franchissons sur trente-sept ponts avant d'arriver à la ville, éloignée seulement de neuf verstes, et grelottons malgré nos fourrures, à cause d'un vent glacial qui souffle sans interruption. Enfin, nous atteignons les premières maisons et nous continuons à nous avancer, mais non sans peine, guidés par un capitaine de l'armée bokhariote, au milieu d'un dédale de petites rues étroites où nos trois chevaux de front passent difficilement et bousculent, à droite ou à gauche, tantôt les passants, tantôt les chameaux ou les ânes qui viennent en sens inverse. L'aspect de ces rues est fort curieu



ARTILLERIE



BOKHARIOTE.



Les maisons qui les bordent des deux côtés, bâties en pisé et élevées d'un seul étage, sont ouvertes, pour la plupart, sur le devant et contiennent une rangée de boutiques dans lesquelles sont entassés les tissus de coton, les velours, les soieries, les articles de fer, d'étain, de cuivre, ainsi que les armes et les bijoux qui font la base du commerce dans le pays. Le marchand, accroupi au milieu de ses ballots, a généralement devant lui une sorte de table posée dans la rue et soutenue par ses quatre pieds à hauteur du sol de la boutique. C'est sur cette table, ou dans la boutique même, que vont s'asseoir les acquéreurs pendant qu'ils discutent le prix de l'objet qu'ils veulent acheter. Pour les abriter, pendant l'hiver, de la neige et de la pluie, et du soleil, pendant l'été, un toit grossièrement construit en planches rejoint les deux bords de la rue, et il est si bas qu'il permet tout juste aux gens montés sur des chameaux de passer en dessous. Cela fait une singulière impression de s'engager dans cette sorte de tunnel où, dans une demi-obscurité, circule, en se bousculant, un flot pressé de Bokhariotes, hommes, femmes et enfants, les uns passant vivement à cheval sans crier gare, les autres traînant à leur remorque des ânes ou des chameaux chargés de tapis, de sacs de céréales, ou

d'outres remplies d'eau, et le restant, venu pour acheter, allant de boutique en boutique, déployant et palpant les étoffes, les retournant, les regardant en tous sens, se levant, se rasseyant, s'en allant et revenant dix fois avant de se décider.

Nous parvenons enfin au pied du petit monticule où se dresse la forteresse dans laquelle est enclavé le palais du beg et, la voiture ne pouvant plus continuer à avancer, nous poursuivons notre route à pied au milieu d'une boue épouvantable. Nous traversons d'abord le mur d'enceinte par une haute porte munie d'une grille de fer ; des deux côtés se trouvent deux petites salles, hautes à peine d'un mètre cinquante, n'ayant d'autre ouverture qu'une étroite porte-fenêtre, et dans lesquelles sont entassés, accroupis et couchés, rivés aux murs par des chaînes de fer, une trentaine de détenus. Ce sont les prisons de la ville. La justice y est heureusement expéditive ; tous les jours de marché, le beg fait pendre, pour servir d'exemple, deux ou trois voleurs ou assassins, et vraiment cela vaut peut-être mieux pour eux que de rester, en attendant leur arrêt, de longs mois au milieu de la vermine, sans air, avec peu de nourriture et ne pouvant dans ces cachots ni se tenir debout, ni marcher. Ces malheureux, pour peu qu'ils y passent quelques jours, endu-

rent déjà de terribles souffrances; mais, grâce à leur fatalisme et à leur esprit de résignation, ils ne se plaignent guère et attendent, indifférents, leur sentence.

Nous gravissons, après avoir traversé la porte, une pente assez raide qui mène dans une petite cour où se trouve, à côté de la grande entrée du palais, un hangar qui abrite une batterie d'artillerie bokhariote. Les canons, il est vrai, ressemblent absolument à ceux dont les Anglais se servirent pour nous battre à Crécy et sont par conséquent peu dangereux maintenant; néanmoins, les soldats du poste qui les gardent nous les montrent avec orgueil, et nous escortent ensuite pour nous mener jusqu'à la porte d'honneur du palais. Le maître des cérémonies, vêtu d'un khalat multicolore qui lui tombe jusqu'aux pieds, nous y reçoit, et, après nous avoir fait traverser une grande cour intérieure, nous introduit en présence du beg. Ce dernier est le petit-fils du kouch-bégui ou premier ministre, qui vient de mourir, son père est divan-bégui, ou deuxième ministre, et, quant à lui, il deviendra, suivant toutes les probabilités, successivement l'un et l'autre, ces charges semblant être héréditaires pour le moment dans sa famille. C'est un grand et bel homme, âgé d'une trentaine d'années, à la figure longue,

aux traits fins et distingués, à la barbe noire et soyeuse, habillé d'un splendide khalat en velours brodé d'or, et qui, sous son apparence molle et indolente, cache, paraît-il, beaucoup d'énergie et de jugement. Il nous reçoit de la façon la plus gracieuse dans un salon qui renferme, à côté d'une horrible caisse en tôle transformée en poële et de vieux fauteuils en osier, des superbes tapis et des riches tentures. Après les salutations d'usage, il nous fait asseoir à table, et nous voyons défiler devant nous une interminable série de plats de mouton et de pilaf, agrémentés par quelques gâteaux au sucre, le tout sentant le bouc d'une façon horrible. Comme les premiers principes de la politesse orientale obligent qu'on goûte de tout, malgré que nous ayions déjà déjeuné et que l'ensemble de ces mets nous inspire un profond dégoût, nous nous voyons obligés de remplir nos assiettes d'une foule de choses auxquelles nous touchons à peine, et, pour nous dédommager quelque peu, nous essayons d'entamer une conversation avec notre hôte. Cela n'est malheureusement pas très commode. Nous disons d'abord nos phrases au prince Gagarine qui a l'amabilité de les traduire en russe au premier interprète du beg ; celui-ci, à son tour, les dit à son maître en bokhariote. Sa réponse nous arrive de la

même manière, et tout cela dure si longtemps, que, les sujets de conversation étant peu nombreux et difficiles à trouver, il faut concentrer toute son attention pour ne pas avoir oublié la demande quand arrive la réponse. Au bout d'une demi-heure, nous nous retirons, invitant le beg, de la part du général, à venir le soir même assister à un bal costumé donné par les officiers et leurs femmes au cercle militaire bâti à la hâte sur les bords de l'Amou-Daria. La boue est telle qu'en descendant du palais notre interprète glisse, tombe et se relève entièrement recouvert d'une épaisse couche de crotte; grâce à nos cannes, nous parvenons, mais non sans peine, à éviter une pareille mésaventure et nous regagnons notre voiture qui a bientôt fait de nous ramener à la ville russe. Le temps d'y dîner, d'y endosser culotte et frac, et nous entrons au cercle dans la salle du bal.

L'état-major étant nombreux et renforcé par les officiers d'un bataillon de chasseurs et deux compagnies d'ouvriers de chemin de fer, une quarantaine d'hommes et une trentaine de jeunes femmes ou jeunes filles déguisés en Boyards, en Polonais, en Espagnols, en Turcmènes, Bokhariotes, Caucasiens, etc., dansent au son d'une bonne musique organisée par le général. L'en-

semble de la fête est très joli et l'impression produite n'est que plus agréable encore quand on pense qu'on s'amuse de la sorte au cœur de l'Asie, dans un endroit inconnu il y a trente ans et où on n'arrivait, il y a six mois encore, qu'avec des difficultés inouïes. Au milieu du bal, qui est donné pour le premier janvier, style russe, le général porte un toast à l'Empereur, aux Grands Ducs, à ses hôtes, et enfin à tous ses officiers auxquels il souhaite une bonne année, en les remerciant de leur concours si dévoué et de leur ardeur au travail. Puis, au milieu des applaudissements, il conduit lui-même la mazurka nationale, et la soirée s'achève d'une façon charmante, juste à temps pour que nous puissions changer d'habits et partir pour traverser l'Amou-Daria, guidés par un sous-officier mis spécialement à notre disposition.

Une barque nous attend et nous fait traverser le grand bras du fleuve, puis nous franchissons les deux autres à pied sur les tronçons de pont déjà construits, et nous arrivons, après avoir fait trois verstes environ en troïka, sur l'autre rive, chez le colonel directeur des travaux. Là, il nous faut monter à cheval pour traverser les sables où nous nous engageons bientôt, escortés par des Cosaques de l'Oural qui nous montrent la route et

portent en croupe nos valises et nos manteaux. Rien de plus lugubre et de plus désolé que ce chemin dans les sables; d'ailleurs, dans peu de temps, personne ne s'en servira plus, la voie ferrée de Samarcande étant déjà ouverte et devant supprimer les caravanes qui y passent journellement; néanmoins, nous sommes contents de l'avoir parcouru et d'avoir ressenti l'impression particulière de malaise et d'effroi produite par cette sorte de voyage. Les chevaux, enfonçant jusqu'au boulet, ne peuvent même pas trottiner et s'avancent lentement au pas, bientôt essoufflés et assoiffés par la poussière qui leur entre en masse dans la bouche et les naseaux.

Devant et derrière, à droite comme à gauche, on n'aperçoit qu'une succession ininterrompue de petites collines aux formes bizarres et tourmentées, composées exclusivement d'un sable si fin qu'il a l'air de couler quand on y touche. Si l'on s'écarte du chemin, les chevaux s'enfoncent jusqu'au genou et se dégagent avec peine, et on se représente avec terreur, quoique le trajet dans le sens où nous allons soit bien court (25 verstes), ce qui arrive quand on est surpris par un coup de vent pendant la traversée. L'air, rempli d'une épaisse poussière, devient irrespirable et les guides eux-mêmes, ne pouvant plus rien distinguer, voyant les monticules qui les entourent changer

constamment de forme et de position, renoncent à continuer la marche. Il faut rester sur place, remuant sans cesse pour éviter d'être enseveli sous le sable, et attendre la fin de l'ouragan. S'il cesse à temps, et qu'heureusement les voyageurs puissent retrouver la bonne direction, ils ont grande chance d'atteindre la steppe à l'Est ou à l'Ouest; si, au contraire, il se prolonge, hommes et bêtes, d'abord à moitié étouffés et aveuglés par la poussière, finissent par désespérer, se couchent, et sont finalement ensevelis sous le sable. Le nombre est incalculable des marchands et voyageurs turcmènes ou bokhariotes qui, partis ainsi de Tchardjouï, pour aller à Bokhara, ou réciproquement, ne sont jamais arrivés au terme de leur voyage et ont disparu avec des caravanes entières sans laisser la moindre trace. Heureusement nous avons beau temps et, après être restés pendant cinq heures et demie au milieu de ce désert, nous arrivons enfin de l'autre côté, à la première maison de poste, installée par les soins du général Annenkoff, et nous montons en tarantass pour nous diriger sur Bokhara.

Nous sommes à même d'examiner de près, dans cette partie de notre voyage, la méthode si expéditive employée par le général pour la construction de son fameux chemin de fer, car nous suivons jus-

tement la portion de la voie déjà terminée qui va jusqu'à Samarcande, et qui n'attend plus que la pose définitive des rails et des traverses.

Sitôt son choix fait parmi les nombreux tracés que les ingénieurs lui ont remis, le général fait commencer les travaux de la voie sur toute une section, pendant que ses ouvriers militaires achèvent, en posant les traverses et les rails, celle qui vient de leur être livrée. Des entrepreneurs payés à forfait et qui embauchent parfois jusqu'à quinze ou vingt mille ouvriers persans, turcmènes ou bokhariotes, exécutent les travaux sous la surveillance d'officiers de son état-major et d'ingénieurs civils; puis, sitôt leur tâche terminée, après avoir construit les ponts sur les canaux, creusé les tranchées, ou élevé les remblais à la hauteur voulue, ils se portent en avant pour recommencer plus loin.

Les ouvriers militaires, vivant avec leurs officiers dans un train spécial appelé train de pose, arrivent ensuite. Chaque jour, environ quatre à six kilomètres de rails et de traverses sont posés, plus un garage de quatre cent mètres, afin de permettre au train de pose de se ranger. Lorsque la voie est libre, tous les soirs, arrive un autre train chargé des matériaux nécessaires pour le travail du lendemain. Ce train repart, l'ouvrage

terminé, et le train de pose, se portant en avant de toute la distance gagnée pendant la journée, vient apporter aux travailleurs leur nourriture et leur servir de gîte.

D'abord effectuée au moyen d'une voie parallèle Decauville, sur les wagonnets de laquelle on transportait les rails et les traverses, la pose est achevée au moyen d'un procédé américain qui permet de faire rouler sur des galets les matériaux chargés sur le train, et celui-ci s'avance pour ainsi dire en même temps que chaque rail est posé.

Il faut toute l'énergie, toute l'activité incroyable du général pour faire accomplir à ses soldats d'aussi rudes travaux au milieu de tant de difficultés, et c'est bien vraiment à juste titre qu'il a le droit d'être fier de son œuvre. Toujours levé dès l'aube, il visite lui-même ses travaux à pied ou à cheval et surveille de près ses ingénieurs et ses ouvriers. Excessivement bon et paternel à l'égard de ses subordonnés, il s'occupe d'eux dans les moindres détails, et, en plus de l'excellente nourriture et des soins constants qui leur sont donnés, une des choses qui nous a le plus frappés a été la remarquable installation à Tchardjouï d'une école, dans laquelle les enfants des ouvriers, occupés pendant six mois à la construc-

tion du pont, pouvaient continuer leurs études, quoique au cœur de l'Asie.

C'est pour examiner les travaux exécutés au delà de l'Amou-Daria qu'il a fait établir le service de poste dont nous usons pour le moment et dont la première halte se fait à Kara-Kouli. Nous y couchons chez un ingénieur français, Lebrun, qui nous fait goûter différents vins du pays. Avec quelques soins de plus dans leur fabrication, ils pourront devenir excellents. En effet, quoique la vigne y vienne à merveille et que son raisin soit fort beau, les habitants de cette partie de l'Asie, en leur qualité de musulmans auxquels l'alcool est défendu, ne l'ont jamais que fort peu cultivée. Aussi n'est-ce que depuis l'arrivée des Russes à Samarcande qu'on commence à faire du vin, et du manque de pressoirs, de l'absence presque complète d'hommes compétents, il résulte que la vendange se fait mal et que le vin qui en provient, quoique très alcoolisé et possédant beaucoup de bouquet, n'est cependant pas bon à boire à cause de l'énorme quantité de sucre qu'il contient. Dans quelques années, et en surveillant les procédés employés, la Russie pourra néanmoins en obtenir du meilleur, ce qui est fort appréciable pour un pays qui ne possède que les crus médiocres de la Crimée et du Caucase (Kakhétie et Moukransky).

Au point du jour, nous continuons notre route. Le pays, bien mieux cultivé que tous ceux que nous avons traversés depuis la Caspienne, est coupé d'une infinité de canaux où circule une eau couleur café au lait dans laquelle des mûriers plantés en grand nombre trempent leurs racines. Plusieurs grands espaces de terrain sont justement inondés au moment où nous y passons, et la route, située au même niveau, est inondée de même. Aussi, nous faut-il parfois parcourir cent, cent cinquante mètres dans des flaques d'eau de quarante, cinquante centimètres de profondeur, et je vous laisse à penser ce qu'une route aussi bien entretenue peut être tirante, et à quelle profondeur s'enfoncent les roues de la voiture et les pieds des chevaux. Nous n'avons, par bonheur, emporté avec nous que peu de bagages, et notre troïka, à peine chargée, se tire de ce mauvais pas à son honneur.

La route commence à être bordée presque partout de grandes maisons en terre entourées, pour la plupart, d'un mur d'enceinte haut de quatre à cinq mètres; c'est là qu'habitent les agriculteurs bokhariotes que nous voyons circuler en grand nombre sur la route allant à la ville ou en revenant à pied, à âne ou à cheval, très souvent deux sur le même. Bientôt, nous apercevons les mû-



ARABA (V



Chapitre XIII.

(VOITURE BOKHARIOTE).

railles de Bokhara et, après avoir été quelque peu hués par les gamins qui ne sont pas encore très habitués aux visages des chrétiens, nous traversons une des onze portes d'entrée, flanquées de deux tours élevées, et nous nous engageons au milieu du bazar des légumes et des fruits, dans des petites ruelles absolument pareilles à celles que nous avons vues à Tchardjouï, quoique un peu plus larges. Nous arrivons ainsi à un ancien palais de l'Emir qu'il a donné à la Russie pour y loger son chargé d'affaires et les étrangers de passage. C'est là que nous descendons, et que nous commençons par nous reposer des fatigues de notre voyage en tarantass.

Le 14 janvier, au matin, nous remettons au chargé d'affaires nos lettres et notre demande d'audience de l'Émir; malheureusement, Sa Hautesse est assez sérieusement malade et nous fait répondre qu'elle regrette bien de ne pouvoir nous recevoir, mais que sa porte est fermée même à tous ses ministres, le Divan-Bégui excepté. Nous regrettons infiniment ce contre-temps fâcheux qui nous empêche de connaître ce souverain et surtout nous prive de ses cadeaux, puis nous employons les trois jours que nous passons dans la ville à la visiter. Des chevaux, aimablemeut mis à notre disposition par le chargé d'affaires, nous

portent où nous voulons, et deux officiers de police, frappant sur la foule à grands coups d'une épaisse lanière de cuir, nous ouvrent le passage.

Bokhara, centre intellectuel des croyances musulmanes dans toute cette partie de l'Asie, est par excellence la ville des mosquées et des universités. On en compte un nombre fantastique, à tel point que le Bokhariote prétend qu'il peut aller prier Allah tous les jours dans une mosquée différente. Cela n'est pas, d'ailleurs, une raison pour qu'il y aille, le fanatisme décroissant dans ce pays de jour en jour, et les vieillards seuls s'astreignant encore aux pratiques extérieures du culte qui font cependant le fond de leur religion. Ces monuments, bâtis tous en brique sur un modèle analogue, possèdent sur la rue une haute façade percée de grandes et vastes fenêtres ogivales et d'un portail élevé qui donne accès dans la cour centrale. Ce portique, construit dans le style arabe, est généralement revêtu de briques émaillées, d'une superbe couleur, formant des dessins variés qui donnent beaucoup de cachet à l'édifice ; mais, malheureusement, le zèle se ralentissant et les oulémas préférant employer les revenus des vakoufs (biens du clergé) à se procurer des femmes et des richesses qu'à restaurer leurs mos quées ou leurs écoles, celles-ci tombent de plus

en plus en ruines, et sont le plus souvent dans un état pitoyable.

Généralement, auprès de ces grands bâtiments se trouvent des bassins dans lesquels croupit une eau saumâtre remplie de détritus de toute sorte, et qui est cependant, dans cette grande ville, la seule qu'on puisse trouver. D'ailleurs, à ce point de vue, la saleté et la malpropreté des habitants est repoussante; on en voit sans cesse qui jettent leurs ordures dans ces réservoirs à la place même où ils viendront, dans quelques instants, remplir leurs outres. Aussi sont-ils tous dévorés par le rechta (petit ver qui se développe sous l'épiderme sept mois après l'éclosion de ses œufs dans l'estomac) et souffrent-ils en grand nombre de la lèpre et d'une sorte de cancer appelé « maladie sarte ». L'Européen qui ne veut pas emporter de ces pays d'aussi cuisants souvenirs doit faire la plus grande attention à ne se servir jamais que l'eau bouillie, ce qui suffit pour éviter d'une façon certaine tous ces désagréments.

Bokhara possède un immense bazar, composé, ontrairement à ce qui existe d'habitude dans ces ays, de marchés séparés les uns des autres et ans lesquels on rencontre exclusivement une eule espèce de marchandises. Nous y faisons es promenades à cheval qui nous intéressent au

plus haut point, et nous traversons ainsi successivement le bazar des chaudronniers, où nous voyons des kounganes ou aiguières en cuivre repoussé d'un joli travail, ceux des marchands de soieries, de velours, de tapis, où nous rencontrons des pièces vraiment remarquables, puis, successivement, ceux des potiers, des ébénistes, des bijoutiers, des armuriers, etc., etc. Au milieu de la foule compacte qui nous entoure, nos montures n'avancent que difficilement à la file indienne et cela nous amuse assez de faire ainsi nos acquisitions à cheval. Un objet quelconque nous plaît-il dans une boutique, nous crions à nos officiers de police de s'arrêter et, le marchand nous tendant l'objet, nous l'examinons et le marchandons, toujours à cheval. Nous trouvons, de la sorte, de fort belles lames du damas le plus fin, des ceintures ouvragées d'un joli travail, des vieux bronzes et des tapis ainsi que des velours superbes. Nous donnons notre adresse aux commerçants pour qu'ils nous apportent leurs plus belles pièces à domicile, et nous continuons à circuler. Au bazar des étoffes, nous nous apercevons seulement qu'il faut particulièrement se méfier si l'on veut maintenant acheter des soieries ou des velours authentiques de Bokhara, car, à côté de pièces vraiment magnifiques et générale-

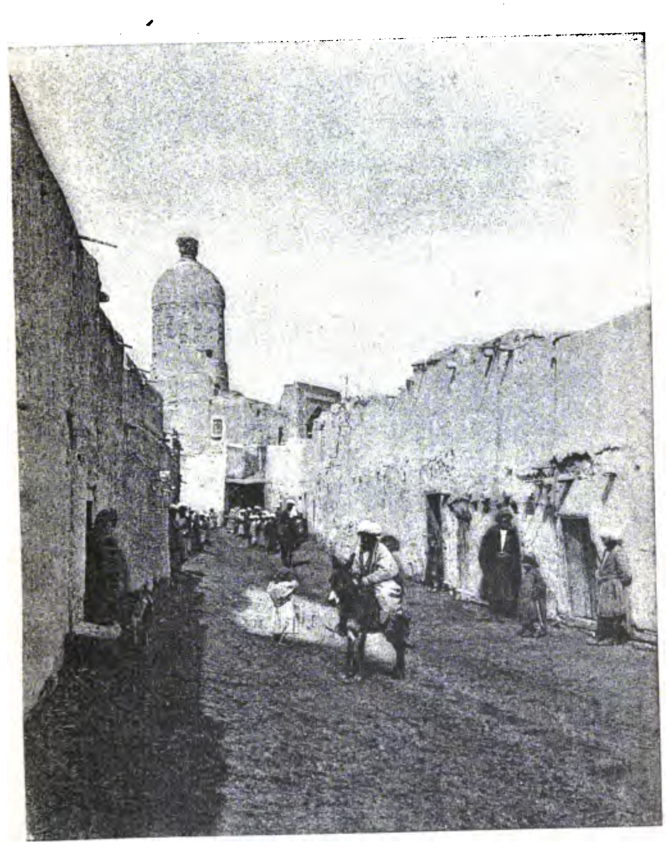
ment anciennes, on trouve, dans un grand nombre de boutiques, une quantité de rouleaux de soie ou de velours venant de Lyon et de Moscou, et faits spécialement pour la vente dans ces régions.

Quant à la foule qui encombre les rues du bazar, elle est composée de la façon la plus originale. A côté des habitants de la ville, vêtus, suivant leur classe et leur position, de khalats plus ou moins brodés, nous apercevons des juifs, reconnaissables au bonnet carré et à la corde autour des reins qu'ils sont forcés de porter, des Indiens, des Afghans, coiffés d'énormes turbans et coudoyant des Kirghiz et des Turcomans, la tête recouverte de bonnets en peau de mouton. De temps à autre, arrivent, en poussant de grands cris, des bandes de derviches armés de bâtons blancs qui viennent demander l'aumône. Vêtus de loques et presque tous de fort mauvaise mine, ces moines mendiants sont très ennuyeux à rencontrer; non contents de hurler, ils bousculent tout le monde et enfouissent, sans dire merci, au fond de leurs sacoches, les piécettes de monnaie que leur donnent les marchands.

En sortant du bazar, nous passons à côté d'une tour élevée, située près de la plus grande mosquée de la ville, et nos officiers de police nous

expliquent que c'est le lieu de supplice habituel de Bokhara. Jadis, on y empalait; maintenant, on se contente d'enfermer les condamnés dans un sac et de les jeter du haut de la tour sur le pavé où ils viennent se briser. Il faut rendre cette justice aux Bokhariotes que si, dans toute l'étendue du khanat, les châtiments ont toujours été terribles, en revanche, la police y est aussi beaucoup mieux faite que dans les pays environnants; ainsi, pendant toute la nuit, de nombreuses bandes de gardiens font des rondes dans tous les quartiers, précédés par un tambour qui frappe à intervalles égaux sur son instrument un ou deux coups. Ils commencent leur service après la prière du soir, heure à laquelle tous les habitants rentrent chez eux, et le continuent pendant toute la durée de la nuit.

La fin de la journée, empreinte d'une si grande poésie dans les pays où les muezzins chantent tous à la fois au coucher du soleil les louanges d'Allah, a bien moins de charme dans cette contrée où ils récitent seulement, en haut du minaret, quelques formules de prières. Les oulémas de la ville l'exigent ainsi et se prétendent les seuls qui aient gardé les véritables traditions mahométanes. Ils les enseignent journellement à plusieurs milliers d'élèves qui viennent passer leur temps dans



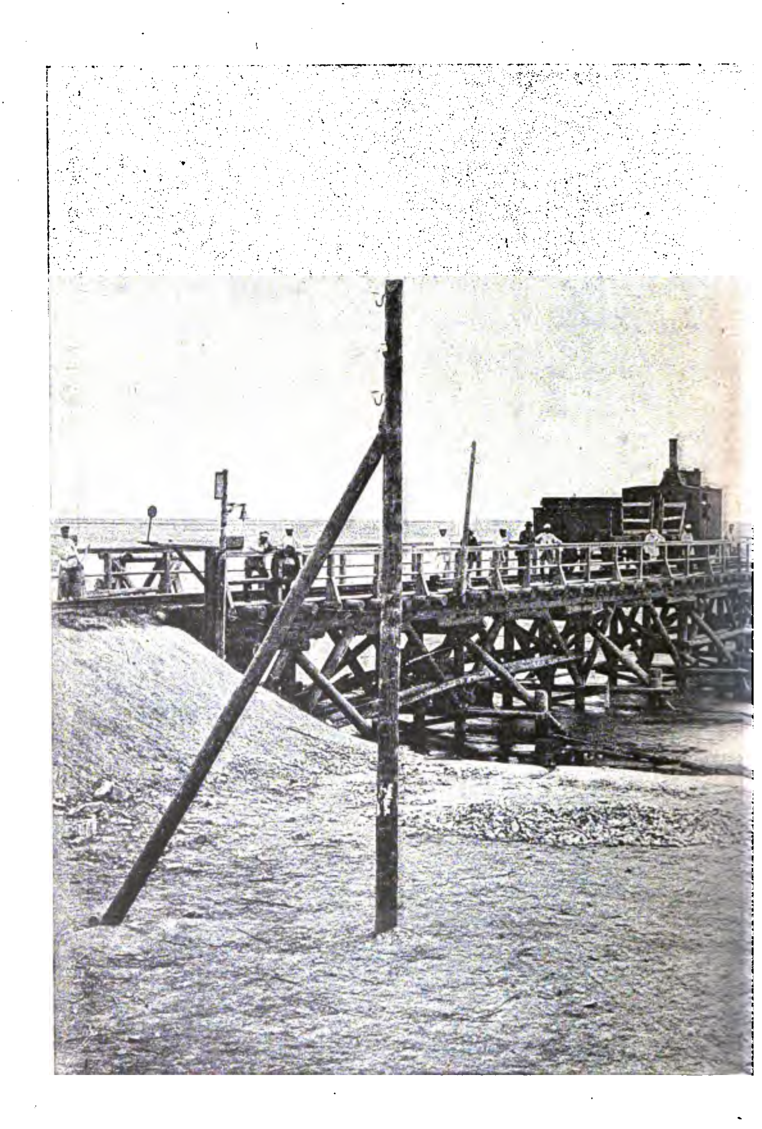
Chapitre XIII.

UNE RUE A BOKHARA.

les médressés ou universités qui pullulent dans la ville. Les uns, accroupis autour d'un iman, écoutent les explications qu'il leur donne du Coran et de quelques livres classiques de théologie, pendant que les autres, criant à tue-tête, généralement en balançant le haut du corps, essayent d'en apprendre par cœur les passages les plus importants.

Au bout de trois jours passés dans la ville, nous nous décidons à en partir à regret, mais au plus vite, afin de tâcher d'arriver à temps pour l'inauguration du pont de Tchardjouï. Nous montons en troïka à quatre heures et demie du soir, et, après avoir, grâce à quelques roubles donnés à propos, marché aussi rapidement que possible, nous arrivons à la dernière station avant les sables à deux heures du matin. Nous y montons à cheval et, m algréun froid humide qui nous glace, nous nous mettons en route escortés de nouveau par des Cosaques de l'Oural. Tout le long du chemin, nous croisons des caravanes de quinze, vingt chameaux, qui se rangent à notre passage, et nous arrivons de la sorte, après cinq heures de marche, aux bords de l'Amou-Daria. Mais ici, un autre ennui nous attend; tout le monde, officiers et soldats, entrepreneurs et ouvriers, a traversé le fleuve pour assister à la bénédiction des eaux et à l'inaugura-

tion du pont. Ce n'est qu'avec la plus grande difficulté que nous parvenons à trouver quelques Persans, employés aux travaux, pour porter nos bagages et, faute de bateau, nous sommes obligés de franchir le fleuve sur le pont, quoique le tablier ne soit pas achevé. Les traverses seules sont placées, mais, entre chacune d'elles, on aperçoit en dessous de soi les eaux limoneuses de l'Amou-Daria. A la longue, l'attention continue qu'il nous faut mettre pendant deux kilomètres à poser exactement chaque pied pour ne pas tomber dans le fleuve nous fatigue au point qu'il nous est nécessaire de nous arrêter plusieurs fois avant d'atteindre l'autre rive. Nous y arrivons enfin sans encombre, et juste à temps pour nous habiller et assister à la bénédiction des eaux qui précède l'inauguration.



PONT DU CHEMIN DE FER



Chapitre XIV.

SUR L'AMOU-DARIA.

CHAPITRE XIV

INAUGURATION DU PONT DE TCHARDJOUÏ. — DANSEURS BOKHARIOTES. — RETOUR DE TCHARDJOUÏ A OUZOUN-ADA ET BAKOU. — BAKOU, LES MINES DE PÉTROLE, LEUR EXPLOITATION. — TIFLIS, LA ROUTE DE VLADICAUCASE. — RETOUR PAR MOSCOU ET SAINT-PÉTERSBOURG.

Au moment où nous sortons de chez Starlypine, après nous être habillés à la hâte, nous voyons, rangés sur quatre faces, le bataillon de chasseurs du Turkestan et les deux compagnies du chemin de fer, attendant, l'arme au pied, le cortège qui débouche de la rue principale ; de plus, un piquet d'honneur entoure un petit kiosque ornementé de drapeaux russes qui a été bâti sur le bord de l'eau avec une estrade dominant le fleuve. C'est la première fois qne l'Amou-Daria sera bénit selon le rite grec, et, comme cette fête est chez les orthodoxes une des plus grandes de l'année, tout le monde s'est rangé à la suite du général qui marche immédiatement après le pope revêtu d'une superbe

chasuble. De Merw, d'Askabad, beaucoup d'officiers sont venus par le chemin de fer, amenant leurs femmes et leurs enfants pour assister à l'inauguration, et nous rencontrons dans la foule une quantité de personnes que nous avons déjà eu le plaisir de voir en Transcaspie. Le général nous fait alors prendre place auprès de lui sur l'estrade pendant que la cérémonie commence. Après avoir psalmodié, conjointement avec un chœur de soldats, quelques cantiques, le pope encense, puis bénit le fleuve. Au même moment, les chasseurs tirent de nombreuses salves et tous les fidèles se précipitent vers l'eau, cherchant à s'y laver la figure et les mains et même à en boire. L'Amou-Daria est cependant pour l'instant aussi sale que possible et ressemble bien plus à de la boue liquide qu'à un fleuve ordinaire; néanmoins, le fanatisme russe ne nous a pas paru exagéré aujourd'hui, quand nous pensons que dans le reste de la Russie, à pareille époque, par des froids de dix, quinze degrés au moins, il se trouve toujours quelques exaltés pour se jeter tout habillés dans la rivière, au moment même de la bénédiction. Aussitôt après avoir fait embrasser sa patène au général et à sa suite, le pope passe devant le front des troupes qu'il asperge avec son goupillon, puis il monte sur le pont et le bénit,

Une faveur rose attachée en travers, d'un parapet à l'autre, est coupée par Mademoiselle Ligniewitch, fille du colonel qui commande la brigade de chasseurs, et le général en partage les morceaux entre ses invités, heureux de garder un souvenir de l'ouverture de ce pont gigantesque, le premier de ce genre construit au cœur de l'Asie. Puis, accompagné du beg qui a revêtu, pour la circonstance, un costume velours et or que lui a dessiné M. Pépin, lors du passage à Tchardjouï de la mission Bonvalot, il passe la revue des troupes. Celles-ci défilent à merveille et, immédiatement après, nous montons, derrière la locomotive toute enguirlandée et enrubannée, dans des wagons découverts, arrangés exprès pour la circonstance. Le train s'ébranle, et, vingt minutes plus tard, sans avoir entendu un craquement, sans qu'une vis ni un boulon ait bougé (et cependant il n'y a pas eu d'essai préalable!) nous arrivons sur la rive opposée. C'est un vrai triomphe pour le général; aussi, à son retour, ne peut-il échapper à l'ovation que lui ont préparée ses ouvriers. C'est porté sur leurs mains, au milieu de leurs hourrahs, qu'il regagne son domicile, et nous nous installons aussitôt au milieu d'une table de cent vingts couverts où il nous offre un superbe banquet. Nous n'en sortons que pour nous habiller afin de nous rendre à un

bal costumé destiné à clôturer cette journée si bien remplie.

Nous y retrouvons, en outre de nos danseuses de la première fois, toutes les femmes et filles d'officiers venues de Merw, d'Askabad, de Kizil-Arvat, et nous passons une soirée délicieuse. De plus, pour rendre la fête plus complète, le beg a fait venir ses « batchas », ou danseurs privés, qui viennent, au milieu du bal, nous montrer leur talent. Ils arrivent au nombre de six, accompagnés par autant de musiciens; ces derniers se rangent dans un coin de la salle et commencent, en frappant leurs tambours et en grattant leurs guitares, à moduler une sorte de chant, d'abord lent et grave, puis plus vif et passionné, finissant enfin par des cris discordants. Les danseurs, âgés de huit à seize ans, vêtus d'un pantalon bouffant s'arrêtant à mi-jambe, et d'une petite tunique très décolletée et à manches courtes, ont les cheveux séparés en deux longues mèches qui tombent à droite et à gauche, et portent sur la tête un petit bonnet brodé. Leurs bras et leurs jambes sont nus et leur taille est serrée par une grosse ceinture de Bokhara couverte de plaques d'orfévrerie. Tous jolis garçons, quoique à l'aspect trop efféminé, et doués d'une souplesse extrême, « les petits amis » du beg, comme il

les nomme lui-même, commencent leur danse à l'instar des almées et des bayadères, par des mouvements lents et réguliers des bras et des jambes, des poses gracieuses du torse et de la tête, puis, s'animant peu à peu et toujours ensemble, ils augmentent la rapidité de leurs gestes qui deviennent saccadés; ils s'effondrent ensuite presque jusqu'à terre, se relèvent, écartent, resserrent en même temps les bras et les jambes tout en restant sur les pointes, et finalement, au moment où le rythme de la musique est devenu le plus précipité, ils tournent sur eux-mêmes aussi vite et aussi longtemps qu'ils le peuvent et tombent anéantis à terre où ils restent couchés un certain temps. Ils se relèvent ensuite lentement et se retirent sur un signe du beg. Le bal continue alors, et ne se termine qu'au matin; nous rentrons chez nous, ravis d'une pareille fête sur les bords de l'Oxus, mais harassés, et nous essayons de prendre enfin un peu du repos que nous avons bien gagné, n'ayant pas pu nous coucher un instant depuis trois jours.

Nous restons encore quarante-huit heures à Tchardjouï, gâtés par l'accueil si bienveillant du général, et, le 21 janvier, nous prenons, avec Alikhanoff, venu pour assister à la fête, le train qui doit nous ramener à Ouzoun-Ada. A Merw, nous

le déposons et disons adieu au baron Schilling, notre si aimable et si charmant compagnon de voyage sur la frontière, qui voudrait bien, l'infortuné, confiné encore pour quelque temps dans ces pays lointains, revenir avec nous; puis, deux jours et demi après avoir quitté l'Amou-Daria, nous prenons le bateau qui doit nous faire franchir la Caspienne. Malheureusement, le temps, beau au début, devient de plus en plus menaçant. Dans cette mer sans fond, le moindre vent soulève de hautes vagues, et nous nous voyons, au bout de cinq heures de traversée, obligés de revenir sur nos pas et de chercher un abri, très relatif d'ailleurs, dans la rade de Krasnovodsk. Nous y sommes horriblement secoués et, le temps devenant un peu meilleur, le capitaine se décide, le lendemain, à tenter de nouveau le passage. Les neuf-dixièmes des passagers sont horriblement malades, mais nous arrivons tout de même, après vingt-deux heures de traversée, au port de Bakou, où nous débarquons à 10 heures du matin.

Nous n'avons pu, à notre premier voyage, visiter les intéressantes exploitations de pétrole de la ville, et nous voulons nous y rendre sans retard. Aussi, à peine arrivés, faisons-nous atteler une victoria à trois chevaux, et bientôt nous nous

dirigeons du côté de Balakané, où sont situés les puits d'où on extrait le naphte.

Dès l'antiquité la plus reculée, Bakou était renommé pour son feu éternel : les Parsis y avaient bâti un temple qui subsiste encore et où les sectateurs les plus ardents de Zoroastre demandaient qu'on fît brûler leur corps après leur mort. Dispersés, après avoir été en butte aux vexations de tous les peuples voisins, les adorateurs du feu n'ont plus personne maintenant qui entretienne leur temple et le feu éternel s'est éteint. Il est vrai de dire que rien n'est plus facile que de le rallumer. Enfoncez votre canne en terre sur cette partie du plateau et approchez une allumette du trou ainsi formé, vous en verrez surgir aussitôt une longue flamme jaunâtre qui continuera à brûler jusqu'à ce que vous l'éteigniez en bouchant l'excavation que vous avez faite.

Les gaz qui brûlent ainsi sont des vapeurs de pétrole chassées à la surface du sol par des pressions énormes depuis les couches souterraines où est emprisonné le liquide. Il suffit donc de creuser dans la terre la moindre excavation pour qu'elle se remplisse immédiatement de ces vapeurs qui s'enflamment même au simple contact du fer rouge. Nous en avons vu une excellente application dans la première usine que nous visitons. C'est une

raffinerie dans laquelle on extrait du naphte, les essences et les huiles qui s'en dégagent et, afin d'arriver à soumettre la matière première aux différents degrés de chaleur voulue pour cette distillation, le propriétaire de cette usine avait eu l'heureuse idée de faire construire sous terre d'énormes récipients en tôle fermés en haut par une épaisse calotte mais ouverts en bas. Les vapeurs de pétrole s'y emmagasinant, il n'y avait plus qu'à amener les conduits dans les fourneaux pour avoir, en tournant les robinets qui les fermaient, un foyer d'une grande puissance calorique qu'on pouvait à son gré ralentir, accélérer ou éteindre au moyen d'une clef. Malheureusement, l'outillage de cette raffinerie construit dans le début n'est plus à la hauteur des exigences actuelles et son propriétaire ne fait plus que des affaires très insuffisantes.

En continuant notre route vers les puits d'extraction, nous voyons deux ou trois fours à chaux, construits aussi économiquement que possible d'après le même principe. Les pierres à chaux, rangées en cercle sur une hauteur de deux à trois mètres, sont calcinées par les flammes sortant de terre sans que les ouvriers aient d'autres soins à prendre que de faire de temps en temps de nouveaux trous et d'y allumer les gaz qui s'en échap-

pent. Puis, nous traversons les ruines d'une ancienne ville persane et nous nous approchons bientôt d'une espèce de cirque de trois ou quatre kilomètres de diamètre, entouré de collines calcaires dénudées et au fond duquel nous apercevons un lac de naphte et d'eau, d'un hectare au moins de superficie. Tout alentour, sur un terrain sablonneux, s'élèvent par centaines les cages en bois qui recouvrent les sources ou les puits.

Nous circulons difficilement avec notre voiture au milieu de chemins défoncés, bordés de tous côtés de mares de naphte qui répandent une odeur insupportable, puis, nous trouvons enfin un endroit relativement propre pour mettre pied à terre et nous commençons une visite détaillée des lieux.

On nous montre d'abord les puits qu'on est en train de forer. Assez aisée autrefois, alors qu'on rencontrait le naphte à une profondeur variant de quarante à cinquante mètres, cette opération présente bien plus de difficultés maintenant qu'on est obligé de fouiller le sol quelquefois à plus de deux cents et trois cents mètres avant de rien trouver. Voici comment la plupart des sociétés font procéder : on bâtit, au-dessus de l'endroit exact où le puits doit être foré, une haute cage en bois, appelée « vichka » et on installe, à l'intérieur,

une petite machine à vapeur destinée à remonter ou à descendre les barres à mine, longues de sept à huit mètres, qu'on emploie d'habitude et qui sont terminées par un lourd trépan à pointe d'acier. Ou bien on laisse l'ensemble du système retomber de son propre poids, ou bien un lourd mouton en bois vient frapper régulièrement sur l'extrémité supérieure des barres auxquelles un maître mineur, armé d'une grande pince anglaise, communique un mouvement de rotation assez lent. Quand on a gagné un ou deux mètres de profondeur, on retire tout l'appareil afin de constater, soit par les bruits qui se produisent au fond de l'excavation déjà faite, soit par les fragments du sol adhérents au trépan, si l'on s'approche de la nappe cherchée. Quelques sociétés, afin d'éviter la perte de temps nécessaire pour démonter et remonter les tiges de sonde, emploient une forte corde, terminée par le trépan, qui vient s'enrouler sur un treuil actionné par une petite machine.

Néanmoins, de quelque manière que soit conduite l'opération, il est imposible de prévoir d'avance le résultat qu'elle donnera. Tantôt, quand on arrive, comme on le croit généralement, dans la partie inférieure des poches contenant le liquide, on a, grâce à l'énorme pression des vapeurs, une source jaillissante composée de l'eau salée et du

sable qui y sont contenus. Tantôt, si le puits aboutit un peu plus haut, à l'endroit où le naphte surnage au-dessus de l'eau, c'est ce liquide qui est projeté de même en sources jaillissantes par la pression des vapeurs situées immédiatement au-dessus. Arrive-t-on, au contraire, en haut de la poche, ces vapeurs s'échappent et il faut puiser pour remonter le naphte à la surface du sol.

Les fontaines jaillissantes, assez rares d'ailleurs, ne le restent pas longtemps ; la pression des vapeurs, s'abaissant bientôt au fur et à mesure qu'on extrait le liquide qui est en dessous, n'a bientôt plus la force suffisante pour le projeter à l'extérieur et on en est réduit à le pomper.

Au moment où les ouvriers, en remontant le trépan, s'aperçoivent qu'ils sont arrivés à un point quelconque de la poche, s'ils croient avoir trouvé une source jaillissante, ils coiffent immédiatement (quand ils en ont le temps) le puits de forage d'une calotte d'acier d'un poids considérable, munie d'un robinet. Si le liquide, qui arrive avec un bruit effrayant du fond du puits, n'a pas la force nécessaire pour enlever cette calotte, on n'a qu'à ouvrir le robinet pour avoir le naphte à discrétion; mais, le plus souvent, les choses ne se passent pas de la sorte, la pression est si considérable que le liquide, projeté à l'extérieur avec

une violence extrême, rejette la calotte et même quelquefois le trépan et les tiges qu'on n'a pas retirées encore, arrache le sommet de la cage en bois et s'élève dans les airs par une gerbe colossale. La plus haute source connue qui ait jailli de cette façon est l'immense source sortie du sol pendant l'été de 1887. La gerbe, composée de naphte et d'eau, arrachant et brisant tout, monta au commencement, pendant plus d'un mois, à cent mètres de hauteur, puis elle se mit peu à peu à décroître, et, actuellement, elle ne jaillit plus du tout. Cette source, qui aurait dû enrichir la société qui l'avait découverte, fut au contraire la cause de sa ruine. Non seulement on ne put recueillir qu'une quantité insignifiante du précieux liquide, mais, de plus, le cône de sable formé par cette éjection envahit les concessions voisines, les couvrant sur une hauteur de plus de deux mètres, et le ruisseau formé par le naphte et l'eau qui sortaient avec une violence sans pareille détruisit plusieurs puits environnants. Le peu de bénéfice fait sur la masse énorme de liquide ainsi projeté ne permit pas seulement de payer les dommages réclamés par les voisins, et le puits reste maintenant inexploité.

Quand, contrairement à ce que nous venons de décrire, il n'y a pas de source jaillissante, on installe dans le puits de forage un grand cylindre

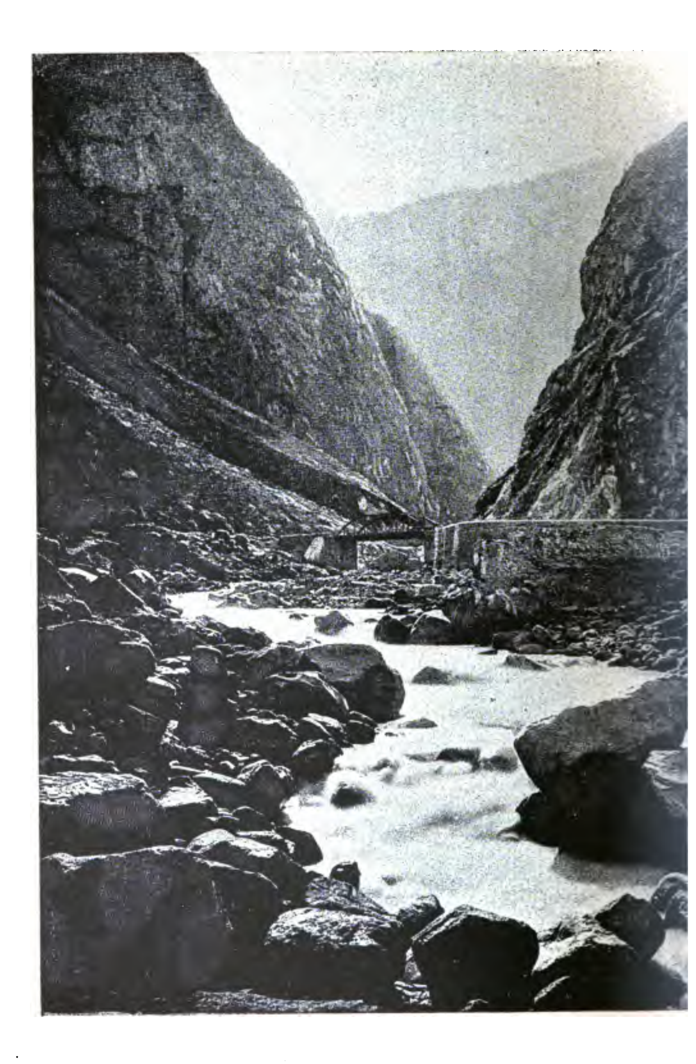
à clapet long de trois à quatre mètres, d'un diamètre de trente à trente-cinq centimètres, qu'une machine à vapeur remonte et descend incessamment jusqu'au fond. Arrivé en haut, le clapet est ouvert par un ouvrier et le naphte s'écoule dans des tuyaux qui aboutissent à de grands réservoirs. Là, comprimé par des pistons plongeurs, il est contraint de s'engager dans des conduites en fonte, de dix à douze centimètres de diamètre, qui le portent dans la « ville noire », aux différentes raffineries qui le distillent. De grandes cornues, portées successivement de quinze à quatre cents degrés, sont traversées par le liquide qui y abandonne d'abord, de 15 à 180°, les essences (benzine et éther de pétrole), puis, de 180 à 250°, les huiles dites lampantes et, de 250 à 400°, la paraffine. Il reste encore des huiles lourdes et des résidus qui sont partout employés maintenant, non seulement dans les usines, mais sur les chemins de fer russes, sur les bateaux, et même dans certaines maisons particulières, comme moyen de chauffage.

Quant au pétrole raffiné, il est transporté, soit (et pour la plus grande partie) dans l'intérieur de la Russie par des bateaux-citernes qui le déversent dans des réservoirs échelonnés tout le long du Volga, soit à Batoum, afin d'y être embarqué.

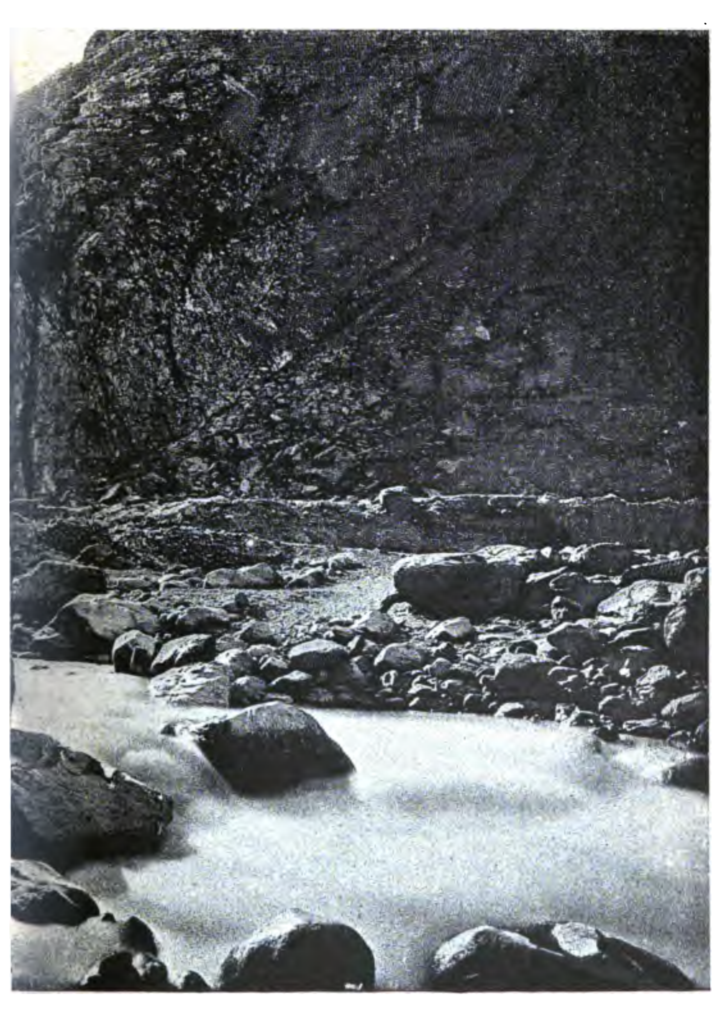
Il est emmagasiné, dans ce dernier cas, à l'intérieur de wagons-réservoirs composés d'une plateforme sur laquelle est fixé un cylindre de tôle de cinq mètres de longueur sur trois mètres environ de diamètre. Une Compagnie s'est fondée pour construire un siphon colossal qui porterait directement le liquide de Bakou à Batoum, mais, jusqu'à présent, les Russes paraissent peu disposés à le laisser faire, quoique l'exportation augmente chaque jour.

La raison en est qu'on se demande très sérieusement si l'exploitation pourra durer longtemps encore. Cette question, aussi importante que difficile à résoudre, est toujours pendante. A Balakhané, comme nous le disions plus haut, on est obligé, maintenant, d'atteindre des profondeurs beaucoup plus considérables avant de trouver le naphte cherché. Bien des puits sont improductifs et il n'y a plus que fort peu de fontaines jaillissantes; presque toujours il faut pomper, mais, d'un autre côté, bien des géologues russes sont convaincus que le gisement n'est pas localisé à cet endroit et qu'il suffira de se déplacer quelque peu pour trouver, sur presque toute la superficie de la presqu'île d'Apchéron, des mines aussi productives que les premières.

De Bakou, nous retournons à Tiflis et nous y



ROUTE MILITAIRE DE GÉORG



Chapitre XIV.

IE (DÉFILÉ DE VLADICAUCASE).

passons encore quelques jours charmants, grâce à la très aimable société de la ville qui nous avait déjà accueillis si bienveillamment lors de notre arrivée au Caucase. Les noms du prince Chervachidzé, du général Astafiew, du prince Orbeliani et de notre consul, Mr Eychenne, ne sortiront jamais de notre mémoire. Impossible d'être à la fois, plus aimables et plus hospitaliers; aussi, est-ce avec un vrai regret de ne pouvoir prolonger plus longtemps notre séjour que nous quittons, au commencement de février, la capitale du Caucase.

Nous partons en poste pour revenir par Moscou et Saint-Pétersbourg où nous voulons voir nos amis avant de revenir en France, et nous montons dans une immense berline attelée de quatre chevaux qui doit nous aider à franchir quelques verstes sur la route militaire de Géorgie. Cette route, communément appelée défilé de Dariel, ou route de Vladicaucase, parce qu'elle aboutit à cette ville, est la seule qui mette en communication le Caucase et l'Arménie avec la Russie. C'est le seul chemin que peuvent prendre les troupes russes pour renforcer les corps d'armée qui y tiennent garnison. Aussi, son importance stratégique est-elle considérable. Trois forts, situés à l'intérieur même de défilés successifs, commandent absolu-

ment le passage et sont toujours habités par des soldats dont le dur métier consiste, en enlevant la neige qui tombe avec abondance, à entretenir toujours parfaitement la route et ses différents ouvrages d'art. Ce sont les forts : Goudomarkarsk, Dariel et Djerakhovsk.

Le chemin est, de plus, merveilleusement beau ; après avoir suivi jusqu'à Mtzkète la vallée tourmentée de la Koura, il s'engage, en traversant les stations de poste de Tsilkane et de Douchète, le long de l'Araghva, affluent de cette rivière. Arrivés à cette dernière station, nous changeons notre berline, qui ne peut plus continuer à avancer, à cause de la neige fraîchement tombée, contre un long traîneau attelé de trois chevaux, qui nous monte, par Ananour, Pasanour et Mlète, jusqu'à la station la plus élevée, celle de Goudaour. Nous y sommes alors à huit mille pieds d'altitude, mais, grâce à un beau soleil, à nos pelisses, et surtout à nos imnenses bottes de feutre, nous ne souffrons aucunement du froid ; seule, la réverbération de la lumière sur l'éclatante blancheur des neiges nous gêne un peu, mais nous nous y faisons vite et ne songeons qu'à jouir de la splendeur du paysage. Rien n'est beau comme cette partie du Caucase ; on n'y ressent jamais, à cause de la largeur des vallées, du grand espace existant entre

chaque montagne, la sensation d'écrasement et d'étouffement dont on souffre d'habitude dans les chaînes élevées, et on contemple avec ravissement sur les flancs boisés et d'une pente assez douce une foule de coquettes maisons en bois dans lesquelles habitent les Géorgiens. Au-dessus des forêts, s'étendent des prairies toujours vertes, et seulement au delà, mais très loin du fond de la vallée, les neiges éternelles. Peu à peu, cependant, comme nous montons par une route en lacet au sommet du col, nous voyons disparaître ce charmant paysage pour nous trouver enserrés entre des murailles à pic de deux et trois mètres de neige. Mais bientôt nous sommes sur le versant opposé de la chaîne, à Goudaour, où nous changeons de chevaux, et notre cocher nous fait descendre avec une rapidité vertigineuse une pente abrupte qui nous mène à Kobi et de là à Kasbek. En nous retournant alors, nous apercevons, à gauche, à quelques centaines de mètres du chemin, le pied d'un des géants de ces contrées, le Kasbek, dont la cime aiguë, malgré sa hauteur de dix-sept mille pieds, n'est qu'à demi couverte de neige, tant ses flancs sont abrupts et hérissés de pointes.

A partir de cette station, une nouvelle berline nous emporte, par Lars et Balta, vers Vladicaucase

où nous arrivons à dix heures et demie du soir, après avoir suivi, entre deux hautes parois de rochers à pic, la vallée du Terek. Grimpés, au grand étonnement de notre cocher et de notre interprète, sur le siège de derrière de la berline, nous ne nous lassons pas d'admirer, éclairés par la lune, ces sites si sauvages mais si beaux que nous traversons au galop. Bondissant de cascade en cascade, le Térek, comme un ruban d'argent, se déroule entre deux hautes murailles sombres sur le flanc desquelles nous distinguons à peine la route que nous suivons. De temps à autre, un rocher qui surplombe, couvert de neige et rendu plus menaçant encore par la lumière qui l'éclaire seul au milieu de l'obscurité du reste de la vallée, semble nous barrer le chemin. Il est traversé par un tunnel où nous nous engouffrons ventre à terre pour nous retrouver, quelques instants après, sur un pont, au-dessous duquel la rivière roule, en grondant, ses eaux tumultueuses. Pendant quatre heures, nous courons de la sorte, passant de droite à gauche, tantôt au niveau de l'eau dont l'écume mousseuse paraît couvrir la route, tantôt à cinquante mètres au-dessus, séparés seulement du précipice par une rangée de bornes. Comment la voiture ne se brise-t-elle pas contre les tournants, à l'allure vertigineuse avec laquelle on descend, ou

n'écrase-t-elle pas les équipages qui vont en sens inverse, ceci est un véritable problème ; il faut à la fois la merveilleuse sûreté de pied des chevaux et l'habitude du cocher pour arriver à ce résultat. Toujours est-il qu'avant onze heures nous sommes arrivés à bon port à Vladicaucase, où nous devons prendre le premier train du matin pour Moscou.

Le reste de notre voyage n'est plus qu'une course folle au travers de la Russie : quatre jours à Moscou, le temps d'admirer son Kremlin et ses innombrables églises, une quinzaine à Saint-Pétersbourg, où nous sommes éblouis par les fêtes de la cour et de l'aristocratie, et d'où nous emportons un souvenir ineffaçable de l'accueil si bienveillant et si charmant de Leurs Majestés et des Grands Ducs ainsi que de toute la société.

Puis, un court arrêt à Berlin, et nous nous retrouvons à Paris.

FIN

TABLE DES MATIÈRES



Lib. E. PLON, NOUR

Paris. Typ. de E. Plon, Nourrit et Cie, rue Garancière, 8.

4 -

